VINGT ANS

OU

LE VILLAGE RÉGÉNÉRÉ

PAR

J.-J. ALAMIR-CARCENAC,

BACHELIER ÈS-LETTRES,
MEMBRE DU CORPS MÉDICAL, DE DIVERSES SOCIÉTÉS SAVANTES, ETC.,
AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES LITTÉRAIRES
ET SCIENTIFIQUES.

Le feu sacré qui nous anime doit nous mener à un résultat
digne de la puissance divine qui nous l'inspire.
(Le prince NAPOLÉON-LOUIS BONAPARTE.)

PARIS.
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 15;
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1844

VINGT ANS

OU

LE VILLAGE REGENERE

Pourriez-vous nous indiquer, ami lecteur, une région fictive ou réelle, où l'on ne vous ait pas encore transporté? Depuis que les aspirants à la palme académique sont ce qu'il y a de plus commun parmi nous, les voyages débordent et nous inondent. Mais, des lointaines pérégrinations qui donnent lieu aux descriptions les plus phénoménales, combien s'exécutent sans coup férir dans des hôtels garnis des rues Mouffetard ou Breda ou au-

tres lieux aux horizons aussi bornés. On écrit aujourd'hui des voyages comme on faisait autrefois des sonnets, et pour comble de malheur, les Alcestes s'en vont.

Peut-être avant l'an 1843 aurait-on pu découvrir dans le monde réel quelque magnifique vallée aux verts et riants coteaux, ou quelque torrent dévastateur roulant vers l'Océan les arbres arrachés aux flancs des montagnes, ou encore quelque oasis délicieuse que l'œil perçant d'un de ces intrépides explorateurs du Ranelagh n'eût pas aperçue... Peut-être aussi, dans le domaine exclusif de la pensée, cette autre région immense où l'on peut librement s'égarer sans craindre de heurter autre chose que le sens commun, un rivage féerique quelconque, aurait-il également échappé à *l'humeur* descriptive de notre époque!... Mais peut-on en dire autant depuis qu'a été inventé le *réseau omnibus* qui, enveloppant le passé, le présent et l'avenir, en fait de descriptions, s'entend, vous

PAGINATION INCORRECT

fait voyager là *ou il vous plaira?* C'est une grave question sur laquelle nous n'osons nous prononcer.

Il résulte toute fois de ce que nous venons de dire, ô lecteur que nous avons appelé notre ami, il résulte que nous avions toutes sortes de raisons pour vous croire rassasié de voyages, et partant pour vous laisser jouir d'un repos dont le besoin nous était si bien démontré. Mais, d'un autre côté, nous savions qu'en France, le repos, le sommeil c'est la mort, tandis que les labeurs, les veilles c'est la vie.

Pardonnez-nous donc si notre jugement n'est pas entaché d'erreur, et consentez à devenir le compagnon de voyage de quelques jeunes hommes qui, au milieu d'un siècle plongé dans un égoïsme délétère, donnent l'admirable exemple de ce que peuvent l'abnégation et un dévouement éclairé. Avec l'un d'eux plus spécialement adonné à l'étude des faits et à l'appréciation des hommes, vous

aurez souvent occasion d'exercer une critique sévère mais juste. Nous réclamons pour lui toute votre indulgence. S'il lui arrivait de passer sur vos terres, ne lui en veuillez pas trop. Ne vous effarouchez pas non plus de l'indignation que pourront lui inspirer d'abord quelques abus, car à l'aspect du mal, un cœur honnête se révolte toujours. Soyez donc assez patient pour attendre qu'il se soit expliqué avec vous, et surtout laissez le conclure : il s'en trouvera mieux..... et vous aussi.

I

Dans une des contrées perdues au milieu des montagnes du Rouergue était situé, sur une petite éminence que baignait un ruisseau décoré du nom de rivière d'Alrance, un village, que par respect pour un usage traditionnel nous appellerons la petite ville Murée, dont l'existence remontait à des

temps bien reculés. Une population chétive et misérable y habitait dans des masures sur lesquelles étaient empreints et les ravages du temps et la misère commune. Un petit nombre de maisons un peu moins noircies par les frimats et la vétusté, sur le devant desquelles on avait établi des jardins en terrasse assez riants, permettaient à l'œil de s'arrêter avec un peu moins de peine sur cet ensemble que les indulgents trouvaient pittoresque.

Un monument très-remarquable dominait cet amas de pierres et annonçait au regard étonné que dans une contrée où la nature avait été si mal partagée, l'art était venu prouver toute la puissance et le génie de l'homme.

Ce fut au milieu de cette population inerte et malheureuse, ce fut dans cette contrée qu'on aurait dit n'avoir échappé qu'à demi à une terrible dévastation qu'un homme, dont les pensées n'étaient certainement pas celles du progrès, fonda, vers la fin du dix-huitième siècle, une maison d'enseigne-

ment. Cet homme, vénérable d'ailleurs, mais imbu au dernier point des principes romanistes, que du reste il n'osa jamais soumettre au creuset de sa raison, eut tout d'abord la pensée de former des jeunes gens au sacerdoce romain.

Le vieux manoir d'anciens abbés, seigneurs du lieu, fut bientôt transformé, par un habile administrateur que s'adjoignit, vingt ans plus tard, le fondateur de l'établissement, en collége, sous la dénomination obligée de petit séminaire. La rareté d'établissements enseignants dans un pays qui n'a eu que bien tard des moyens de communication avec des contrées plus heureuses, attira bientôt dans la nouvelle institution une foule de jeunes gens de tout âge et de toute condition; tous, dans ce pauvre pays, voulurent profiter d'un bienfait jusque-là inconnu.

L'enseignement dirigé dans un sens bien restreint n'en porta pas moins ses fruits. On avait beau ne vouloir faire que des moines, l'ardeur de

cette jeunesse studieuse et avide de connaître tout ce qu'on s'obstinait à lui tenir caché sous le boisseau (1) lui permit heureusement de dépasser, et de beaucoup, le but de ce corps enseignant. Vainement on soumettait ces jeunes gens ardents, quoique soumis, à toutes les stupides et fastidieuses pratiques d'un formalisme que, par une étrange aberration, on appelait la religion du Christ; vainement on interdisait toute autre étude que celle d'un peu de latin et de tout ce qu'il fallait pour apprendre aux jeunes étudiants que Dieu c'était le Pape (2), et la patrie (3) un roi toujours despote, souvent cruel et incapable. Ils prouvèrent bientôt que la lumière éclaire toujours, d'où qu'elle vienne. Peu d'années suffirent à une jeunesse d'élite pour savoir ce qu'on lui enseignait et ce qu'on lui défendait d'appren-

(1) S. Jean.
(2) Constantin et les docteurs du 3e p.
(3) L'état c'est moi (Louis XIV).

dre. Il s'en fallait pourtant que ces pauvres plantes élevées sous un soleil si terne et arrosées d'une eau si peu vivifiante fussent à la hauteur de l'époque. Mais une semence jetée en bonne terre se développe malgré toutes les rigueurs d'une atmosphère rigoureuse, délétère même.

Leur dernière année scolaire terminée, cette portion de jeunes collégiens qui n'avaient rien à faire dans un pays où la science d'ailleurs, inconnue ou incomprise, était improductive, et que rien n'attachait à un sol qui ne pouvait leur donner du pain, mit à profit cet heureux temps qu'on appelle les vacances. Chacun d'eux savait bien qu'il devait y avoir un monde où l'on pensait, où l'on agissait; mais comment s'y prendre pour le découvrir, surtout pour y arriver?...

Par une de ces belles soirées d'automne et au moment où le soleil allait s'enfoncer sous l'horizon sourcilleux des montagnes, heure du rendez-vous

habituel de nos collégiens au pied d'un ormeau séculaire, l'un des plus intrépides comme aussi des plus penseurs de la troupe, nommé Duramier, apostropha tous ses compagnons et amis de manière à les étonner d'abord, mais à les électriser ensuite.

— Que faisons nous ici, amis, leur dit-il, je vous le demande?

— Ce que nous venons y faire tous les soirs depuis que nous sommes libres, lui répondit, sinon le plus paresseux, du moins le plus naïf.

Au mot de libres Duramier frissonna, ses yeux brillèrent, son front se colora, son geste s'anima.

— Libres!... libres, murmura-t-il; puis avec l'explosion d'un volcan longtemps comprimé : Oui, s'écria-t-il, nous sommes libres, car il n'y a d'esclave que celui qui est indigne de la liberté..... Nous sommes libres; car rien ne nous attache à un sol ingrat qui depuis des siècles refuse à nos pères le pain qu'ils lui demandent à la sueur de

leurs fronts. Nous sommes libres; car Dieu a mis là dans nos cœurs que, créés à son image, nous devons, à l'aide de l'intelligence qui s'est révélée en nous dans le cloître, nous enquérir de cet avenir qui nous appartient... A l'œuvre, mes amis, cachons ce qui se passe hors d'une atmosphère où nous ne pouvons vivre, vous le savez, car ici la désœuvrance et la misère. Ailleurs nous serons mieux, puisqu'il ne peut y avoir pire. Que demain chacun soit ici à pareille heure avec un projet qui sera soumis à la délibération commune; et que dans trois jours nous quittions ces parages pour suivre chacun une destinée digne de nous.

Cette sortie inattendue de Duramier excita d'abord une surprise générale; mais soit à cause de l'influence qu'il exerçait sur l'esprit de ses condisciples, soit parce qu'il les avait devinés, un enthousiasme frénétique fit explosion dès qu'il eut prononcé ses dernières paroles.

— Oui à demain, ici nos projets, et immédia-

tement après le départ, s'écrièrent à l'envi les vingt jeunes voix qui composaient cette petite mais ardente assemblée.

La nuit venait d'étendre ses ailes sombres sur la terre, on n'entendait plus que le murmure de la cascade voisine et le cri plaintif de l'ignoble oiseau de nuit, lorsque pour la dernière fois on se répéta : A demain!

II.

LES PROJETS.

« Ma voix est libre comme ma pensée. »
(Le prince NAPOLÉON-LOUIS.)

Si l'on veut avoir une idée de la métamorphose qui venait de s'opérer chez nos jeunes gens, qu'on se figure des élèves dociles, studieux, vivant au jour le jour, n'ayant jamais envisagé l'avenir qu'à travers ce voile qui le rend d'autant plus inconnu qu'on s'en occupe moins, sentant pour la pre-

mière fois tout ce qu'il y a de beau, de grand, de sublime dans l'existence de l'homme qui, à la conscience de ce qu'il est, joint le désir d'être ce qu'il peut devenir. Chez la plupart ces premiers moments furent tout ce que l'illusion peut produire de plus délicieux, comme aussi de plus extravagant. Pour la première fois ces jeunes têtes se perdaient dans tout ce que les Mille et une nuits ont enfanté de plus merveilleux. Quelques-uns pourtant, enchaînés par les préjugés d'une éducation incomplète, ne voyaient pas au delà de leur clocher; mais en revanche ils ne s'épargnaient pas les honneurs de la localité. Cette singulière effervescence donna lieu à quelques scènes d'intérieur passablement comiques.

Rentrés chez eux, nos jeunes gens laissèrent voir, chacun selon leur caractère, un peu plus un peu moins de ce qui se passait dans leur cerveau agité. Aux phrases incohérentes qu'ils prononçaient on les crut d'abord sous une influence alcoolique, ce

qui leur attira de vives réprimandes. Mais lorsqu'on les vit calmes et froids débiter tout ce qu'ils croyaient voir dans l'avenir que Duramier leur avait découvert, bien des mères conçurent un chagrin profond de l'état de leurs fils. Le mot de folie fut même prononcé en frissonnant par quelques-unes dont les enfants parlaient, le plus tranquillement du monde, d'évêchés, de préfectures, de recettes générales, de mouvement perpétuel. Cependant le bienfaisant Morphée mit heureusement fin à toutes ces scènes aussi étranges que bizarres.

Au point du jour les jeunes évêques, préfets, receveurs généraux, Archimèdes et Rotschilds ne dormaient déjà plus. Ils n'avaient pas oublié que le soir chacun devait faire une motion relative au grand but que Duramier leur avait en quelque sorte enjoint d'atteindre. La journée fut bien longue pour tous, et il sembla à plus d'un que Josué renouvelait son miracle. L'airain du beffroi n'avait pas encore sonné l'heure du rendez-vous que la

jeune assemblée était déjà prête à ouvrir la séance dont elle était si impatiente de connaître le résultat.

Le silence qui depuis bien des siècles régnait sans mélange dans les lieux où nos jeunes hommes étaient assemblés leur permettait d'entrer, sans précaution aucune, en délibération. C'était à peine si une fois le jour un grison efflanqué s'affaissant sous le poids des ans et de sa charge, venait déranger l'animal immonde qui, vautré dans la fange d'une mare attenante, lui disputait en grognant son difficile passage.

L'heure du retour au bourg avait sonné d'ailleurs, on n'avait plus à redouter la moindre indiscrétion.

Pour se former en comité régulier on proposa de donner la présidence au plus ancien, et de parler chacun par rang d'âge.

— Oui, à l'unanimité.

Le restant d'ormeau sous lequel était assemblée

l'élite de la jeunesse du lieu, végétait péniblement sur un terrain inégalement nivelé, où de nombreux débris de roc jonchaient le sol. Il fut facile au président de se loger dans la concavité vermoulue du corps d'arbre antique, d'où il dominait l'assemblée entière, laquelle siégeait sur un mur improvisé, en demi-cercle.

Le collégien qui avait été appelé par son âge à diriger la délibération, était une de ces natures heureuses qui, si elles ne sont pas appelées à jouer un rôle brillant, n'en rendent pas moins de très-grands services par le sang-froid imperturbable qui ne les abandonne pas même dans le moment des plus terribles commotions. Au milieu de la turbulence commune il gardait un calme impassible, en tout digne de ses fonctions. Quoique un peu à l'étroit dans sa guérite antique, il parvint bientôt à faire régner un ordre et un silence que l'on ne rencontre pas souvent chez les honorables du *Palais national quoique Bourbon*.

La séance ouverte, le président, Molusar aîné, invita son condisciple Pertot-Duchêne, à prendre la parole.

— Mes amis, dit en se levant, le primo-génitus, la motion de Duramier m'a tellement troublé la cervelle que je ne vois rien de mieux à faire que de me mettre évêque du diocèse; que chacun de vous choisisse tel autre poste qui pourra lui plaire.

—Oui, oui, interrompit une voix aigre et glapissante, je vote pour lui; c'est ça, monseigneur; et moi je me charge de la cure du canton, j'ai mon personnel tout prêt.

— A bas, s'écria de sa voix véhémente Gossar, ils n'en finiront pas avec leur sacristie; allez, tas de navettes et de goupillons, puisque vous avez de l'encens à offrir, voici notre déesse : A l'indépendance absolue; guerre aux priviléges et aux abus; vive l'égalité! je ne connais que ça. Le jeune énergumène ne put en dire davantage, sa fougue révolutionnaire le suffoquait.

— Et moi, dit Bernat, j'ai pensé que puisqu'il nous faut beaucoup agir, je trouverais, à l'aide d'un mécanisme où il ne manque plus qu'une pierre d'aimant, le mouvement perpétuel.

A ces mots l'impassible président bondit sur son siége pierreux et, s'emportant une fois en sa vie, il ferma la bouche au préopinant, prétendant que le président devait avoir la priorité, et qu'en conséquence son mouvement perpétuel, à lui, car il le tenait tout prêt dans un énorme château de cartes, était plus sûr et moins coûteux.

Le calme se rétablit pourtant ; car si le mouvement perpétuel était, in fieri, dans le génie inventif de nos deux champions, il s'en fallait qu'il fût dans leurs paroles et dans leurs gestes.

Vint le tour d'Urbanus, jeune homme plein de sens et de raison, mais qui devait trouver la mort au bout de ses labeurs.

— Amis, dit-il, j'approuve vos ambitions; elles sont louables, puisque ce n'est que par le travail

qu'elles doivent vous conduire aux honneurs. Pour moi, je désire voir changer, et surtout agrandir le cercle de l'enseignement.

Depuis des siècles une stupide ignorance nous dévore; elle ronge jusqu'à l'anéantissement la société qui nous environne, si toutefois on peut appeler du nom de société quelques membres épars de la grande famille auxquels on refuse même le droit de penser.

Il faut régénérer l'intelligence de nos semblables, leur apprendre leurs droits, surtout leurs devoirs, et nous aurons beaucoup fait. Des applaudissements unanimes couvrirent ces paroles.

—Bravo, dit à son tour P. Molusar; mais il faut nourrir les évêques, les curés, les réformateurs, les révolutionnaires, les Archimédes, même les chercheurs de mouvement perpétuel. J'offre d'aller faire une visite à messieurs les Indous, il y a de l'or là, dit-on, j'en apporterai pour fournir à tout cela.

— Messieurs, dit d'une voix éclatante un des membres, dressé, pour se rendre plus visible, sur la pointe des pieds; la nature m'a doué d'un organe qu'on dit remarquable, je le dépose sur l'autel de la patrie pour commander aux armées, pour défendre la veuve et l'orphelin, pour faire le charme des philomanes... Peu m'importe, choisissez.

Des applaudissements mêlés de quelques éclats de rire accueillirent la proposition du plus petit de la troupe. Duramier, dont la conception vaste, la philantropie généreuse s'étendait bien au delà du moi, attendait que son tour de prendre la parole lui permit d'entrer dans des développements vraiment dignes de l'avenir dont il voulait doter son pays. Il parla à ses condisciples avec une simplicité et une bienveillance qui étaient loin de leur faire sentir sa supériorité; mais son ton ferme et convaincu disait assez que, chez lui, de hautes et vastes conceptions n'avaient pas attendu le nombre des années.

— Mes amis, dit-il en s'adressant à ses compagnons d'étude, je suis heureux de voir que nous tenons tous à remplir l'engagement que hier ici, sous cet ormeau qui a vu passer bien des générations, nous avons contracté les uns envers les autres, pour le bien commun. La misère physique et morale, qui fait de notre pauvre pays le pire de tout ce qui existe, m'avait touché *à teneris annis*. Trop faible alors pour y porter remède, j'eus cependant assez de force pour prendre la résolution inébranlable de tout faire pour le pays qui m'a vu naître. Lorsque les années et l'étude m'ont permis de concevoir et de nourrir un projet, j'ai voulu vous le soumettre et réclamer et vos avis et votre coopération. Vous ne m'avez pas fait défaut, écoutez ce que j'ai à vous dire : L'état de notre pays se résume en ceci : Sol ingrat et aride, population souffrante et malheureuse. Eh bien, amis, il faut qu'un jour les lieux qui ont vu notre berceau soient fertiles et riants; il faut que nous puis-

sions communiquer avec les endroits que la nature et la civilisation ont comblés de leurs bienfaits; il faut que le monument qui domine notre malheureux bourg, caché aux regards du voyageur par une triple enceinte de montagnes impénétrables, ignorémême de ceux qui sont commis pour la conservation des beaux arts, excite l'admiration et l'envie de l'habitant des cités les plus opulentes.

— Quelle idée sublime, interrompit Tarbet, dont les pensées n'étaient déjà plus claires, que celle d'aplanir toutes ces montagnes! Soit; moi je dirigerai les travaux de nivellement, j'ai toujours eu du goût pour le génie.

L'attention religieuse qu'on prêtait à Duramier permit à peine qu'on s'aperçût de l'étrange naïveté de son interlocuteur.

—Mon cher, lui répondit Duramier, nous ne les aplanirons pas, mais nous les sillonnerons de routes, pour que notre petite ville ne soit pas la seule en France où la civilisation n'amènera pas ses bien-

faits... (Bravos.) Oui mes amis, il faut que tout change ici, ce sol aride où la végétation meurt avant de naître, nous le fertiliserons; ces coteaux dévastés par les torrents impétueux, nous les couvrirons de verdure et nous y cueillerons le raisin, la figue et l'abricot. Ce vallon pierreux et crevassé nous le sèmerons de prairies riantes dont l'onde paisible et le zéphir embaumé caresseront à l'envi l'émail odorant. Cet amas informe de pierres noircies et couvertes de mousse, ces manoirs où respirent la tristesse et l'ennui, nous les changerons en demeures gracieuses et riantes. Ce peuple ignorant, stupide et fanatisé; paresseux faute de travail, misérable faute de salaire; privé de vie morale par le calcul machiavélique de quelques frocarts plus fanatiques que mal intentionnés, peut-être; tenu dans une indépendance avilissante par une aristocratie ignoble et malveillante, il faut l'affranchir de cet indigne esclavage, il faut l'éclairer sur ses droits comme sur ses devoirs; il faut exciter en lui l'é-

mulation ; il faut lui apprendre à aimer le travail comme source de tout bien-être; et à cette classe qui jusqu'ici a fait profession de comprimer tout élan intellectuel, de fausser surtout une religion sublime, il faut lui prouver que toute intelligence qui vient de Dieu ne saurait faire que de bonnes choses, quand elle a pour règle cet évangile immortel apporté par le Christ sur la terre, il y a plus de dix-huit siècles, pour la régénération et le bonheur du genre humain. Tous nos efforts réunis, chers condisciples, planteront ici sous le drapeau du Christ celui de la liberté de l'homme et de son industrie. Notre devise sera : religion, travail et liberté.

De longs bravos mêlés de trépignement dirent assez à Duramier combien les idées qu'il venait d'émettre étaient goûtées par ses condisciples.

—Encore deux mots, leur dit-il; car, si j'ai vu le mal, si j'en ai indiqué les remèdes, il faut que je dise comment nous pouvons nous les procurer.

Eh bien, mes camarades, que chacun de nous se livre à son penchant, à son génie. Devenons commerçants, industriels, préfets, généraux, évêques même puisque vous le voulez...; mais prenons l'engagement de rentrer ici dans vingt ans pour l'accomplissement du serment que plus tard je vous proposerai de prêter.

L'impression produite par les paroles de Duramier était si profonde qu'on ne voulait plus voir que par ses yeux, parler que par sa bouche. Chacun s'écriait que c'était à lui de tout faire, de tout diriger, et qu'on lui obéirait absolument.

Duramier ne voulait pas d'une telle dictature; simple et austère, il ne demandait pas plus de suprématie qu'il ne voulait de richesses. Le bien, la régénération de son pays voilà tout ce qu'il lui fallait.

Après beaucoup d'instances, ceux qui n'avaient encore rien dit consentirent à faire connaître leurs idées. L'un d'eux, nommé Mauret, c'était le plus

jeune mais aussi le plus résolu, après avoir approuvé avec bonheur tout ce qu'avait dit Duramier, après avoir développé un projet qui devait être le plus lucratif, comme nous le verrons plus tard, termina en disant : Messieurs, il ne s'agit plus de savoir ce que nous voulons faire, Duramier nous l'a dit; mais à présent il faut chacun s'industrier de notre mieux pour que rien de ce qui a été proposé ne demeure stérile faute de fonds; amis, c'est le mot et il faut le prononcer; permettez-moi de dire avec Racine que, pour nous surtout, l'honneur sans argent serait plus qu'une maladie.

—Bravo la finance! interrompit une voix hardie, je suis des tiens.

—Et moi aussi, dit de sa voix accentuée le président, dont la foi dans les produits du mouvement perpétuel commençait peut-être à s'affaiblir, à nous trois l'Amérique.

—A quel jour le départ? demanda une voix.

— *Astheure* s'écria Filis tout transporté.

—Amis, dit le président, demain les préparatifs, après-demain le départ.

— Oui, oui adopté... et le plus profond silence succèda à cette mémorable délibération.

La soirée était belle et sans nuages, le vent remuait à peine les feuilles de l'ormeau, on entendait les échos voisins répéter le tintement argentin de la cloche du soir.

Au moment où nos jeunes gens formés en groupes depuis la fin de la séance se disposaient à regagner leurs manoirs, tout à coup l'un deux, qui s'était écarté de quelques pas, retourna pâle et tremblant au milieu de ses condisciples.

— Qu'as-tu? lui demanda Gossar; je gage que tu as vu par là quelque je ne sais quoi qui a effrayé ton imagination déjà si poltronne.

— Nous sommes perdus! j'ai vu flotter derrière ce buisson, là-bas, quelque chose de noir; amis, c'est d'un mauvais augure.

— Allons donc, allons donc, lui répondirent

en riant ses camarades, laisse là le buisson et les spectres imaginaires; songe que tu n'as que demain pour faire provision de courage.

Il est temps, retirons nous, à demain, de l'activité, se dit-on en se serrant la main, et du courage.

III.

GRANDE RUMEUR INQUISITORIALE.

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme
des dévots! (BOILEAU.)

On était si peu habitué dans la petite ville de nos collégiens à entendre prononcer les mots de liberté, de régénération physico-morale; on songeait si peu à sortir de cette torpeur dans laquelle on était plongé depuis un temps immémorial, qu'aux premiers mots articulés par quelques-uns,

comme nous l'avons vu, on les crut ivres d'abord, fous ensuite.

Les sentinelles perdues, mais toujours vigilantes de la camarilla cléricale se saisirent bientôt de ces expressions et allèrent les déposer dans le grand réservoir des dominateurs du lieu, auxquels des informations plus précises apprirent bientôt qu'on avait aussi prononcé quelques mots de plaisanterie sur certaines affaires de sacristie. On cria au scandale, à l'abomination. Un conseil fut tenu, et on arrêta que puisqu'on savait qu'une grande réunion de *bandits* devait avoir lieu le soir même, on irait se poster de manière à se mettre au courant de toutes les impiétés de ces perturbateurs.

Le ban et l'arrière-ban de la congrégation fut convoqué pour aller semer dans toutes les familles la prévention nécessaire afin de faire mettre au cachot tous ces mutins qui avaient osé dire : qu'il fallait sortir de la misère, de l'ignorance, et du fanatisme.

La grande mission fut remplie avec un zèle jésuitique des plus distingués. A l'aide de faux rapports, on parvint aisément à en imposer à quelques familles chez lesquelles la confiance en des hommes qui en imposent toujours avec leur grand mot d'infaillibilité n'admettait pas d'exception même en faveur de la vérité et du sens commun. Et avant même qu'on connût ce qui s'était passé dans ce qu'on appela la grande assemblée, tout y était déjà arrêté pour empêcher la coopération d'un fils qu'on ne voulait pas exposer à la réprobation...

Tandis que ces pieux émissaires remplissaient leur sainte mission, les hommes du grand conseil se glissaient, à la faveur de l'inégalité du terrain et de quelques mauvaises broussailles, derrière un buisson situé à quelques mètres du lieu où étaient assemblés nos jeunes gens.

Si les quelques expressions révolutionnaires de Gossar leur servirent de texte pour dénoncer à la vindicte paternelle le club de leurs sataniques en-

fants, le discours de Duramier excita bien autrement leur colère. Ils voyaient bien que la raison et la modération de celui-ci était pour eux du plus mauvais augure, parce qu'en retenant ses compagnons dans les voies de la justice et du droit il leur porterait un coup mortel à eux si impitoyables et si injustes. Ce fut en exécutant un geste de violence que l'un deux laissa voir une portion de son bras agitant le symbolique couvre-chef à l'épouvanté Touret. Si tout autre que le plus minime des condisciples eût vu la mystérieuse apparition du buisson, nul doute que toute la troupe ne fût allée à la découverte, ou que, selon l'usage du pays en pareille occasion, elle n'eût fait pleuvoir une grêle de pierres sur le fantôme noir. Mais le peu de foi que l'on avait dans la réalité des narrations de Touret, passées en proverbe sous une antique dénomination locale, ne permit pas qu'on ajoutât la moindre croyance à son éloquente pantomime. Peu s'en fallut cependant que cette incrédulité, ou mieux

le peu d'attention qu'on accorda à la vision de Touret, ne devînt funeste aux projets aussi étonnants que sérieux d'une jeunesse qui, sans expérience et sans appui, donnait tête baissée dans une entreprise qui avait tout l'air d'une folie ou tout au moins d'une utopie.

Leur entretien terminé, nos jeunes gens, au lieu de rentrer chez eux où leur présence aurait en partie déjoué les menées de leurs nouveaux, mais implacables ennemis, allèrent, sur la proposition de Gossar, qu'on avait surnommé le citoyen à cause de son radicalisme à la quatre-vingt-treize, allèrent faire une partie de pêche aux écrevisses, sorte d'amusement fort usité dans ces contrées.

Pendant cette joyeuse et productive moisson, la camarilla ne perdit pas son temps : selon l'esprit des familles, elle machina contre des enfants ingrats qui répondaient à leurs charitables soins par une noire ingratitude. Ici, c'étaient des menaces ; là, des arrêts d'excommunication locale; ailleurs, c'é-

taient des encouragements à la sévérité paternelle. Mais le coup le plus difficile, c'était celui à porter à Duramier. Comme on le savait l'âme de l'entreprise, et que lui manquant tout le reste s'en irait en fumée, malgré le mérite incontestable de la plupart de ses condisciples, on chargea de la mission un homme adroit, insinuant et habile que nos jeunes gens appelaient le grand pénitencier.

Instruit de l'absence de tous les conjurés, il se présenta chez Duramier, sans avouer un but déterminé. Il amena la conversation sur la nouvelle du jour, il feignit de s'associer aux idées progressives que la famille Duramier professait; mais sachant que la plupart de ses membres vivaient sous la domination presque exclusive de ceux qui, pour se maintenir, devaient maintenir aussi le statu quo, il déplora les égarements du jeune conspirateur, qu'il peignit comme un incrédule et un hérétique. S'apercevant de l'impression qu'il commençait à produire, il dénatura les expressions du jeune chef

et lui prêta des projets de destruction et de vandalisme, ayant soin, selon ses habitudes jésuitiques, d'ajouter chaque fois qu'il exhalait son fiel calomniateur : je vous rapporte seulement ce que *l'on dit*. Partant de là il passa pour témoigner, disait-il, tout l'intérêt qu'il portait à la famille, à la déconsidération qui en résulterait pour Duramier dont il eut l'audacieuse fourberie de faire aussi l'éloge.. Et l'on voyait briller une joie fanatique sur cette figure qui feignait la sincérité et la compassion ! Son œuvre terminé, la rampante robe courte regagna furtivement son repaire assez avant l'arrivée de sa victime.

Cependant notre bande joyeuse se livrait le plus galment du monde à sa guerre au crustacé. Confiante dans ses vues droites, elle rentra dans son domicile respectif, heureuse d'offrir à ses parents le fruit de ce qu'elle avait pris, disait-elle, en compagnie des quatre éléments. Telle une jeune vierge, inaccessible aux prévisions d'un danger qu'elle ne

saurait connaître, tombe dans les serres d'un infâme ravisseur; telle aussi cette jeunesse disposée à se sacrifier entièrement pour son pays si pauvre, si malheureux, fut victime d'un ennemi qu'elle ne devait pas soupçonner.

Rentrés chez eux, nos jeunes gens ne furent pas médiocrement surpris de trouver leurs parents dans une disposition aussi étonnante qu'inexplicable. Les uns menacèrent, d'autres prièrent; ceux-ci frappèrent; ceux-là enfin renfermèrent leurs enfants après les avoir accablés de reproches étranges. Le pauvre Victor que nous avons vu faire hommage de sa voix *à tout faire* et le malheureux Touret, tous deux si inoffensifs, reçurent un accueil *sui generis*. L'un à coup de balais, l'autre à coup de canne, le tout avec certain accompagnement que nous ne nommerons pas, ils furent conduits dans leur appartement, où on leur signifia le décret qui les condamnait à quarante-huit heures de réclusion, au pain et à l'eau...

—Et tout cela, murmuraient-ils dans leur naïve simplicité, pour avoir apporté six douzaines d'écrevisses!

Duramier, avec sa déférence habituelle, peiné de voir chez lui le mécontentement peint sur toutes les figures, demanda avec empressement s'il était arrivé quelque malheur...

Il lui fut répondu que, grâce à Dieu et à de charitables âmes, le malheur n'était pas arrivé et qu'on allait d'ailleurs en prescrire l'antidote; et sans lui donner le temps de proférer une parole, son père lui dit d'un air qui interdisait toute réponse : Nous causerons de tout cela plus tard... je te préviens seulement que demain, après déjeuner, tu m'accompagneras dans un voyage qui doit durer quinze jours... Va dans ta chambre.

Duramier chérissait trop son père pour lui occasionner le moindre déplaisir. Son premier mouvement fut donc, comme toujours, de lui répondre par un signe d'obéissance, et il se

retira immédiatement dans son appartement.

L'amour si mérité que M. Duramier père avait pour son fils, l'emportant bientôt sur un mouvement d'impatience, lui fit regretter de ne pas avoir tout dit à celui qu'il aimait tant et sur le bon sens duquel il pouvait d'ailleurs justement compter. Il s'en expliqua clairement avant de se retirer lui-même, ajoutant avec humeur qu'on l'avait poussé là à un acte de rigueur, peut-être injuste, mais tout au moins bien imprudemment exécuté.

La nuit fut longue, pénible, déchirante même pour quelques-unes de ces innocentes victimes. Le sommeil n'approcha que bien peu de leurs paupières, et pour la première fois ces jeunes êtres naguère si heureux se trouvèrent dans la voie des épreuves, route inévitable que doit parcourir l'homme de bien si souvent côte à côte avec le vice! Nous devons dire pourtant que la calomnie n'avait pas réussi en tous lieux. Plusieurs familles avaient refusé d'ajouter foi aux rapports des

délateurs qu'elles méprisaient, et d'autres, approuvant ce qui s'était passé, craignaient presque que ces rapports ne fussent pas exacts, et on n'eut garde, dans ces familles, de réprimander des enfants auxquels on se sentait d'autant plus orgueilleux d'avoir donné le jour qu'on les voyait plus sincèrement disposés à s'occuper du bien-être commun.

Les rigueurs paternelles furent subies par chacun de nos jeunes collégiens, selon son caractère. Victor, le ténor à tout faire, peu soucieux de ses quarante-huit heures de consigne, mais désolé de n'avoir que de l'eau à boire, résolut d'enfreindre cette deuxième et pénible partie de la punition. Après tout, se disait-il, j'en serai pour chanter un peu plus fort, on viendra sous mes fenêtres, je ferai époque, on parlera de moi; je jouerai un rôle, moi qu'on ne prend jamais pour rien; vive la joie! et quand tout reposera sous le toit paternel, j'irai faire ma provision de doux jus de la treille.

Il éteignit son flambeau, mais ne s'endormit

point. Lorsqu'il fut sûr que tout reposait au logis, il passa ses sandales, se munit d'une *dame-jeanne* et se glissa furtivement dans les caves souterraines, guidé par le flambeau qu'il avait rallumé. Dans un endroit propice du cellier il trouva bientôt le tonneau désiré, et il se disposa à remplir son vase. Comme il était obligé de se courber pendant cette opération, le long *casque à mèche* qui lui servait de couvre-chef, renversa et éteignit la chandelle, mais en même temps la houppe du bonnet prit feu. Cependant le vin coulait toujours dans la bouteille aux larges flancs, bientôt elle fut pleine et placée à côté.

Mais où est donc la clef du robinet, se dit notre homme, je l'avais pourtant posée au pied du chandelier, je ne la trouve pas; diable, mettons le doigt d'abord pour empêcher la délicieuse liqueur de se répandre. Pendant qu'il cherchait infructueusement la maudite clef, sa coiffure enflammée commençait à répandre une clarté un peu vive. Épou-

vanté à cette lueur inattendue, notre malheureux ténor n'y tient plus, il va fuir, mais son doigt ne peut quitter le poste sans qu'il soit exposé à mettre en action un des couplets du menuisier de Nevers. Il s'agite et se démêle quand tout à coup une sensation douloureuse l'oblige à relever la sentinelle, la mèche du bonnet embrasé était tombée sur le doigt factionnaire et l'avait obligé à lâcher prise. Dans cette singulière position, ne voyant plus de salut, il se prend à crier : au secours, de toute la force de ses poumons. La frayeur qui s'était emparée de lui était si grande qu'il ne s'apercevait pas même que cette clarté inconnue provenait de son bonnet en feu : Zozor le gardien fidèle, auquel il ne manquait que la parole, entendant du bruit dans les bas lieux, s'avance bravement les poils hérissés et aboyant de peur.

Les cris du malheureux Victor et les aboiements du tourne-broche éveillèrent toute la maison. Chacun fut bientôt sur pied, on courut sur les pas du

basset; mais à l'aspect de ce quelque chose vêtu d'une tunique blanche, la tête en feu, la bouche large et béante, les yeux hors de leurs orbites...., machinalement immobile, on courut en tremblant réveiller le maître du logis, homme revêche et grave; en attendant tous les bénitiers de la maison volèrent en éclats sur les escaliers de la cave pour barrer le passage au démon qui l'habitait. Cependant le bonnet était consumé et les cheveux brûlaient déjà, il n'y avait plus à temporiser. Le pauvre infortuné sentant à sa tête une chaleur qu'il ne comprend pas, y porte la main, se brûle, abandonne à son centre de gravité la liqueur rubiconde, et traverse en vociférant le personnel de la maison. On s'expliqua pourtant, et tout dans le vieux manoir rentra dans l'ordre.

Duramier, arrivé dans sa chambre, se prit à réfléchir péniblement sur la scène qui venait de se passer. Comment est-il possible, se disait-il, que mon père si bon envers moi, si confiant même,

ait pu me traiter de la sorte... et pourquoi ? c'est un mystère dans lequel je me perds, il ne peut y avoir qu'un malheureux *quiproquo* qui m'a rendu l'objet d'une rigueur qui me navre d'autant plus qu'elle est si peu en rapport avec le caractère de mon père. Que je suis impatient d'être à demain pour avoir une explication avec lui !... Dormons pourtant, car ma conscience est sans reproche.

L'aurore se montrait à peine que déjà les préparatifs de voyage se faisaient dans l'habitation de Duramier. La valise poudreuse était nettoyée avec soin ; le manteau traditionnel, à couleur indéterminée, était roulé avec méthode par le vieux Joachim, serviteur aussi fidèle qu'il était bavard et lent. Quand tout fut prêt, Joachim alla annoncer à Monsieur que tout était disposé pour l'heure qu'il venait lui demander.

—Colinette la jument, continua-t-il de sa voix lente et un peu essoufflée, a bu et mangé ac-

tuellement son picotin, je lui ait fait la toilette de cérémonie, elle ira à merveille... Faudra-t-il faire mettre quelques clous à grosse tête pour l'empêcher de glisser?... Au fait, il n'a pas gelé ce matin comme cette pauvre Belote le croyait; pauvre femme, elle s'imagine que tout le monde est comme elle. Bah!... J'ai mis le joli caparaçon et l'émouchoir à cause des mouches si mauvaises en cette saison. Monsieur voudra sans doute ses bottes à la russe, et ses éperons plaqués à l'impériale...

—C'est bon, c'est bon, interrompit M. Duramier pour couper court à la faconde du vieux serviteur, vous êtes un bavard.

— Oui monsieur.

— Et une bête.

— Oui monsieur.

— Vous attendrez mes ordres?

— Oui monsieur.

— Allez voir si mon fils est levé.

— Oui monsieur.

— Et dites lui...

— Oui monsieur.

— Que je vais aller dans sa chambre.

— Oui monsieur.

Peu d'instants après M. Duramier entrait dans l'appartement de son fils.

En voyant son père, Duramier court à lui et lui demande comment il a passé la nuit.

— Mais... bien, mon ami, lui répondit celui-ci tout en se disant à lui-même : le pauvre enfant, il est calme lui,... et moi je suis si agité.

Eh bien, ajouta-t-il, est tu prêt?

— Oui, mon père, seulement je ne voudrais pas me mettre en route avec quelque chose que j'ai là sur le cœur.

— Tu as raison, mon fils, et ma présence dans ta chambre n'a pas d'autre motif. Je croyais, et je crois encore te connaître si bien, que ce n'a été qu'avec une sorte de défiance que j'ai pu

ajouter foi à certains rapports qu'on m'a faits sur ton compte, et que ce n'a été aussi qu'en me faisant violence que j'ai pu hier te parler d'une manière qui ne m'est pas habituelle, tu le sais.

Mon père, je n'ai jamais démérité de votre bienveillance, j'ose dire que j'en suis encore digne aujourd'hui; aussi ai-je bien souffert de ce que vous m'avez dit hier, et cela, mon père, sans me faire connaître le motif de vos rigueurs.

—J'ai eu tort, mon ami, je dois l'avouer, je devais te dire au moins, comme je le fais toujours, en quoi tu m'avais déplu. Mais tu vas tout savoir, et ici M. Duramier raconta en détail à son fils tous les rapports qu'on lui avait faits, il poussa la franchise jusqu'à lui dire le nom du délateur, sans omettre la manière dont on s'y était pris pour écouter leurs conversations sous l'ormeau, et aussi ce qui était probablement arrivé à ses amis; il ajouta que, d'après tout cela, il avait dû lui aussi éloigner

son fils pour empêcher un acte presque inqualifiable.

Duramier fut d'abord saisi d'une indignation proportionnée à l'horreur que lui inspirait une pareille méchanceté et de tels mensonges; mais comme il avait l'habitude de se commander, il écouta son père avec calme jusqu'au bout.

Dès que celui-ci eut fini, Duramier lui répondit avec sang-froid : J'avais bien lu qu'un jésuitisme fanatique était capable de tout, mais je n'aurais jamais cru à un machiavélisme aussi mensonger. Eh bien, confrontons le mensonge avec la vérité, et tu verras comme l'on a abusé de ta confiance! Et à son tour il raconta à son père tout ce qui s'était passé depuis ces deux jours; puis il ajouta avec cette force et cette assurance que donnent la vérité : Eh quoi, je vois mon pays plongé dans une misère désolante, je vois son sol aride refuser une végétation qu'il ne peut produire; je vois les habitants de notre village plongés dans un abrutisse-

ment moral pire encore que leur accablante misère; je vois une religion sublime traduite en une foule de pratiques stupides et en contradiction manifeste avec celui qui a dit : que sa loi était une loi d'amour, et qui résumant cette loi, a prescrit au chrétien d'aimer Dieu de tout son cœur et de toute son âme et son prochain comme lui-même; et lorsque, faisant part à mes amis, à mes condisciples de mes idées, je leur demande de se consacrer avec moi au bien de notre trop malheureuse contrée, je me vois, je les vois traités de bandits, de jacobins, d'impies ! En vérité, mon père, il me fallait ça pour apprécier à leur juste valeur des hommes qui se couvrent du manteau de l'hypocrisie pour faire régner le vice sous la forme empruntée de la vertu; mais l'œuvre du méchant consomme sa ruine; et nous triompherons parce que la justice et la raison sont du côté de la cause sainte que nous avons entreprise.

M. Duramier eut toutes les peines du monde à

se maîtriser; il se sentait plein d'indignation contre les délateurs de son fils et de ses compagnons, mais encore plus transporté, électrisé par les vibrations de la corde que venait de toucher son fils. Doué d'un esprit droit et éclairé, il avait mesuré d'un coup d'œil tout ce qu'il y avait de sublime dans le dévouement de son enfant et de ses condisciples. Il embrassa son fils en lui disant : Mon ami Dieu sera avec toi, puisque tu te voues au soulagement de l'humanité souffrante et malheureuse.

IV.

LE GRAND JOUR.

Elle pleura, la pauvre mère,
L'enfant qui lui disait de loin :
(LA GRACE DE DIEU.)

Impatient de savoir tout ce qui s'était passé et plus encore de revoir ses amis, Duramier sortit de bonne heure; il ne fut pas plus tôt dans la rue que les quelques jeunes gens que n'avaient pas atteints les poursuites inquisitoriales, et qui faisaient le guet près de sa maison, coururent transportés de joie.

Ils lui apprirent tout ce qui avait eu lieu depuis la veille, mais surtout que la plupart de leurs condisciples n'étaient retenus chez eux que parce qu'on avait assuré que lui, Duramier, ne reparaîtrait pas de longtemps.

A son tour il leur parla des heureuses dispositions de son père, et comme il avait hâte de se montrer, il alla avec ses condisciples chez ceux de leurs amis qui subissaient des rigueurs si injustes. On eut à peine vu Duramier que cet infâme échafaudage dressé avec une infernale perfidie, mais élevé sur une base en tout mensongère, croula de toute part. En peu d'instants tout changea de face. Non-seulement les jeunes prisonniers furent rendus à la liberté et à la bienveillance de leurs parents, mais ceux-ci entrèrent presque tous dans les vues de leurs fils. Un seul n'avait pas encore paru, c'était Victor. On s'empressa d'aller chez lui; son père répondit gravement à la jeune députation qu'il était satisfait de les voir,

mais que, positivement ce monsieur avait tant fait des *siennes* pendant la nuit que probablement il dormait encore; que du reste il les engageiat à passer dans sa chambre, qu'il le leur livrait. Grande fut la joie du héros de la nuit quand il se vit libre par une attention si délicate de la part de messieurs ses compagnons; mais plus grande fut l'hilarité de tous lorsqu'il raconta lui-même, avec l'originalité qui le caractérisait, son aventure nocturne.

Le fâcheux épisode qui venait de se dénouer si heureusement fut bientôt oublié. Le moment d'exécuter un projet si grave pour des jeunes gens qui en étaient à leur début de voyage, peu expérimentés comme on l'est au village, allant être privés pour la première fois de ces soins tendres et délicats qui avaient entouré leur jeunesse; ce moment où devaient commencer leurs labeurs approchait. Ils avaient tous besoin de se voir encore pour puiser dans leur union une force dont plus d'un peut-

être se sentait dépourvu. Duramier, qui à son bon sens si précoce avait voulu joindre les sages conseils de son père, était toujours prêt à répondre aux mille questions qui lui venaient de toute part. Il avait compris qu'un exposé concis, qu'un programme en quelque sorte était devenu nécessaire, et après avoir échangé ses idées avec Urbanus et ceux de ses condisciples qui joignaient à des connaissances solides un esprit juste et ferme, il pria ses amis de lui permettre de leur exposer un plan général pour être discuté d'abord, et exécuté ensuite. On lui répondit par acclamations qu'il n'avait qu'à proposer, que tout serait accepté, qu'on le reconnaissait pour chef, qu'il n'avait qu'à commander.

Duramier, trop modeste pour vouloir accepter ce que ses amis lui offraient, et aussi trop fier pour vouloir que qui que ce fût s'érigeât en maître, répondit à ses compagnons qu'il était touché de leur déférence, mais qu'il ne saurait accepter

pour lui une distinction qu'il ne souffrirait pas chez un autre. — Bravo, interrompit Gossar, toujours ombrageux sur cette matière.—Je ne veux pas dire par là, ajouta Duramier, qu'il ne faille un centre, un point d'union; mais je l'aime mieux dans les choses que dans les personnes. Vous le savez, continua-t-il ensuite, c'est l'union qui fait la force; nous ne sommes ici que de faibles et inexpérimentés collégiens, eh bien, l'unité dans nos résolutions, la fermeté de nos bonnes intentions, bien conduites d'abord et bien exécutées ensuite, peuvent, j'en ai la conviction, atteindre le but que nous nous proposons. Laissons à quelques ennemis quand même de tout progrès et de toute amélioration, de feindre pour nous et nos vues une pitié qu'ils n'ont certainement pas; nous les forcerons bien à se rallier à nous et à se laisser traîner à la remorque.

Pour nous, amis, nous sommes disposés, je crois, à faire le bien pour lui-même. Nous arriverons,

Dieu aidant, j'en suis persuadé. — Et nous aussi répondirent à la fois vingt voix déterminées.

—Eh bien, à présent que nous sommes bien décidés à régénérer notre berceau, voici ce que je vous propose d'arrêter; chacun aura le droit d'en faire autant, ça va de suite, après quoi nous rédigerons, pour en avoir chacun un exemplaire, un plan que nous jurerons tous d'exécuter.

Voici le mien : chacun de nous prendra une direction conforme à ses goûts, et en rapport avec ses idées et ses connaissances; ainsi, que celui qui se sent du goût pour le négoce devienne commerçant; que celui qui aime les lettres entre dans l'université; que celui dont l'esprit est entreprenant s'élance au delà des mers, ainsi de suite... Pour moi, je vous promets une étude approfondie des constitutions civiles et politiques des peuples, avec un résumé pratique de tout ce qui pourra contribuer à fonder ici un régime aussi parfait que peuvent le faire des hommes ayant à lutter contre de

mauvais préjugés, contre leurs propres passions, contre la mauvaise nature de certaines institutions et le mauvais vouloir des administrateurs.

Dans dix ans nous devrons nous envoyer mutuellement un résumé de nos travaux, et dans vingt ans nous serons tous ici pour l'exécution de ce que nous entreprenons aujourd'hui. Que celui qui aura beaucoup s'y retrouve avec celui qui, moins heureux, n'en aura pas moins droit à la reconnaissance commune.

Il était difficile de mieux résumer un plan aussi sagement conçu. Aussi chacun applaudit-il aux propositions de Duramier.

On ne peut pas se défendre d'un mouvement d'admiration en voyant cette jeunesse s'imposer vingt ans de labeurs pour arracher à la misère et à l'oubli les lieux qui lui avaient donné le jour.

On jura là sans luxe, sans faste d'exécuter de son mieux ce qui venait d'être proposé, et ce serment dicté par une jeune philantropie, ou mieux

par une charité vraiment évangélique, fut regardé par ceux qui venaient de le prononcer, tout autrement inviolable que celui que vont déposer aux pieds de l'idole du jour, des hommes qui ne voient dans un acte si sacré que le moyen hideux d'arriver aux honneurs et à la fortune, avec celui que cette capricieuse déesse pose souvent pour un jour sur ce piédestal qu'on appelle un trône, et qu'elle remplace bientôt par un autre auquel les mêmes hommes prodigueront le même encens.

— Je demande, dit une voix qui ne manquait jamais d'exciter l'hilarité, qu'on place une orgue dans notre église, et je propose qu'à notre retour nous allions tous chanter au lutrin.

— Oui, ajouta un autre que nous avons appelé Touret; et je demande, moi, que nous apprenions tous à donner du cor de chasse et qu'avec une belle meute (qu'on appellerait aujourd'hui à la Régence) que nous entretiendrons à frais communs, nous allions faire retentir souvent les échos d'alentour.

— Et moi, citoyens, je demande, dit brusquement Gossar, que nous jurions de ne jamais établir de distinction entre nous; égalité toujours.

— Le serment que nous venons de prononcer, répondit avec une bienveillante fermeté Urbanus, dit assez quels sont les sentiments qui nous animent; j'espère que notre ami Gossart voudra bien s'en contenter. Quant à tout le reste, nous nous sommes donnés vingt ans pour y réfléchir, et d'ici là chacun sera libre de préparer un article additionnel à notre code constitutif.

— Et le départ demanda quelqu'un?

— A demain matin, répondit une seule voix. C'était celle des vingt jeunes gens qui allaient se quitter pour vingt ans!

L'aurore écartait de ses doigts de rose le rideau ténébreux qui couvrait la terre, lorsque vingt voix joyeuses et déterminées entonnèrent le chant du départ.

Tous les habitants de la petite ville voulurent

être les témoins d'une séparation qui, si elle était pénible, était aussi remplie d'un saint espoir. Quelques larmes sillonnèrent à la dérobée plus d'une joue ridée, car pour les vieillards cet adieu, hélas! était éternel. Plus d'une jeune fille aussi sentit sa vue se troubler; car, si des usages anti-sociaux interdisaient absolument toute réunion, même de famille, bien des cœurs n'en éprouvaient pas moins ces sentiments qui, par leur réciprocité, contribuent pour une si large part au bonheur de la vie. On se sépara enfin, et peu d'instants après le jeune bataillon faisait un dernier signe d'adieu à la petite ville qui disparaissait à ses regards.

V.

LES PARTIS PRIS.

Dès qu'une pensée, une voix libre s'élève, on ne peut plus l'étouffer; elle perce les voûtes et les murs.
(MICHELET.)

Trente lieues et des difficultés de terrain sans nombre séparaient la petite ville de son chef-lieu. Quoique pénible sous plus d'un rapport, jamais voyage ne fut exécuté plus gaiment. Vers la quatrième heure de marche de la deuxième journée,

et toujours au milieu de nombreuses observations, (car qu'est-ce qui peut échapper à l'analyse de jeunes collégiens), un des plus alertes de la troupe, le jeune Chaban s'écria :

— J'ai entendu le son du tambour! Suis-je le premier... Oui, eh bien j'en accepte l'augure, je serai soldat!

—Et nous aussi, ajoutèrent avec un empressement marqué trois autres voix.

On fit encore quelques pas; on tourna un mamelon assez raide, et on découvrit les premières maisons de la ville chef-lieu. Le bruit du tambour qui se mêlait au son des cloches, un certain mouvement que l'on pouvait déjà apercevoir et assez bien apprécier, stimula vivement nos jeunes voyageurs, au point que, malgré la fatigue qui les accablait, ils prirent spontanément le pas de course. Ils eurent bientôt parcouru la longue allée qui les séparait d'une vaste place qu'ils atteignirent, juste, pour se trouver en face d'un cortége éblouis-

sant. Il s'agissait de la réception du nouvel évêque, pour laquelle on avait déployé tout ce que le catholicisme a emprunté de plus riche et de plus séduisant à Rome payenne. Les autorités locales se trouvaient là aussi, ce qui donnait à la cérémonie un caractère des plus imposants.

Que celui qui est né dans le dernier des villages du dernier des départements se rappelle ce qu'il a éprouvé lorsque, pour la première fois, il a vu défiler un régiment, musique en tête, ou bien lorsqu'il a assisté à l'une de ces cérémonies publiques toujours si pleines d'attraits pour de jeunes têtes, et il saura tout ce que dans ce moment sentaient nos jeunes émigrés. C'était à ne pas tenir d'enthousiasme et d'éblouissement. Une électricité indéfinissable avait agi sur la plupart d'entre eux; tout ce que l'illusion peut produire de plus enchanteur les transportait dans ce monde de l'inconnu où le jeune homme aime tant à voyager.

Ne se possédant pas assez pour voir tout ce qui

se passait autour d'eux, ils ne s'étaient pas aperçus du singulier contraste que leurs costumes un peu bizarres et poudreux produisaient avec l'élégance de ceux qui les environnaient. Aussi restèrent-ils en tête de la foule curieuse et avide d'un spectacle que les plus vieux seulement se rappelaient d'avoir vu (1).

Au son de la musique guerrière le cortége et la foule entrèrent dans la cathédrale, l'une des plus belles et des plus majestueuses de France. On y était à peine qu'une orgue excellente et parfaitement bien touchée fit retentir la voûte de sons ravissants qui se perdaient en mugissant dans la profondeur du superbe édifice.

C'était trop de bonheur pour une première fois; nos collégiens en étaient au dernier degré de l'enthousiasme. Le feu électrique qui les dévorait fit

(1) On sait que par le Concordat plusieurs siéges épiscopaux avaient été supprimés, celui de la ville chef-lieu était du nombre.

explosion lorsque le pontife romain entonna le chant de la bénédiction qu'il allait donner, en idiome latin, à une population plus occupée de lui que de l'être suprême au nom duquel on déployait un faste si peu évangélique. Nos jeunes latinistes firent un feu de chœur si bien nourri, que la bruyante mélodie des basses du lutrin en fut presque effacée. Victor surtout déploya avec une vigueur excentrique son élastique voix de ténor, qui volant en éclats alla se perdre au fond de l'immense voûte du temple; et bien des regards étonnés cherchaient à découvrir l'auteur de pareils accents; mais ce fut en vain, car ils avaient été produits par un de ceux dont l'immortel chansonnier a dit :

Écrasé par la foule,
Faute d'être assez grand.

La cérémonie terminée, nos jeunes gens, toujours en tête de la foule, accompagnèrent le cor-

tége qui disparut bientôt dans la cour du *palais épiscopal!*

L'enthousiasme qui venait d'agir si inopinément sur les vingt jeunes têtes échappées naguère du plus monotone des lieux, devait porter ses fruits.

Pertot-Duchêne, en qui le goût de l'épiscopat venait de croître de manière à ne pas pouvoir mourir, se présenta avec une résolution mêlée de respect et de convenance au nouvel évêque, en compagnie de deux de ses condisciples.

La coïncidence de leur arrivée avec celle du prélat, la franchise et l'assurance de leur narration, tout cela les servit si bien que l'évêque fit de Pertot son secrétaire particulier, se chargea de son éducation cléricale, et de celle de ses deux compagnons. Chaban, Tarbot et deux autres, aux cœurs desquels le tambour et le trombonne avaient si éloquemment parlé, signaient pendant ce temps un engagement de six ans, et recevaient les plus grands encouragements de la part d'un

chef de corps recrutant en ce temps-là pour la mémorable campagne qui devait enfanter les héros du Trocadéro !!

Le rigorisme démagogique de Gossar ne lui permit pas de passer sous des bannières où il ne voyait pas écrit d'un côté Liberté-égalité, et le bonnet phrygien de l'autre. Il partit le soir même et se dirigea du côté des Pyrénées, où nous pourrions le retrouver soit chez le conventionnel Barrère, soit dans une des associations politiques désignées aujourd'hui sous le nom de communistes. Filis et deux autres jeunes émigrés partirent pour Toulouse, où ils s'enrôlèrent sous l'étendard pacifique de Barthole et de Cujas, en compagnie de Victor qui venait de donner la préférence à la défense de la veuve, sans renoncer toutefois à l'ut de poitrine. Les deux frères Moluzar, Bernat et un autre jeune collégien plein de modestie et de résolution, nommé Fornier, prirent la route du Nord. Touret, après avoir suivi avec la plus grande assiduité tous les

cours de désœuvrement qui se professent dans les bouchons des basses rues, retourna à son village où il devait pourrir de nullité. Duramier et Urbanus ne quittèrent le chef-lieu qu'après le départ de leurs condisciples.

VI.

LES PREMIERS AIGUILLONS DE L'AMOUR.

On ne sait pas pourquoi cependant on soupire :
On a peur de le voir encor qu'on le désire.
(LAFONTAINE.)

Depuis plus d'un mois Duramier et Urbanus s'étaient séparés à la ville chef-lieu ; ce dernier était allé directement à Paris où il se présenta peu de jours après y être arrivé chez l'abbé Frayssinous, alors grand maître de l'université. La qualité de compatriote, et plus encore toutes les dis-

positions que le ministre découvrit dans Urbanus, le lui firent prendre en affection. Il le mit sur la voie, le protégé la suivit au pas de course, et bientôt il fut à même de conquérir avec éclat ce dont tout en lui était digne.

Duramier, en quittant son meilleur ami, était allé compléter son éducation dans la cité de Clémence Isaure. A l'étude des sciences et des arts d'agrément, il voulut joindre celle d'une branche spéciale. Dans l'espoir d'être utile à l'humanité après l'accomplissement du grand œuvre qu'il méditait, il étudia l'art de guérir.

Quelques années suffirent à sa vaste intelligence pour acquérir toutes les connaissances qui firent de lui un homme distingué sous le double rapport de la science et de l'agrément. Lié avec le monde artistique et littéraire de Toulouse, il vivait dans une atmosphère où le travail était toujours en compagnie du plaisir, de ce plaisir qui n'est ni de la dissipation ni du désordre. Connu bientôt

par de nombreuses et intéressantes productions, il fut recherché dans tous les cercles.

Au nombre de ses habitudes, était celle d'aller entendre à Saint-Étienne un organiste très-habile avec lequel il avait des relations.

Un jour de grande fête, une musique nombreuse avait attiré sur les galeries et dans les stalles du beau chœur de cette cathédrale tout ce que le monde Toulousain avait de plus élégant. Pour obliger un ami chargé de narrer le lendemain dans un journal tout ce qui pouvait intéresser plus ou moins le public, Duramier s'était chargé de prendre de temps à autre quelques notes afin de ne pas imiter ces narrateurs qui substituent leurs propres idées et impressions à la réalité.

Pour être à même de tout voir et de tout entendre, il s'était placé à la première stalle gauche au rang, mais à la suite de messieurs du canonicat. Il avait à ses côtés Petit, qui fournissait alors les

objets de dessin d'un journal littéraire à l'instar du bruyant Charivari.

En face était placé, dans la stalle la plus rapprochée du lutrin, un homme remarquable, d'abord par son obésité, mais qui se recommandait aussi à l'attention par la connaissance profonde qu'il paraissait avoir de l'ordo et du rituel. Armé d'un énorme graduel où tout paraissait avoir été réglé d'avance, il répondait avec une précision ad hoc à tout ce que l'officiant entonnait de sa voix aigre et frêle. Une tête rendue énorme par l'addition d'une quantité disproportionnée de tissu graisseux ; deux petits yeux séparés par ce qu'on appellerait une rouge trogne en idiôme bachique, et ombragés par de forts sourcils gris, dont la direction n'avait rien de rassurant pour celui qui aurait voulu les considérer de trop près, le tout servant de chef à un corps à l'avenant, le rendaient d'une remarque obligée. Ses relations incessantes avec la gent faux-bourdon amenaient aussi tous

ceux qui ne pouvaient pas ne pas le voir à s'occuper plus ou moins de lui. Duramier, lorsqu'il prenait quelques notes, paraissait avoir les yeux fixés sur le personnage que nous venons d'ébaucher, justement peut-être parce qu'il ne voulait rien voir. A son tour le gros monsieur braquait souvent son lorgnon sur Duramier qu'il croyait probablement être fort occupé de son être physique, ce qui ne le flattait peut-être pas mal, puisqu'il savait que la société ambiante était toute de choix.

Le triple rang de siéges que l'on avait ménagé sur les galeries, était occupé par tout ce que le sexe Toulousain avait de plus séduisant. Bien qu'armées chacune de l'obligé paroissien plus ou moins complet, les dames qui garnissaient presque exclusivement ces tribunes, ne lisaient pas toutes le latin imprimé sur le superbe vélin. Plus d'un regard s'échappant de la sainte antienne, errait sur les stalles transformées en parterre admirablement fourni. Rarement ces regards dérobés, ou promo-

nés au hasard sur ce grand assemblage de têtes masculines, manquaient de rencontrer dans leur trajet celui qui, des bas lieux, montait à son encontre.

Une fois familiarisé avec ce qui l'entoure, l'observateur manque rarement de fixer un lieu d'élection; et souvent aussi c'est le premier usage qu'il y fait de son regard qui fixe à jamais le sort de celui qui était allé chercher dans telle réunion toute autre chose que sa destinée. Duramier qui, moins que tout autre, s'occupait à satisfaire ce besoin qu'à son âge on ne peut cependant guère manquer de ressentir, surtout en si bonne occasion, s'était posé là en observateur calme et indifférent. Il s'aperçut pourtant que ses yeux se fixaient souvent sur un groupe charmant qui lui faisait vis-à-vis. Il attribua d'abord la chose à la curiosité; bientôt à ce besoin que l'on appelle faire sa connaissance avec les physionomies locales; mais peu à peu, il en vint à se demander pourquoi son regard se tenait obstinément fixé sur telle par-

tie de la galerie fleurie plutôt que sur telle autre. Il n'avait cependant pas encore été frappé par cette physionomie destinée à porter le trouble et le bonheur dans tout cœur novice; et s'il se sentait porté plutôt vers les personnes qui occupaient la place que nous avons désignée, il n'avait pas songé jusque-là à bien en déterminer la cause.

Cependant les derniers accords des basses-tailles avaient murmuré le long des nombreux piliers du sanctuaire, le cortége resplendissant d'or et de lumière regagnait processionnellement la sacristie aux sons éclatants de l'orgue qui rendait à ravir une marche délicieuse. Le personnage au rituel mit en ordre les nombreuses pages de son plain-chant. —La foule s'écoulait paisible; mais ses flots étaient si compactes, que le mouvement de sortie était à peine sensible. Duramier avait pourtant atteint le portique du chœur et il allait se trouver en face de l'escalier des galeries que le gros personnage

avait gagné avant lui. Toujours avec le même penchant aussi indéterminé qu'irrésistible, son regard était fixé du même côté; mais cette fois c'était sur l'escalier qui devait livrer passage à la brillante compagnie, qui naguère donnait tant d'éclat à cette galerie déjà déserte. Au moment où il allait franchir la hauteur de cet escalier, son regard rencontra deux jolis yeux noirs aux sourcils arqués, dont l'expression le fit tressaillir. Il chercha en s'approchant à voir tous les traits de la jeune personne qui l'avait captivé pendant tout l'exercice. Il lui fut impossible de les apercevoir de nouveau : le colosse de la stalle mit entre elle et lui un rempart tellement opaque qu'il ne put, malgré ses efforts, voir dans son ensemble la figure de la jeune inconnue. Un moment il espéra être plus heureux à la grande porte; mais plus il s'évertuait à suivre les mouvements pourtant bien lourds de son massif chef de file, plus la foule s'interposait entre eux. Il eut beau se débattre, il

ne put gagner du terrain, et bientôt il aperçut le colosse monter en voiture avec trois dames. Au moment où la portière se fermait, il vit à peine un chapeau rose sous lequel brillait un regard qui déjà lui faisait sentir son empire. Désespéré de n'avoir pu distinguer tous les traits de l'ange qui venait de se révéler à lui, il voulut savoir au moins de quel côté il se dirigerait.

Malgré son bon sens habituel et la sévérité de ses manières, Duramier bouscula tout ce qui lui faisait obstacle et il suivit la voiture d'abord pas à pas, grâce à la foule compacte qui encombrait les rues étroites et tortueuses de la capitale du Languedoc; mais bientôt le disgracieux coucou traîné par deux forts chevaux roula pesamment sur le pavé raboteux et gagna les devants. Duramier le suivit d'assez près pendant un peu de temps; mais, ô désespoir, l'équipage prit les boulevards, gagna la route de Bordeaux et disparut à ses yeux!

Après être resté longtemps immobile et comme

terrifié par ce désappointement doublement cruel, Duramier se décida pourtant à regagner son logis où, on le pense bien, il rentra et pensif et rêveur comme on l'est toujours après une première aventure, telle surtout que celle que nous venons de raconter. Elle était en effet trop incomplète pour ne pas le tourmenter, et trop avancée pour ne pas lui ravir le repos. Lui qui jusque là s'était si bien possédé, lui qui depuis son départ du village avait toujours dirigé et maîtrisé ses actions, le voilà tout à coup hors de son centre, dans un monde inconnu ; en proie à une agitation indéfinissable et d'autant plus insupportable qu'il l'éprouve pour la première fois. Un mouvement fébrile le gagnait déjà, sa tête s'égarait de plus en plus....

On frappe à la porte, il balbutie...—Entrez. On ouvre, c'était un ami de collége de Duramier venu à Toulouse pour y étudier le droit. En voyant son ancien condisciple dans un état qu'il ne lui connaissait pas, le nouvel arrivé que nous appellerons

Pont-de-Viar, lui dit en goguenardant : Voilà bien ces hommes studieux, ces auteurs, ces observateurs; toujours enfoncés dans leurs idées délirantes; à peine distraits de leurs préoccupations par l'arrivée d'un ami. Quelle folie de se perdre ainsi dans un monde imaginaire! vive la réalité! je ne connais que ça, moi qui cependant pourrais revendiquer cet air rêveur, mélancolique, que sais-je, que M. le littérateur, le poète, le philosophe Duramier se permet en ce moment.

—Je te demande bien pardon, lui dit celui-ci en l'interrompant, si je t'ai reçu autrement que d'habitude; mais je t'assure que.....

— Oh que, reprit Pont-de-Viar, que tu étais dans tes régions les plus imaginaires, connu... je ne t'en veux pas; que diable, d'ailleurs moi qui te glose j'aurai peut-être besoin plus d'une fois de ton indulgence; oui, ajouta-t-il en faisant un soupir aussi gros que sa poitrine, quand on es amoureux...

— Amoureux, reprit Duramier ne pouvant s'empêcher de rire, toi?

— Oui moi, et amoureux..... si tu savais quel ange, quelle divinité; des yeux à vous percer mille fois; une bouche, un front, oh non je n'y tiens pas; oui amoureux fou! Tout à l'heure je viens de lui offrir mon bras, qu'elle a refusé, par excès de pudeur s'entend, pour monter en voiture en compagnie de sa cousine, de sa jeune tante et de son énorme père;... vraiment ce pauvre comte d'Andar (c'était le nom du gros monsieur de la stalle) est d'un matérialisme, je veux dire qu'il est gros comme il n'est pas permis de l'être; mais, si je n'ai pu faire accepter mon bras à sa fille Jémima... quel nom! j'ai du moins l'espoir de lui faire agréer mes services à l'exposition, demain, premier jour des entrées par carte. C'est une affaire à cultiver : cent mille francs et les espérances, une personne jolie, ravissante, adorable, de l'esprit oh! comme dix; au fait je

dois me croire le plus heureux des mortels, car le père ne met d'autre condition à mon mariage que celle de plaire à sa fille, et certes j'espère.... Et en même temps il s'approcha complaisamment d'une grande glace où il pût se contempler à son aise.

Il faut être vraiment aussi porté à s'aveugler que nous le sommes chacun sur notre compte, pour que Pont-de-Viar, par exemple, osât se regarder en face. Un corps grêle et difforme, des jambes mal ajustées, des bras dont il ne savait que faire, un cou disproportionnellement long, supportant avec raideur une lourde tête fortement penchée à droite, des yeux demesurément gros, et un costume! Enfin, c'était un type où les formes disgracieuses et irrégulières rivalisaient avec le ridicule et avec originalité. Cependant, Pont-de Viar n'en croyait pas moins être un fort aimable cavalier; et c'est avec cette assurance que donne à peine la réalité, qu'il engagea son ancien ami Duramier à l'accompagner le lendemain à l'exposition, sans

doute dans la pensée de l'y rendre témoin de son triomphe.

Duramier avait été frappé des traits de ressemblance de son gros monsieur avec le comte, dont Pont-de-Viar venait de lui parler ; mais pourtant, il n'avait pas vu celui-ci à la portière, lorsque la belle inconnue monta dans le coucou traditionnel, comme il disait s'y être trouvé. Pour éclaircir tout cela, il accepta avec empressement l'invitation de son compagnon d'études. Ils convinrent de se rejoindre le lendemain à midi, dans l'appartement que Pont-de-Viar occupait dans la rue des Lois, d'où ils seraient plus à portée du Capitole, que de celui que Duramier avait sur l'allée Lafayette.

VII.

A L'EXPOSITION.

« Tu brilles parmi tes compagnes. »
(LE PERSAN)

En attendant l'ouverture des salons, la fashion toulousaine s'était réunie en conciliabule chez un limonadier voisin, alors le Tortoni de Toulouse. La nouvelle du jour était l'impression qu'avait produite en certains lieux une vignette d'une excellente exécution, qui avait paru le matin

même dans un journal littéraire assez répandu. La gravure représentait une stalle de chanoine, à Saint-Étienne, occupée par un énorme personnage, tenant à la main un gros rituel dont il parcourait rapidement les feuillets.... on avait écrit dessous : *L'agilité en plain chant.* Le lecteur aura sans doute vu là, agilité à part, le vis-à-vis de Duramier à la métropole.

Le comte Dandar, très-répandu dans la haute société de la ville, fut bien vite reconnu dans le personnage qui garnissait le revers d'une des feuilles du petit journal. Le dessin en était si vrai et si plaisamment conçu que pas un ne put s'empêcher de rire en le voyant. Dans bien des salons on se hâta pourtant de supprimer une gravure qui pouvait d'un moment à l'autre tomber sous les yeux du comte, lequel bien que peu clairvoyant, — il était très-myope, — ne pouvait manquer d'en voir assez pour s'y reconnaître.

Le dessinateur Pertt se rendit lui aussi au café

Arbola, et ce ne fut pas sans une surprise un peu mêlée de désappointement, qu'il apprit de la société à laquelle il venait de se joindre, que son dessin si bien rendu et qui déjà lui avait valu force félicitations, représentait un personnage très-connu, ce qui pouvait devenir funeste à l'entreprise déjà si chanceuse de son journal dans tout autre ville qu'à Paris.

Le comte Dandar dont il est temps que nous disions un mot habitait un vieux castel flanqué de tourelles situé à quelques lieues de Toulouse. Trésorier de la fabrique de son église; ex-maire de sa commune; membre du comité pour la propagation de la foi; régisseur d'une route chérie qui devait donner la vie à son manoir et à ses fermes; membre du conseil d'arrondissement; plusieurs fois candidat à la députation, etc., etc., etc.; il ne pouvait manquer d'être connu de tous et partout. Aussi faisait-il, comme nous l'avons vu, le sujet de l'hilarité générale ce jour-là.

A son retour des bains de Bagnères où il allait tous les ans, le comte avait l'habitude de s'arrêter à Toulouse, et y passait une partie de l'hiver au milieu de sa nombreuse parenté.

Depuis longtemps en rapports avec le père de Pont-de-Viar, lequel partageait du moins en apparence toutes ses manières de voir, il lui avait promis pour son fils la main de sa seconde demoiselle, dont il ne voulait pas se séparer ayant perdu sa fille aînée, mariée à un nom illustre. Le jeune homme convenait parfaitement au comte. Toujours fourré dans les conciliabules aristocratiques, membre très-zélé de la société des *bonnes études* dirigée par certain professeur dont les tendances jésuitico-absolutistes étaient des plus prononcées; parfois rédacteur, in partibus, d'un journal très-connu alors pour être l'écho de cette fraction sociale qui n'abandonnera jamais ses idées de prédilection pour l'ancien régime; sachant d'ailleurs se plier à tous les caprices et à toutes les bizarreries

de ces quelques hommes, très-honorables du reste, mais qui sont restés là pour montrer à la génération actuelle la majeure partie de ce qui se faisait autrefois; il n'y avait pas jusqu'au costume qui ne rendît Pont-de-Viar très-agréable dans les quelques salons où il allait d'habitude, et partant au comte Dandar.

Avant d'aller joindre Duramier, Pont-de-Viar passa à l'hotel de la rue Ninau, chez M. le chevalier Dusolar, l'un des plus proches parents du comte, et dans l'hôtel duquel M. Dandar occupait un appartement. Le comte et sa fille que nous avons vus aller à la campagne, venaient d'y arriver. Pont-de-Viar, toujours empressé de narrer les nouvelles du jour, parla tout d'abord de l'effet que produisait en ville la gravure hebdomadaire du journal littéraire, gravure dont tout le monde, excepté lui, avait aisément deviné l'original. Il s'empressa de la mettre sous les yeux de la société, malgré les signes multipliés que ne cessait de lui

faire un des assistants. La famille Dandar eut à peine jeté un coup d'œil sur la lithographie, qu'elle recula d'indignation.

— Mais je vous assure que c'est charmant, s'empressa d'ajouter le malencontreux Pont-de-Viar, tout le monde trouve le sujet délicieux.

— Comment, monsieur, vous pouvez vous prêter ainsi à l'insulte faite à l'ami de votre père et au vôtre! Mais savez-vous bien que c'est indigne, lui dit d'un air courroucé la maîtresse de la maison. C'est une infamie, digne de quelque parvenu et du triste public au milieu duquel nous vivons.

Pont-de-Viar honteux, désolé et ne comprenant rien à la colère que venait d'exciter ce qu'il avait cru donner comme une très-aimable galanterie, ne savait plus que devenir; un mot de Jémima l'acheva :

— C'est bien à vous, monsieur, lui dit-elle, de faire de telles méchancetés ou plutôt de pareilles balourdises!

— Mais qui a donc fait une pareille horreur? demanda la jeune tante, la compagne de Jémima.

— Madame, répondit piteusement Pont-de-Viar, on a fait ça, dit-on, hier à Saint-Étienne.

— J'en connais l'auteur, s'écria d'une voix peu rassurante le comte, se souvenant d'avoir vu la pantomime de Duramier. Qui aurait pu se douter, qu'un si beau monsieur se serait permis une pareille impertinence! Et en même temps il jeta sur Pont-de-Viar un regard qui le rendit chair de poule; mais la personne que nous avons vu s'efforcer d'empêcher cette scène s'interposa, assurant que Pont-de-Viar n'avait pas encore vu la gravure, comme le prouvait l'enveloppe non rompue qui se trouvait encore là sur le parquet; que s'il avait parlé de ce dessin c'était seulement d'après ce qu'il en avait entendu dire. Là dessus le comte tendit la main à Pont-de-Viar et tout se rétablit entre eux.

Douze heures allaient bientôt sonner, et déjà les

équipages élégants affluaient au Capitole. Les portes à peine ouvertes, une foule toute de choix encombra bientôt les vastes salles de l'antique monument. La longue voûte de la salle des Illustres ne tarda pas à retentir des sons aigres-doux de quelques instruments de nouvelle invention. Chacun eut bien vite trouvé son objet de prédilection au milieu des nombreux produits de l'industrie. Duramier, encore tout rempli des émotions de la veille, laissait errer ses yeux à l'aventure. Il revint pourtant de son état de rêverie en se sentant vigoureusement entraîné vers un coin de la salle. C'était Pont-de-Viar qui ayant aperçu le comte, voulait le prendre d'assaut. Duramier qui était bien aise de demeurer fidèle à ses habitudes de calme observateur, engagea Pont-de-Viar à aller joindre le comte et sa famille, ajoutant que dans aucun cas ce n'était pas là qu'il pouvait lui-même être présenté. Il promit toutefois à son ancien condisciple de le suivre de très-près.

Le comte était en contemplation devant un tableau qui représentait tant bien que mal une procession au moyen âge, lorsque Duramier le reconnut de loin à sa lourde stature. S'étant dirigé rapidement de ce côté, il ne fut pas peu surpris de trouver Pont-de-Viar s'évertuant auprès du gros personnage. Ce sera donc lui le père de celle qui m'a ravi le repos, de celle qu'on destine à mon ami de collége, se disait-il quel épisode cela va devenir! Il était à peine sorti de son étonnement qu'il se trouva en face d'une jeune personne aux yeux noirs, aux cheveux d'ébène, au joli incarnat. A leur trouble mutuel il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était bien celle qui, pour la première fois, avait fait palpiter son cœur de plaisir et de crainte. Leurs yeux se rencontrèrent alternativement sans qu'il leur fût possible de se fixer longtemps; qui n'a senti l'embarras d'une première émotion! Revenu de son trouble, Duramier se prit à considérer plus attentive-

ment la jeune personne qui déjà possédait son cœur. A une figure ravissante, elle joignait une tournure délicieuse. Son maintien plein de grâce et d'élégance paraissait un peu sévère, ce qui, du reste, s'accordait parfaitement avec sa qualité de brune. L'habitude que paraissait avoir Jémima de tenir son joli mouchoir brodé devant sa bouche, laissait supposer à Duramier qu'elle pouvait avoir une mauvaise denture; mais bientôt il vit une double rangée d'ivoire à travers deux jolies lèvres de rose. Plus tard il s'aperçut que cette pose habituelle de la jeune fille avait pour but de cacher un peu de duvet admirablement symétrisé sur sa lèvre supérieure. Ce trait de beauté, car c'en était un d'un charme indicible, frappa tellement Duramier que, profitant du premier moment où il put être très-près de son adorée, il dit en se penchant vers un tableau qu'il avait l'air d'examiner : Comment peut-on me cacher ce que j'aime tant à voir. Jémima comprit et elle en devint plus belle.

Pont-de-Viar ne laissait cependant échapper aucune occasion d'attirer à lui les regards de celle dont il se croyait éperdument aimé. Après s'être mis en frais pour obtenir de sa future un peu d'attention lorsqu'il décrivait au comte le détail d'un grand tableau représentant une prédication lointaine, c'était juste au moment où Duramier était si bien compris, il se retira tout transporté de l'effet qu'il croyait avoir produit. La pauvre enfant, se disait-il avec complaisance, comme elle est rêveuse,... ce que ça devient quand l'amour a passé par là !

— Enfin je te retrouve, mon cher, dit-il à Duramier qui le cherchait à son tour pour en obtenir mille détails dont il ne pouvait se passer.

— Eh bien, comment la trouves-tu ?

— Mais bien, lui répondit Duramier avec une indifférence marquée.

— Tu n'es pas difficile, reprit Pont-de-Viar d'un air triomphant. Mais on dirait que c'est

par pure complaisance que tu veux bien ne pas la trouver mal; est-ce qu'elle ne te paraîtrait pas belle? Et là-dessus il lui débita tout ce qui pouvait l'intéresser au sujet de la famille du comte d'Andar; si bien que Duramier put se dispenser de lui adresser la moindre question. Puis s'interrompant dans ces mille particularités qui font suite à une idée principale, il s'adressa d'une manière très-empressée à son ami pour lui faire promettre que le lendemain il l'accompagnerait à la soirée que donnait M. le chevalier Dusolar. Tu sais, ajouta-t-il, que tu es très-avantageusement connu chez lui. J'ai pris l'engagement de t'y amener. Mademoiselle Jémima a un penchant particulier pour la romance du Captif, elle désire te voir, je lui ai promis que tu m'accompagnerais; je t'en prie, ne me refuse pas la satisfaction de te présenter à elle.

Duramier se fit une douce violence, on le devine aisément, en cédant aux pressantes sollicitations de

Pont-de-Viar. Quelque aventureuse que fût la route dans laquelle il était engagé malgré lui, il ne pouvait reculer, c'était au-dessus de sa puissance; il fallait donc marcher, mais toutefois il se promit de le faire avec prudence.

VIII.

UNE SOIRÉE A L'HOTEL DE LA RUE NINAU.

« L'or et la soie au feu des lustres brillent. »
(Le couvre-feu de Paris.)

Il tarde peut-être au lecteur de faire une plus ample connaissance avec Jémima ; car enfin il ne saurait se contenter de savoir qu'elle avait les yeux noirs, les dents blanches et que Duramier professait surtout une grande admiration pour certain duvet très-heureusement placé. Eh bien nous

allons le satisfaire. La jolie fille du comte d'Andar comptait à peine vingt ans, l'esprit et les grâces lui avaient été prodigués par dame nature. Son éducation avait reçu toute sorte de soins; mais par une de ces bizarreries mille fois trop contrariantes pour certains papas qui voudraient transmettre à leurs enfants, et avec la même intégrité, leur fortune et leurs goûts, Jémima, sous le rapport de telles idées, était un vrai contraste avec son noble père. Ainsi rien ne l'amusait tant que lorsqu'elle pouvait donner cours à sa verve mordante au sujet de l'embastillement du castel de son père, et en un mot sur tout ce qui voulait être en opposition quand même avec les mœurs nouvelles.

Jusqu'à l'époque où nous en sommes, les visiteurs du château d'Andar n'avaient guère été que des ingénieurs, fort peu ingénieux; des curés, quelques évêques touristes, et par-dessus tout les notabilités indigènes, incapables d'ennuyer, parce que elles étaient par trop plaisantes, mais tout au moins

d'une parfaite nullité quant aux goûts et aux penchants de l'aimable châtelaine. C'était à peine si, de temps à autre, quelque figure intéressante et civilisée, traversant au pas gymnastique certaine partie de la France où l'on ne croit jamais passer trop rapidement, se présentait au manoir du comte, charmant hospitalier du reste, presque sans motif et sans but;— il n'en pouvait guère avoir — pour le quitter peu d'heures après. Le comte avait pourtant compris qu'une pareille réclusion ne pouvait être du goût de sa fille, pour laquelle il avait la plus vive tendresse; et que d'ailleurs le pays ne présentant pas de fils de famille digne de devenir son gendre, il n'avait pas alors Pont-de-Viar en tête, il fallait un peu se produire dans la société. Il prit donc le parti de passer ses hivers à Toulouse. Il y demeura d'abord inconnu du beau monde, parce qu'il s'était donné, on devine quel entourage. Satisfait d'avoir trouvé un futur gendre, comme il lui en fallait un, il commença, quelle bizarerie,

à se répandre un peu plus. C'est ainsi qu'il avait été amené à accepter la soirée que lui avait offerte son aimable parent le chevalier Dusolar.

Jémima n'avait jamais vu dans Pont-de-Viar que le fils de l'ami de son père, et c'est à peine si elle s'était arrêtée aux quelques mots que le comte lui avait parfois furtivement glissés sur le projet d'union qu'il méditait. Pont-de-Viar, pour se donner quelque importance et pour user de tous les moyens qui pouvaient l'aider à captiver sa future, parlait beaucoup de ses amis et de leur position. Un jour que Jémima chantait, avec accompagnement de piano, une romance nouvelle qu'elle aimait avec prédilection, Pont-de-Viar s'empressa de dire que l'auteur de la romance était son ami intime, jeune homme dont il fit un éloge complet. De plus il ajouta que certains feuilletons qui plaisaient infiniment aussi, et signés de telles initiales étaient du même auteur, son ami. Rien donc de

plus naturel que le désir qu'on pouvait avoir chez le comte de faire la connaissance de l'ami de Pont-de-Viar. Celui-ci avait tant parlé de son ami l'auteur du Captif, des feuilletons, etc., etc., etc., qu'il présentait toujours comme très-répandu dans les cercles toulousains, il avait si souvent fait l'éloge de cette jeune tête aux cheveux noirs, aux yeux bleus, aux petites moustaches blondes, qu'il n'avait pas été impossible à Jémima de reconnaître Duramier dans la stalle de Saint Étienne. Si jusque-là la jeune fille n'avait pu que rêver vaguement à celui qu'elle aimait tant à lire et aussi à chanter, en voyant une réalité qui ne démentait pas ses impressions imaginaires, elle ne put s'empêcher de s'occuper de Duramier pendant les deux heures que dura l'exercice, et ce ne fut pas sans une émotion pleine de bonheur qu'elle le vit à son tour s'occuper d'elle. Ces premières impressions une fois reçues, Jémima n'eut plus qu'une pensée, Duramier; qu'un désir, celui de le voir, de l'entendre. Si déjà elle

avait parlé à Pont-de-Viar du plaisir qu'elle aurait de connaître un auteur dont les ouvrages lui plaisaient, elle avait à présent besoin de voir cet écrivain, ce poète, puisque son esprit et son cœur étaient bien près de lui appartenir. On va si vite en amour! C'est dans ces dispositions qu'elle vit Duramier dans les salles du Capitole et qu'elle va faire sa connaissance dans l'hôtel de la rue Ninau.

Les vastes salons de l'hôtel du chevalier Dusolar étaient déjà ouverts depuis plus de deux heures. Les lustres aux cents becs répandaient une lumière solaire sur le beau monde qui s'y pressait. plus d'un quadrille avait déjà été exécuté par le bel orchestre que dirigeait Salesse et très-joyeusement dansé par une élégante jeunesse. La portion sérieuse et grave de la société avait pris le parti de se mettre à l'écart pour causer paisiblement. On apercevait le comte d'Andar qui gesticulait sans cesse en face de trois ou quatre patients qu'il avait bloqués dans une embrasure de

fenêtre. Bien souvent Jémima avait jeté autour d'elle un regard scrutateur. Elle avait même témoigné sa surprise de l'absence de Pont-de-Viar; on devine pourquoi. Plus d'une fois elle avait renvoyé à bientôt de chanter la romance à la mode. La danse ayant cessé pour un instant, elle fut de nouveau assiégée pour faire entendre le morceau tant désiré. Elle céda enfin aux injonctions de son père.

A peine la romance était commencée que Duramier et Pont-de-Viar arrivaient à la porte. Aux accents d'une voix connue, ce dernier arrêta son compagnon et lui dit :

— Ecoute, c'est-elle, et c'est ton Captif qu'elle chante; que ne sommes-nous arrivés plus tôt! Mais aussi il faudrait un ordre ministériel pour entrer quand on veut chez un auteur qui travaille.

— Silence, lui dit Duramier, en lui pressant convulsivement la main.

La jolie romance rendue par la voix douce et

mélodieuse de Jémima, devait produire un de ces effets que les rédacteurs des Débats, par exemple, appelleraient, dans leur style d'encensement, omnibus et semper, impossible à décrire. Duramier ne respirait pas; Pont-de-Viar singeait le ravissement, celui de l'orgueil s'entend; car les accents de la musique n'exerçaient pas un grand empire sur un être qui trouvait ses délices à faire des exploits dans une étude d'avoué de la rue Nazareth. Cependant le piano acheva la dernière ritournelle et d'unanimes applaudissements se firent entendre. La porte alors s'ouvrit, et un Groom omnicolore annonça. Mais sa voix aigre ne fut pas entendue au milieu des trépignements d'une société ravie. Pont-de-Viar, qui tenait son ami par le bras, alla le présenter directement à Jémima, qui fut très-embarrassée d'une pareille balourdise; et il lui dit, de ce ton emphatique qu'il se donnait souvent :

—Mademoiselle j'ai le bonheur de vous présenter l'auteur de ce qui vient d'électriser votre auditoire.

Jémima rougit et pâlit en même temps. Duramier se troubla aussi; mais reprenant bien vite ses sens, il dit à la ravissante chanteuse qu'il était heureux de pouvoir, lui aussi, lui offrir ses applaudissements; que jamais accents n'avaient tant charmé son cœur.

— Je vous remercie, monsieur, lui répondit une voix pleine de modestie et de douceur. Permettez-moi, de vous dire à mon tour que jamais romance ne m'avait aussi agréablement émue.

Au mot d'auteur prononcé par Pont-de-Viar, une de ces personnes toujours heureuses de colporter du nouveau, courut dans tout le salon annonçant d'une voix mystérieuse l'auteur de la romance. En un instant Duramier se vit l'objet de la recherche des uns, de l'admiration des autres, de la curiosité de tous. Pour tout autre c'eût été un moment de bonheur; mais Duramier n'aimait pas ces sortes d'ovations. Toujours calme, toujours

modeste, il fuyait le bruit et la louange. Pont-de-Viar, au contraire, cherchait à exciter, et certes c'était peine inutile, autant d'enthousiasme qu'il pouvait, croyant ainsi se rendre agréable, et s'appropriant une partie de l'admiration qu'on ne pouvait refuser à son ancien condisciple.

Après avoir parcouru le salon en plusieurs sens, Pont-de-Viar alla offrir le bonsoir au futur papa-beau-père, et il se hâta de lui dire qu'il allait lui présenter son ami l'auteur. Duramier était à quelques pas de là : se rendant à la voix empressée de Pont-de-Viar, il alla saluer le comte d'Andar; mais, à son aspect, le comte recula de deux pas, et s'adressant à son futur gendre, il lui dit d'un air courroucé en désignant Duramier :

— Lui votre ami! quelle horreur! Comment monsieur, continua-t-il sur le même ton et cette fois en s'adressant à Duramier; vous osez vous présenter devant moi! et vous, monsieur Pont-de-Viar, vous vous associez encore à une insulte pareille!

Nos deux anciens camarades étaient dans un étonnement que rien ne saurait dépeindre. Après un moment d'immobilité, Duramier s'adressant au comte avec une politesse froide et calme lui dit :

—Je n'ai jamais eu l'avantage de voir monsieur; mon ami de collége Pont-de-Viar m'a dit si souvent qu'on avait bien voulu témoigner le désir de me connaître chez M. le comte, que je me suis rendu à cet honneur. Il ne peut y avoir qu'un fâcheux quiproquo qui m'attire une malveillance qui ne saurait m'atteindre.

Le comte, plus furieux encore, grimaçait d'une manière affreuse et menaçait de quitter à l'instant le salon, si un pareil insolent n'en était chassé sur l'heure. Jémima qui avait suivi des yeux celui qu'elle aimait déjà tant, entendit tout ce qui se passait dans le groupe qui venait de se former autour de son père et de Duramier. Surprise et tremblante, elle commençait déjà à être en proie à une terreur dont elle ignorait la première cause

lorsque arriva dans le salon un jeune homme qu'on annonça sous le nom de M. Pertt. Après avoir fait son entrée, le nouveau-venu s'informa du sujet qui paraissait avoir, disait-il, renversé toutes les figures. Pour toute réponse on le conduisit sur les lieux. Il vit le comte, comprit sa fureur et se présentant à lui, il lui dit d'un ton plein de convenance :

—Monsieur, voici le coupable. Je suis heureux d'être arrivé assez tôt pour qu'on ne puisse croire plus longtemps qu'un homme si sérieux et si justement estimé que M. Duramier est l'auteur d'un méfait auquel je me suis exposé, sans intention du reste; ceux qui me connaissent me rendront cette justice.

Pont-de-Viar retrouvant tout à coup une bravoure qui ne manquait jamais de l'abandonner au moment du danger adressa ces mots au comte :

— Mes amis et moi sommes toujours à cheval sur les principes de la délicatesse et des conve-

nances, et je ne dois pas souffrir qu'on les accuse d'y avoir manqué.

— Mais enfin, interrompit le comte un peu calmé, mais pas entièrement convaincu, j'ai vu, et je crois y voir clair, — comme on s'aveugle toujours sur son propre compte ! , —j'ai vu dis-je, monsieur, en désignant Duramier, fixant son regard très-souvent sur moi et puis dessinant dans son calepin.

—Monsieur, reprit aussitôt Pertt, M. Duramier toujours rempli de bonté et de complaisance avait bien voulu se charger de donner quelques notes à un de nos collaborateurs qui faisait partie de l'orchestre, pour qu'il pût le lendemain rendre compte dans notre journal de la belle fête qu'on célébrait à la métropole ; on a pu le voir écrire ces notes, tandis que moi, placé tout à côté de lui, je me rendais coupable du fait que je déplore : je suis désolé que monsieur, que je ne connaissais malheureusement pas, se soit offert à mon crayon... Comme c'est sur moi que doit tomber l'exclu-

sion prononcée par M. le comte, je me retire. Et prenant son chapeau il sortit.

A mesure que Jémima avait entendu ces explications, elle était revenue à elle, et s'approchant de son père elle lui dit avec ingénuité :

—Comment as-tu pu croire que l'ami de M. Pont-de-Viar, celui qui parle si convenablement et si bien à l'esprit de ses lecteurs, pût t'offenser ainsi?

—Ma fille, tu n'as pas besoin de venir en aide à M. Duramier je pense, c'est au mien; oui tu m'aideras à lui faire oublier cette fâcheuse scène. J'en suis vraiment désolé.

—Je prie M. le comte de croire, s'empressa de répondre Duramier, qu'il ne reste déjà plus rien dans mon esprit de ce qui vient d'avoir lieu et que je serai heureux de mériter un peu de cette bienveillance dont il honore mon ancien condisciple M. Pont-de-Viar.

Le comte s'efforça, par mille attentions délicates, d'effacer toute fâcheuse impression entre lui et

Duramier; car à bien d'autres qualités, il joignait celle de la bonté et de la droiture.

Bientôt la musique joyeuse appela les jeunes gens à la danse. Duramier offrit sa main à Jémima qui ne se sentait guère la force de l'accepter ; car si déjà elle aimait Duramier, elle redoutait de se trouver seule avec lui, et l'on sait combien les contredanses isolent. Pont-de-Viar ne lui permit pas de rester longtemps indécise, en venant avec sa danseuse lui offrir un vis-à-vis. Les quadrilles s'ébranlèrent en avant, à droite, à gauche, etc. On chassa, on fit la chaîne et arriva le moment du repos. Nos deux danseurs n'étaient pas moins émus l'un que l'autre. Qui ne connaît ce trouble indéfinissable qui s'empare des jeunes amants alors que pour la première fois ils se trouvent ensemble? Long-temps ils gardèrent le silence : Duramier le rompit enfin en faisant à sa danseuse son compliment sur une cavatine qu'elle venait d'exécuter sur le piano. Puis, après quelques phrases insigni-

fiantes, ils parlèrent de la musique qui avait été exécutée à Saint-Étienne.

— Elle était belle, ajouta Duramier, et je suis sûr que ceux qui ont pu l'entendre sans préoccupation...

— Vraiment monsieur, s'empressa de dire Jémima en l'interrompant, les notes que vous preniez ont dû bien vous déranger.

— Oh! du tout, mademoiselle, je vous assure que mes notes m'ont fort peu occupé.

La jeune fille rougit, et pour échapper à ce qu'elle redoutait tant, elle se mit à parler de quelque sujet des feuilletons de Duramier, auquel elle fit entendre avec beaucoup de grâce qu'elle lui devait bien des remerciements pour tout l'agrément qu'il lui procurait. Duramier ne fit que glisser là-dessus; mais profitant habilement du sujet, il dit à son aimable danseuse qu'il était heureux de savoir que parfois il occupait sa pensée ou du moins son esprit, reprit-il vivement. Que pour

lui ses inspirations lui seraient données désormais par l'objet qui, tout en le préoccupant vivement, n'avait fait que rendre plus harmonieuse la mélodie du dimanche précédent. Un bruyant galop mit en mouvement toute la partie dansante du salon et interrompit forcément la conversation des deux jeunes amoureux.

La soirée se termina par le galop et chacun regagna son logis. — Le charme le plus doux se répandit sur les pensées de Duramier et de Jémima. Heureux d'un bonheur commun qu'ils ressentaient sans se l'être avoué à peine, toutes leurs pensées, toutes leurs sensations se répétaient comme à un écho mutuel. Un sommeil calme et un réveil de bonheur fut pour chacun d'eux la suite de cette soirée mémorable à jamais. Mais ces sentiments, mais ces douces émotions, tous deux les éprouvaient sans trop oser compter sur une réciprocité au sujet de laquelle pourtant une plus longue habitude ne leur aurait pas permis de se mépren-

dre. Car Jémima pouvait être sûre d'avoir plu d'après l'allusion de Duramier, et celui-ci devait croire qu'il était aimé, malgré la réserve timide de la jeune fille aux yeux noirs.

Il était à peine jour qu'on frappa à la porte de Duramier. L'ami Pont-de-Viar, car c'était lui-même, impatient d'entendre l'éloge de sa future, s'était à peine donné le temps de dormir.

— Oh là, lui dit Duramier, est-ce qu'il y a du nouveau que tu te sois aventuré de si bonne heure dans la rue?

— Non; mais vois-tu quand, on aime on veut toujours entendre parler de l'objet chéri. Hein, comment la trouves-tu? quelle voix, quel esprit; quelle taille, quelle tournure, quelle grâce dans la contredanse...!

— Oh ça, l'ami Pont-de-Viar, si tu y vas de ce train là, tu ne t'arrêteras plus même dans les espaces où ton imagination t'a déjà placé.

Pendant un entretien longtemps prolongé sur

le même sujet, car si Duramier raillait Pont-de-Viar sur les voyages que faisait son imagination, on pouvait lui dire aussi que la sienne n'était pas, depuis quelques jours, toute au bout de sa plume. Pendant leur entretien, le groom du logis entra et remit à son maître une lettre qui accompagnait une petite boîte. Duramier, encore sous l'impression du charme de la veille, brisa précipitamment le cachet de la petite missive et lut ces mots: «Vous l'occupez toute entière »... et dans la boîte il y avait une jolie pensée. — Tout autre qu'un amoureux aurait peut-être pu se demander longuement quel était l'objet fictif ou réel dont la possession lui était assurée.... par la pensée...; mais Duramier se rappelant à l'instant ce qu'il avait dit pendant la contredanse à la jolie fille du comte, n'eut certainement pas besoin d'alambiquer son esprit pour voir là l'assurance de son bonheur.

— Voilà ce que c'est que d'être auteur, grommela Pont-de-Viar; on reçoit toujours quelque

nouvelle invitation. Toujours quelque somptueux, quelque précieux cadeau. Et moi, pauvre disciple de Cujas, il me reste... Au fait qu'ai-je à me plaindre, à toi les honneurs, à moi le positif..., et le cœur de la jeune personne. — Et il se frottait les mains en signe d'applaudissement et de satisfaction.

Duramier était tout à la pensée de Jémima; il ne put cependant s'empêcher de remarquer la singulière béatitude de Pont-de-Viar, et il se demanda un moment si c'était bien à lui d'aller sur les brisées de son ami de collége. — Au fait, se dit-il, jamais mademoiselle d'Andar ne saurait consentir à un mariage qui ne peut exister que dans la tête félée de Pont-de-Viar, ou dans les idées surannées du comte; et certes, si je n'occupais le cœur de Jémima, ce ne serait jamais Pont qui le posséderait. Les occasions aidant, je m'en expliquerai plus tard avec lui.

Pont-de-Viar, avec bien d'autres choses, ap-

prit à Duramier que le comte d'Andar qui avait, comme d'habitude, passé l'hiver à Toulouse, attendait les beaux jours de mai pour aller visiter encore les Pyrénées, et qu'après la saison des eaux il se rendrait à Paris. Il ajouta qu'à son retour de la capitale, lui Pont serait déjà avocat et qu'il se retirerait sur ses terres,—il appelait ainsi un petit bien de campagne qu'habitait son père, non loin du château d'Andar, — pour l'accomplissement de son mariage; après quoi continua-t-il, il ferait son entrée dans la haute magistrature.

Duramier recueillit avec empressement toutes ces révélations, se promettant d'en profiter en réglant son itinéraire pour l'exécution d'un voyage scientifique qu'il était sur le point de faire.

Pont-de-Viar toujours empressé de s'occuper de son ami l'auteur, avait depuis longtemps parlé de ce projet à la famille d'Andar, et jamais il n'aurait manqué, lorsqu'il était question du grand voyage du comte et de sa fille, de discourir sur

le prochain départ de son ami Duramier qui se disposait a aller recueillir les matériaux d'un immense travail auquel il devrait, ajoutait-il, d'être placé bien haut dans le monde savant. L'habitude de parler toujours, et à propos de tout, de celui qu'il nommait son ami, toujours avec emphase, était poussée si loin chez Pont-de-Viar qu'il n'y avait pas jusqu'à la généalogie de Duramier qu'il n'eût déroulé avec un détail et une précision dignes d'un clerc d'avoué. Si toutes ces particularités n'intéressaient Jémima que parce qu'elles avaient du rapport avec celui qu'elle aimait, elles fixaient d'une manière spéciale l'attention du comte. Il était en effet indispensable à ses yeux de pouvoir justifier, sinon d'une noblesse se confondant avec l'origine des temps, du moins de plusieurs siècles de l'existence d'un nom connu et lié plus ou moins à l'histoire de l'ancienne aristocratie. Aussi Duramier qui n'avait été jusque-là à ses yeux qu'un auteur de mérite sans doute, mais voilà tout absolument

tout, grandit subite et devint pour lui un personnage qui, au titre de savant qu'il lui accordait déj,à joignait celui d'un jeune homme parfaitement bien élevé, au caractère noble, à l'origine distinguée, et en un mot tout ce qui constitue un homme très-comme il faut. Rarement une journée se passait sans qu'à propos d'un de ces mille sujets qui font la matière de la conversation le nom de Duramier ne fût cité avec empressement chez le comte, et Pont-de-Viar aurait pu s'appercevoir qu'il y subissait mainte fois, les conséquences d'une supériorité rivale que bien innocemment il avait contribué à établir et dont il faisait lui-même, et très-innocemment aussi, sans cesse l'éloge.

IX.

UNE SOIRÉE CHEZ LE COMTE.

« A ses vertus tout rend hommage. »
(LE CHAPERON-ROUGE.)

Le caractère de Pont-de-Viar, pour le moins aussi bizarre que sa personne, le rendait assez souvent l'objet des railleries mordantes de ses amis. Comme il cherchait à se donner une gravité qui lui était, croyait-il, indispensable en sa qualité d'homme de robe, et dont il avait un certain besoin dans ses rapports avec le comte d'Andar, ceux-ci redoublaient d'espiégleries auprès de lui.

Ils y étaient du reste autorisés par les extravagances que, dans certains moments de gaîté, se permettait celui qu'ils appelaient tous l'ami Pont.

Un jour, après certain déjeuner tout à fait de garçon, l'ami commun, qui avait fait assaut de pasquinades avec les plus lurons de la troupe, voulut reprendre subito un de ces airs de gravité empruntée qui n'était ni du goût des quelques jeunes têtes que venaient d'échauffer le Villaudric et la blanquette de Limoux, ni soutenable à pareil quart-d'heure. Sur l'observation qui lui en fut faite, avec ce sans-façon qui règne entre jeunes gens, Pont-de-Viar prétexta une visite importante qu'il attendait et pour laquelle il avait besoin de se disposer. La troupe joyeuse ne manqua pas de prendre feu à ce mot de visite importante prononcé par l'ami Pont d'un air caricaturalement grave.

— Ah il t'en faut de l'important et du sérieux s'écria une voix, nous allons t'en donner. Aussitôt le malheureux magistrat en gazon est saisi,

porté sur son lit, lié des quatre membres, coiffé d'un tricorne qu'un abbé, précédent locataire, avait oublié dans le cabinet de toilette, affublé d'une énorme paire de lunettes, de celles qui n'ont d'autre point d'appui que la compression suffocante qu'elles exercent sur les fosses nasales ; un bouquin ouvert, et une chandelle placée sur une chaise renversée servant de pupitre, furent mis en regard de sa piteuse figure. Le tout fut dominé par un vase placé au faîte d'un couronnement construit avec tout le mobilier du patient. L'opération terminée, la bruyante troupe se retira, laissant intact le singulier monument qu'elle venait de construire.

Ni les cris, ni les prières de Pont ne purent émouvoir la joyeuse bande. Elle ferma la porte et bientôt au vacarme bruyant qu'on entendait dans l'appartement du clerc d'avoué, succéda un silence désolant pour le pauvre infortuné rendu immobile par la crainte qu'il avait de renverser

son chandelier et par suite de mourir à la Didon. Bien des minutes s'étaient déjà écoulées, et le cruel supplice de Pont pouvait se prolonger indéfiniment.... On frappa à la porte.

— Entrez, s'écria avec empressement une voix nasillarde. La porte s'ouvrit, c'était un paysan-pattu que le comte d'Andar avait déguisé en jokei.

A l'aspect du burlesque monument au centre duquel le pauvre garotté était en état de suffocation imminente, l'émissaire se troubla; il vit là tout ce qu'une imagination épouvantée lui peignit et malgré les cris de Pont-de-Viar il referma précipitamment la porte et roula plutôt qu'il ne descendit les escaliers, s'arrêta à peine en face de la loge du portier, bien que là, il dût se croire en sûreté et retourna précipitamment chez son maître. Le conseil culinaire fut de suite assemblé, et nous laissons à penser tout ce que débita l'ignorant et superstitieux commissionnaire. Mais il fallait pourtant remettre à Pont-de-Viar la missive du comte.

Le concierge de l'hôtel s'en chargea et peu d'instants après le portier de Pont le débarrassait de ses liens, remettait tout en ordre chez son locataire, et lui donnait la lettre du comte.

M. d'Andar engageait son futur gendre à un de ces dîners que la gastronomie appelle perfides, parce qu'on les nomme sans façons. Ce n'était pas tout : le comte désirant lui être agréable, mais au fond pour voir chez lui un jeune homme que tout le monde recherchait et que lui-même affectionnait particulièrement depuis surtout que Pont-de-Viar lui avait révélé sa naissance, le comte, disons nous, le priait instamment d'amener Duramier.

Comme il n'y avait pas un moment à perdre pour rencontrer ce dernier chez lui, Pont-de-Viar passa sa longue redingote verte et prit le chemin de l'allée Lafayette. Il trouva Duramier prêt à sortir. Après quelques mots échangés, Pont-de-Viar tira prétentieusement de sa poche la lettre

qu'il avait mission de communiquer, et quand il l'eut lue il ajouta, sans donner le temps à son ami de répondre :

— Ah ça j'espère que tu ne nous feras pas défaut ; d'abord tu n'as pas encore eu le temps de te mettre assez au courant de la maison pour pouvoir me rendre certain service, chose facile pour toi, auteurs qui as tant de moyens, tant de jolies paroles, et qui d'ailleurs, je dois te le dire, es déjà très-influent chez le comte Dandar. Jémima — j'avais pourtant bien promis de ne pas te le répéter, — Jémima a exigé de moi que je t'amène ; je l'ai promis, tu ne voudrais pas me rendre le mauvais service de me faire manquer à ma parole.

Si Duramier avait été plus avancé dans ses relations amoureuses, il n'aurait pas manqué de saisir cette occasion pour s'ouvrir à Pont-de-Viar qu'il ne voulait pas tromper. Mais il ne pouvait voir encor dans un amour naissant autre chose que ce qu'il pouvait produire. Il dut donc renvoyer à une pro-

chaine occasion de s'expliquer avec son ancien condisciple. En attendant il était trop heureux d'une invitation qui lui faisait espérer de voir, de contempler à son gré un objet chéri, et qui lui fournissait l'occasion d'un entretien tant désiré avec Jémima, pour ne pas l'accepter avec joie et empressement. Pont-de-Viar transporté de la décision favorable de Duramier, se livra à un de ces paroxysmes de gaîté bizarre qui le rendaient précieux à ses amis lorsque la scène ne se prolongeait pas trop. L'heure fut arrêtée et Pont-de-Viar voulut absolument se réserver d'aller chercher son ami l'auteur.

A quatre heures sonnant, Pont-de-Viar qui était de ceux qui ne sauront jamais ajuster un nœud de cravate ni faire tendre un pantalon, arrivait en costume de cérémonie chez Duramier. Un habit noir à larges basques et à taille spacieuse, encadrant obliquement, dans son énorme collet bombé, l'encolure déjetée de l'heureux futur,

laquelle encolure était ornée d'une cravate blanche aux becs flottants; un gilet gorge de pigeon à tendance exantriquement hypogastrique; un pantalon à pont-levis maintenu par de grêles sous-pieds à bouton, tout cela formait l'ensemble de toilette le plus singulier nous croyons, qu'on ait vu depuis la révolution. Duramier, selon sòn habitude, se costuma fort simplement; mais comme toujours sa mise avait un ensemble d'élégance d'autant plus remarquable qu'elle était peu recherchée. A cinq heures moins quelques secondes un roulement de voiture se fit entendre dans la vaste cour de l'hôtel de la rue Ninau; peu d'instants après Duramier et Pont-de-Viar étaient introduits chez le comte Dandar.

Quelques messieurs d'un âge un peu mûr et plusieurs dames étaient réunis en ce moment dans le salon qui n'était pas le vaste appartement où l'on avait dansé à la clarté des lustres, mais un petit salon de famille situé au second du côté du

jardin, de même que toutes les pièces que le comte occupait dans l'hôtel. Les nouveau-venus furent reçus avec distinction et empressement. La conversation sérieuse et animée de Duramier attira bientôt autour de lui à peu près toutes les personnes déjà présentes. Mais peu à peu les invités du comte arrivant, plusieurs groupes se formèrent. Comme c'était une soirée d'adieu que donnait le comte Dandar, il avait voulu former une réunion complète. Déjà le cercle était brillant et l'on y remarquait plus d'une beauté Toulousaine qui ne dédaignait pas un regard de Duramier, peu attentif du reste, sans doute parce qu'il ne voyait pas encore là l'objet de sa tendresse.

Pont-de-Viar qui voulait toujours voir son ami l'auteur en scène, s'empressa de le retirer d'une rêverie qu'il croyait avoir pour cause quelque chapitre en création.

— Eh bien que fais tu-là, diable d'auteur; il ne se donne pas même le temps de la récréation.

— A propos j'ai entrevu Jémima, si tu savais qu'elle est belle dans sa simple mise! Je sais qu'elle aime les roses, que souvent elle en est parée, voilà pourquoi, montrant sa boutonnière armée d'une énorme rose de Provins, j'avais posé là la fleur favorite; mais ô fatalité! c'est un modeste bouquet de pensées dont elle s'est ornée aujourd'hui; et toi, sans t'en douter, tu as attaché à ton habit la fleur du jour. — Sort original!...

Il finissait ces mots lorsque Jémima entra.

La jeune brune était costumée avec une modestie et une simplicité qui contrastait avec les atours de plus d'une conviée; on remarquait à sa ceinture un joli petit bouquet de pensées aux pétales veloutés. Duramier lui fut présenté par le comte lui-même. Un trouble indicible s'empara des deux jeunes cœurs et si l'on n'avait pas su que c'était à peu près pour la première fois qu'ils se voyaient, on aurait pu deviner aisément qu'elle en était la cause; ce trouble augmenta sensiblement lorsqu'ils se vi-

rent parés de la même fleur, bien qu'ils l'eussent fait avec une intention commune. Pont-de-Viar qui s'était aperçu de ce trouble, s'empressa de dire à Duramier qu'il ne devait pas en vouloir à Jémima de son embarras, qu'elle était fort timide et qu'elle n'avait pu se trouver en face d'un auteur dont elle aimait tant les productions sans être un peu décontenancée; puis, s'adressant en particulier à sa future comme il venait de le faire à son ami, il lui parla de la fâcheuse influence qu'avaient dans certains moments les pensées littéraires sur son ami Duramier, pour l'excuser auprès d'elle du certain air embarrassé qu'elle avait pu lui voir.

Après le repas dont on nous permettra de faire grâce, car rien n'est plus indigeste que la description d'une scène gastronomique à laquelle on n'assiste pas, on parla de musique. Jémima fut consignée à son piano et on lui demanda comme toujours la romance du Captif. Cette romance,

nous le savons, était sa favorite ; mais comment se décider à la chanter devant son auteur, dont la présence, sous plus d'un rapport, lui occasionnait une agitation de délices, sans doute, mais qui après tout, la mettait dans l'impossibilité de produire un son. En vain Pont-de-Viar l'assurait de l'indulgence de Duramier ; en vain son père la suppliait de prouver à l'auteur de la romance si jolie, combien il leur procurait du plaisir et combien aussi ils se le donnait souvent, Jémima restait immobile en face du piano, et malgré elle ses yeux vifs et tendres demeuraient fixés sur Duramier qui était assis dans un fauteuil à peu de distance de l'instrument muet. Elle semblait chercher en lui la possibilité de se rendre aux vœux de tout le monde, et quelque fois de le supplier de venir à son aide. Duramier, de son côté, non moins ému, non moins agité que la jeune beauté, tenait machinalement sa tête légèrement penchée dans l'une de ses mains ; ses beaux cheveux noirs for-

maient un magnifique cadre d'ébène à sa figure expressive dont les jolis yeux bleus qui reflètaient à la fois la vivacité et la langueur auraient suffi pour bouleverser l'âme de celle qui, sans pouvoir s'y soustraire, subissait son influence magnétique. Pas plus que Jémima, il ne voyait ni n'entendait; influencé lui-même d'une manière irrésistible par le regard peut-être involontaire de celle qu'il aimait, il ne pouvait s'apercevoir ni de la position mille fois embarrassante de la jeune personne, ni en cessant d'en augmenter la cause, sortir lui-même de la délicieuse léthargie dans laquelle il était tout aussi profondément plongé que la jeune fille du comte. On ne peut trop prévoir comment aurait fini cette singulière et embarassante scène, si le comte Dandar qui n'avait pas l'habitude de laisser passer plus d'une seconde de silence sans s'emparer aussitôt de la conversation pour ne plus lâcher prise, n'eût déjà établi un cercle autour de sa loquace personne.

— Mais, M. le comte, permettez donc à Mlle Jémima de nous faire entendre son joli morceau, lui disait-on de toute part; et le comte parlait toujours, ce qui finit par exciter une hilarité assez bruyante. Enfin quelques familiers s'emparèrent de la masse verbeuse et tout en la laissant aller son train, dégagèrent Jémima qu'un éclat de rire général excité par cette particularité, avait rendu à elle. Profitant adroitement du calme qu'elle avait retrouvé et de ce qui se passait autour de son père, elle posa ses jolis doigts de rose sur les touches de son piano qui répandit bientôt dans tout le salon sa délicieuse harmonie. Une métamorphose venait de s'opérer dans la jeune personne; au lieu du trouble qu'elle semblait puiser naguère dans les yeux de Duramier, elle y trouvait l'assurance et la force; elle l'y puisa si bien que, s'inspirant tout à coup, elle chanta le Captif avec une perfection qui électrisa tout l'auditoire. Le comte lui-même, transporté de joie et de ravis-

sement, témoigna tout son plaisir à sa fille en se jetant à son cou. Pont-de-Viar, transplanté au troisième ciel, courut à Duramier et lui dit du ton le plus effervescent :

— Eh bien, que t'avais-je annoncé! Vois-tu si après ce premier moment de timidité son talent ne s'est pas développé? Je t'en prie, viens avec moi, allons lui faire notre compliment. Eh quoi, tu hésites; est-ce que par hasard tu n'aurais pas trouvé là un digne interprète de ton ouvrage? Qui sait, ces auteurs, ça ne rêve que perfection phénoménale.

Pont allait continuer, mais une engageante ritournelle annonça le moment de la contredanse.

— Eh bien, reprit Pont, je te forcerai à lui faire ton compliment, car je vais chercher une danseuse et nous vous prierons tous deux de nous faire vis-à-vis.

Quelque vives que fussent les émotions de Duramier, il n'oublia pas les convenances; il alla

offrir la contredanse à Jémima, Pont-de-Viar se chargea de la réponse en arrivant précipitamment avec sa danseuse.

Comme c'était la soirée d'adieux, Duramier ne pouvait remettre à une autre occasion de s'expliquer à fond avec Jémima. Celle-ci sachant bien aussi que peut-être de longtemps elle ne reverrait Duramier, désirait, quoiquen tremblant, que la conversation les conduisit à une explication plus complète. Après l'avoir remerciée du charme qu'elle savait imprimer à ses faibles productions, Duramier amena la conversation sur le joli bouquet de son aimable danseuse; celle-ci rougit beaucoup, mais répondit en baissant les yeux :

— Vous avez ma pensée. Ai-je bien les vôtres?

— Oh oui, Jémima, toutes mes pensées vous sont consacrées, tout mon bonheur, toute ma félicité sont en vous....

Mais la ritournelle implacable interrompit

leur doux entretien. Une pause restait encore. Les deux jeunes amoureux cœurs en profitèrent pour parler de leurs voyages, ils se promirent de se revoir, de se retrouver, et au moment où les derniers sons du piano ramenaient les danseuses à leurs places, ils se juraient un amour éternel.

Pont-de-Viar se donna à peine le temps de reconduire sa danseuse, tant il était impatient d'aller, comme toujours, adresser invariablement la même question à son ami :

— Eh bien, comment la trouves-tu ? J'espère que tu es satisfait, ajouta-t-il. Lui as-tu parlé de moi, crois-tu que je puisse compter sur mon bonheur ?

Duramier entendait à peine Pont ; mais celui-ci le sortit de sa douce rêverie en l'apostrophant durement.

— Peste soit, lui dit-il, des gens distraits ; ils ne peuvent pas même apprécier ce qui fait l'admiration de tout le monde.

— Mais si, l'ami Pont, j'apprécie beaucoup mademoiselle Jémima, elle est bien, elle a de l'esprit..., oui elle est... bien....

— Merci, interrompit Pont-de-Viar, merci, monsieur l'auteur.

Heureusement pour Duramier le comte intervint. Il parla tout d'abord de ses projets de voyage, et une fois en route il traça un itinéraire complet.

— J'espère, dit-il à Duramier, après avoir fini, que nous aurons le plaisir de nous retrouver quelque part. Vous connaissez nôtre itinéraire, soyez assez bon pour ne pas trop l'oublier, afin que nous ayons l'avantage de vous revoir lorsque nous serons dans les mêmes parages.

Duramier remercia le comte, lui promit de profiter de la permission qu'il lui donnait lorsque son itinéraire passerait par un des points de celui qu'il avait la bonté de lui communiquer.

L'heure du couvre-feu sonnée, chacun pensa à la retraite. Le comte Dandar prit congé de ses amis. En quittant Pont-de-Viar il lui annonça qu'avant son départ il irait lui dire à revoir.

X.

PRÉPARATIFS ET DÉPART.

« Ici commence ton voyage. »
(LA GRACE DE DIEU.)

En face des croisées de l'appartement de Pont-de-Viar, au fond de la cour de l'hôtel, il y avait un élégant pavillon qui servait de magasin de modes à la dame de la maison. Une demi-douzaine de jeunes personnes y étaient occupées par madame Metzer. Espiègles comme des modistes, la tournure grotesque de Pont-de-Viar ne leur avait pas

échappé. De là bien des malicieux coups d'œil que le futur magistrat ne manquait pas d'interprêter comme un juste tribut payé à son mérite, voire même à sa beauté; car, entre nous, il ne se croyait pas mal. Peu à peu sa gravité se laissa aller, et bientôt aux mille agaceries des vestales, il daigna prêter attention. Les croyant folles d'amour pour lui, il voulut user de ses conquêtes. Après quelques signes d'intelligence il profita du hasard que les jeunes Vénus faisaient naître souvent. Il y eut des rendez-vous donnés, et lorsque, après des nuits entières passées en vaine attente dans telle partie de la cour, Pont se plaignait de son infortune, on lui opposait les tyranniques rigueurs de la patrone. Sur ce, le malheureux tabellion se prit à détester de son mieux le tyran femelle. Ne connaissant pas plus de bornes dans ses répulsions qu'il n'en mettait dans ses affections, il n'était pas de moyen qu'il n'imaginât pour vexer la modiste en chef.

Comme à cette époque l'usage des charivaris était passablement de mode, il voulut en donner un à l'agent persécuteur. Pour cela il rassembla tous les jeunes gens qui voulurent bien lui venir en aide, et certes, lorsqu'il s'agit d'un charivari on ne se fait pas prier d'y assiter à vingt ans. Pont-de-Viar, qui ce jour là attendait la visite du comte Dandar, avait tout disposé pour se donner du jabot, absolument comme s'il s'agissait des préparatifs d'une soirée musicale. L'honoré visiteur se fit vainement attendre, l'heure du départ du véhicule roulant approchait, elle allait sonner ; très-certainement M. Dandar ne pouvait plus aller chez Pont. Sur ce, la bruyante assemblée fut d'avis de commencer. Le chef d'orchestre monta sur la fenêtre, — on n'a pas peur à cet âge de se casser le cou — chacun prit place autour, et à un signal de l'aventureux Musard, un bruit effroyable, qui fit bondir sur leurs tabourets rembourrés le bataillon féminin, se fit entendre dans tout l'hôtel. L'infer-

nale discordance commençait à peine que le comte demandait au concierge l'appartement de M. Pont-de-Viar. Le cerbère répondit d'un air passablement railleur :

— Monsieur, vous n'aurez pas de peine à le trouver, allez suivez le monde; et il lui désigna l'allée qui conduisait à la cour, ajoutant : au troisième, sur le derrière, la porte à gauche au fond du corridor.

Et les sons aigres et criards de vingt instruments charivariques répandaient l'épouvante dans la demeure toujours si paisible des locataires de la maison Metzer.

Tout à coup, au milieu d'une pause, la porte de l'appartement de Pont s'ouvre et le comte Dandar paraît. A son aspect, l'un des joyeux instrumentistes vâ au devant de lui de l'air le plus familièrement goguenard et lui dit :

— Parbleu! il nous manquait une grosse caisse, voilà notre affaire; allons, l'amateur, prenez votre

place, il en est encore temps, nous en étions aux préludes... Farceur de Pont, tu voulais nous faire une surprise, tu as réussi... Et en même temps il entraînait le gros personnage.

Pont-de-Viar s'attendait si peu à la visite du comte; il était si confus, si troublé, et surtout si navré de la réception qui lui était faite, qu'il était comme Petit Jean, immobile et les bras pendants. A son air terrifié, ses camarades comprirent qu'il s'agissait pour le moins du papa Pont, et chacun commençait à gagner la porte. Mais le comte, en homme qui sait toujours se posséder, le chapitre des caricatures excepté, engagea ces messieurs à rester. Il leur dit qu'il savait que la jeunesse devait passer avec un peu plus ou un peu moins de bruit, qu'il était désolé de les avoir dérangés, et que pour ne pas interrompre longtemps leurs amusements, il ne demeurerait qu'un instant parmi eux. Il échangea quelques mots avec Pont qu'il était parvenu à rassurer complétement. Il lui demanda

des nouvelles de son ami M. Duramier, qui, à la honte de Pont, n'était pas du nombre des charivariseurs, et enfin il se retira sans laisser deviner, même à Pont-de-Viar, auquel il permit de l'accompagner jusqu'au fond de l'escalier, ce qui se passait dans ses pensées.

Jémima, qui savait que son père était allé voir Pont-de-Viar, s'empressa de lui demander des nouvelles de sa visite, espérant qu'il lui parlerait de Duramier, qui ne pouvait manquer de se trouver chez son ami au moment où le comte devait s'y rendre.

— J'arrive de chez M. Pont-de-Viar, dit le comte répondant à sa fille ; je n'ai pas eu le plaisir d'y voir son digne ami. Eh certes, je le félicite de ne pas s'y être trouvé.

Il prononça alors quelques mots sur ce qu'il avait vu chez le sérieux, l'austère Pont-de-Viar ; et le cœur de Jémima battit de joie et de satisfaction au récit de son père.

Dès que ce dernier fut disposé à partir, elle fit signe au groom de passer devant. Elle prit le bras de sa soubrette, et profitant de la myopie et de la loquacité incessante du comte qu'accompagnaient quelques amis, elle apprit du domestique tout ce qui s'était passé chez Pont-de-Viar, et comme elle connaissait déjà la singulière affaire qui avait fait tant de peur à son jokey, elle se promit de profiter entre autres de ces deux circonstances pour faire abandonner à son père le ridicule projet de mariage qu'il avait en tête, et pour substituer dans son esprit Duramier à Pont-de-Viar. Peu d'instants après l'agile gondole roulait sur la voie de Bagnères.

Duramier, que le départ de Jémima rendait doublement actif, termina en quelques jours ce qui lui restait à faire dans la cité capitoline. La veille de son départ il voulut consacrer sa soirée au souvenir de son amie. Par un temps calme et pur, au moment où le soleil allait disparaître derrière les monts toujours glacés des Pyrénées, il se

dirigea du côté des redoutes. Arrivé au lieu où l'on a élevé depuis un monument à la mémoire des vainqueurs de Toulouse, il promena un regard mélancolique sur l'espace qui le séparait de Jémima, et dirigea un long soupir vers les lieux où était l'amie de son cœur. Après une longue extase, il regagna lentement les bords du canal; son cœur et son esprit, dégagés de toute autre pensée, étaient tout entiers à celle qui possédait l'un et qui préoccupait l'autre.

Plein de ses émotions, tout au souvenir de son amie, il gagna lentement son agréable et modeste logis. Un sommeil doux comme son cœur, calme comme son âme se répandit bientôt sur tous ses sens. Ses rêves furent heureux comme l'avait été sa soirée. A son réveil, il dut être tout à ses préparatifs, le moment du départ approchait. A son tour il quitta enfin la cité des muses.

XI.

LE DÉBUT D'UN TOUR DE FRANCE.

« Laissez parler les faits. »
(Le prince Napoléon-Louis.)

Duramier qui poursuivait toujours son vaste projet, après avoir dignement terminé son éducation et pris une place fort honorable dans le monde savant, dut commencer l'étude locale des mœurs, des coutumes et de l'administration particulière des contrées diverses qu'il devait visiter pour tout voir par lui-même.

Il eut à peine quitté la seule route qui de Tou-

louse l'avait conduit dans un de ces départements où la civilisation a tant de peine à pénétrer, qu'un premier sujet d'observation critique s'offrit à lui. Ce fut à l'occasion d'un chemin impraticable qu'il fallait suivre pour arriver dans un village du reste assez important.

Croyant que tout ce que l'on fait dans le monde gouvernemental était autre chose qu'une bruyante déception, Duramier pensait trouver un chemin vicinal qui du chef-lieu de l'arrondissement le conduirait dans le canton où il se rendait. Il prit un guide qui se chargea aussi de sa valise. Après avoir cheminé péniblement pendant deux heures, le commissionnaire annonça que le chemin s'*était perdu;* force fut donc de grimper sur un terrain escarpé pour chercher une autre voie.

— Mais où est donc le chemin cantonal? demanda Duramier.

— Ah! monsieur, lui répondit son conducteur, voilà quatre ans que nous venons employer ici nos journées, sans compter celles que nous payons en ar-

gent, et les eaux dévastatrices enlèvent ce que nous faisons. D'ailleurs chacun travaille à son gré et selon son caprice, et cette année tout notre rôle de prestations a été enfoui là, et il lui montrait un chemin creux qui n'avait pas quinze mètres de long.

— Il n'y a donc pas des maires dans ces pays? interrompit Duramier.

— Monsieur, le maire tient à sa place; voilà tout. D'ailleurs il ne veut pas de chemin dans la commune parce que ça dérange ses propriétés; et puis cela le forcerait à nous vendre ses denrées au prix courant, tandis qu'il nous fait payer son blé bien cher, oh oui! monsieur, bien cher pour le pauvre misérable qui a tout à faire pour nourrir ses malheureux petits enfants.

Duramier, qui ne connaissait pas tous ces honteux tripotages, sentit le rouge lui monter à la figure, et ayant continué ses investigations, voici ce qu'il apprit.

Dans la plupart des communes, chacun fait ses journées de prestation sur le chemin qui conduit à ses

terres. Si on en emploie un plus grand nombre sur la voie désignée par le gouvernement, c'est sans ordre, sans méthode, en un mot sans que le maire prenne la peine, nous ne dirons pas de se transporter sur les lieux, ce serait le supposer capable d'un trop grand sacrifice, mais même d'y envoyer un conducteur. Pour les voies de grande communication, c'est tout aussi pire : on exécute à grands frais un tracé; si l'ingénieur, qui ne se donne guère le soin de s'en occuper, vient à être changé, ce qui arrive assez souvent, son successeur, pour se donner de l'importance, en fait faire un autre. Si au contraire il reste, et que le hasard ou quelque partie de plaisir lui fasse rencontrer le tracé sur ses pas, il y introduit mille changements pour ne pas paraître inactif. Ainsi quatre, cinq tracés sont faits, et lorsqu'on devrait croire le chemin terminé, l'on sait à peine encore où il doit passer. Et c'est ainsi qu'une dilapidation effroyable s'exerce sous un gouvernement qui devait mettre fin aux abus. Ce sera donc toujours le cas de dire :

Pauvres moutons, ah ! vous avez beau faire,
Toujours on vous tondra.

Enfin, après avoir retrouvé le chemin perdu, on arriva au village désigné. Duramier avait pour le tabellion de l'endroit une lettre de recommandation. M. le notaire Ganès le reçut fort bien et lui facilita les moyens d'avoir sur la contrée tous les renseignements qu'il pouvait désirer. Il voulut même l'accompagner dans sa première exploration.

Montés à cheval de bonne heure, ils avaient parcouru à peine un kilomètre de chemin que le complaisant notaire aperçut au loin un docteur du voisinage; il piqua des deux, engageant son compagnon d'en faire autant. En peu d'instants ils eurent rejoint la connaissance de M. Ganès.

— Vous voilà à cheval de bon matin, docteur.

— Tout comme vous, cher notaire, lui répondit une voix qui fit tressaillir Duramier.

C'était celle de Paul Ribet, l'un des vingt jeunes gens partis comme lui de la petite ville Murée.

— Comment, te voilà ! mon cher Ribet.

— C'est toi, Duramier! s'écria à son tour le jeune médecin.

Sauter à bas de leur cheval et se précipiter dans les bras l'un de l'autre fut l'affaire d'une seconde. On est si heureux de se retrouver après une longue absence, alors surtout qu'on s'y attend le moins.

Paul Ribet demanda à son voisin le notaire de lui permettre d'emmener son ami. Quoiqu'à regret, M. Ganès y consentit; et voilà nos deux anciens collégiens cheminant vers le lieu où Ribet exerçait l'art de guérir.

Duramier apprit de lui que ses débuts avaient été heureux, que par suite de sa bonne clientelle il avait fait un excellent mariage, que d'échelon en échelon rapidement parcourus, il était parvenu à être premier magistrat de la commune :

—Oui, mon cher Duramier, je suis maire, c'est à ne pas y croire. Mes affaires vont au mieux et j'espère, ajouta-t-il avec feu et en serrant la main à son ami, que je ne serai pas le dernier ni le plus inutile au rendez-vous.

Duramier le félicita sincèrement de sa réussite. Quant à tes bonnes dispositions, lui dit-il ensuite, elles n'ont rien de nouveau pour moi. Je te connais et je sais que tu coopéreras dignement à notre belle entreprise.

Tout en causant ils arrivèrent au domicile du maire-médecin.

Un village riant, des maisons propres, une population vive et intelligente, tout prouvait là qu'en choisissant un maire tel que Ribet, les habitants de ce séjour, avaient deviné celui qui, seul dans toute sa contrée, avait su imprimer en peu de temps un essort de prospérité que vainement on aurait cherché ailleurs.

Comme Duramier avait peu de jours à donner à son ami, ils se mirent en devoir de bien profiter du temps que le hasard leur permettait de passer ensemble. Que d'heureux et paisibles moments écoulés au sein de l'amitié, tantôt dans une promenade solitaire, d'autres fois sur le point le plus culminant de la contrée. Quoique le pays n'offrit

pas un long sujet d'exploration à Duramier, il lui fut pourtant possible de ne pas rendre stériles les jours qu'il passa auprès de Ribet.

Sur une montagne peu propre à la culture, mais belle de rusticité et de fraîcheur quand arrive le soleil du printemps, est situé un château à vaste enceinte. Plusieurs sources d'une eau limpide et argentée coulent non loin de ses vieux murs crénelés. Un vaste jardin entouré de charmilles et dominant une immense prairie que le printemps émaille de mille fleurs, entoure à peu près la solitaire demeure. C'est vers ce séjour peu connu que Paul Ribet conduisit un jour Duramier et un petit nombre d'amis. On traversa d'abord une vaste étendue de bruyères sans se douter du dessein de Ribet. Arrivé au bout d'une allée tortueuse de chataigniers, ce dernier fit faire halte pour dire à ses amis le charmant projet de surprise qu'il avait formé. Dans le château, dont on pouvait déjà apercevoir le faîte, passait tranquillement son reste de vie un homme qui avait

joué un rôle important dans les grands drames de la révolution de 89. Retiré du monde depuis vingt ans, il vivait là ignoré d'une société dans laquelle naguère il faisait grand bruit et dont il avait bien vite été oublié comme tant d'autres. Pour compagnon de solitude il avait un fils célibataire, plein d'esprit et d'instruction et d'une amabilité qui faisait le charme de la société, que du reste il fréquentait très-rarement. On voyait si peu de monde au château solitaire, que Ribet comprit que l'arrivée imprévue de quelques jeunes gens aimables et instruits, allant demander l'hospitalité à des hommes dont ils ne pouvaient manquer de raviver les souvenirs, aurait quelque chose de particulier qui ne serait pas sans un charme aussi vivement que diversement senti. Voulant ajouter un peu de romanisme à un pareil événement, car c'en était un pour le château, il s'était muni d'une guitare, tant pour mettre à contribution la jolie voix que possédait Duramier, que pour ajouter une surprise à cette autre qu'allait occasionner

leur arrivée. En homme qui connaissait parfaitement les êtres de la localité, Ribet se glissa avec Duramier dans un coin du jardin et parvint à introduire celui-ci, sans être aperçu, jusque dans un massif qui était en face et presque contre la porte vitrée qui, de l'appartement des messieurs Daran,—c'était le nom des habitants du château,—conduisait au jardin. Après lui avoir donné ses instructions et celle surtout de préluder longuement et de commencer son chant à un signe convenu, il alla rejoindre ses autres compagnons. Avec ceux-ci il se présenta à la grande porte de la cour où ils furent reçus par les aboiements peu rassurants des quelques rudes gardiens de ce solitaire séjour. Ils traversèrent une cour silencieuse dont les sombres échos répétaient sourdement le bruit de leurs pas. Une chambrière surannée se présenta gracieusement à la porte d'entrée, et se déridant pour la première fois peut-être depuis la nouvelle lune, elle dit à ces messieurs qu'ils seraient les bien-venus; qu'elle allait prévenir ses maîtres.

Au nom de Ribet, ceux-ci accoururent avec empressement, autant du moins que pouvait le leur permettre un accès de goutte heureusement à son déclin dont le fils était atteint, et un rhumatisme permanent qui rendait presque impotent M. Daran père. Ils remercièrent Ribet de la bonté qu'il avait de venir avec ses amis visiter les pauvres ermites. Mais ils furent au comble de la joie lorsque celui-ci leur dit que sans façon ils venaient tous passer la soirée au château. En ce moment le doux murmure d'un instrument se fit entendre. Le silence calculé que gardaient les visiteurs permettait de mieux distinguer les sons qui s'exhalaient du massif. Enfin une voix mâle et flûtée entonna doucement la plaintive romance du Pâtre orphelin des montagnes; et le silence le plus parfait régnait dans le salon des hôtes du manoir antique. Les paroles et les sons arrivaient distinctement à toutes les oreilles.

A ces mots prononcés avec l'accent du malheur : « Allez, allez, moi.... l'on ne m'attend

pas, » le vieux conventionnel se sentit bouleversé, et se levant avec une vivacité qu'on n'aurait pas attendue d'un rhumatisant, il s'écria :

Si, si, nous attendons toujours les malheureux... Jeannote, Jeannote, allez, voyez d'où vient cette voix; qu'il vienne le jeune infortuné, je suis trop heureux aujourd'hui pour ne pas lui faire prodiguer tous les soins dont il a besoin.

La vieille gouvernante avait à peine fait un pas que Ribet, ses amis et les dignes châtelains étaient déjà dans le jardin; le massif fut entouré, et la romance finie, les messieurs Daran virent sortir, une guitare à la main, un beau et gracieux jeune homme qui s'empressa de les remercier de leurs bonnes dispositions à son égard.

— Ah! M. Ribet, s'écria M. Daran fils, vous avez voulu mêler la surprise au plaisir et à la félicité; que nous vous sommes reconnaissants; et une larme de bonheur s'échappa de ses yeux ternis par la souffrance.

Après avoir donné des ordres précis pour que

la collation ne manquât de rien, les habitants du vaste ermitage conduisirent leurs visiteurs sous la voûte de verdure que forment les charmilles tout en servant de rempart et d'abri au château. Les messieurs Daran s'emparèrent de Duramier dont Ribet venait de leur faire l'éloge en deux mots. Il y avait là un contraste frappant : d'un côté, des hommes oubliés d'une société dont ils ne se souvenaient plus guère; d'un autre, un jeune homme plein d'espérance et d'avenir, entrant avec un avide empressement dans ce monde où il devait pendant un temps donné occuper une position honorable pour en être sans doute oublié à son tour.

La revue rétrospective que passa M. Daran père fut vive et pleine d'intérêt; et, quand sa tâche fut terminée, s'adressant à Duramier :

— Voilà, lui dit-il, ma carrière. J'ai fait bien des choses; j'ai concouru à tous les grands événements; j'ai été mêlé à tout ce qui s'est passé dans cette gigantesque époque qui a mis entre le passé et l'avenir un abîme qui ne sera plus com-

blé ; j'ai gouverné, dirigé, administré une ville dont nous pourrions presque entendre le bruit, eh bien, voilà quinze ans qu'âme vivante n'est venue de ce côté apporter un souvenir à l'homme dont les œuvres s'y rencontrent à chaque pas... C'est l'ancien monde ; le vôtre, jeune homme, que sera-t-il ? l'histoire vous le dit, l'avenir vous l'apprendra. Vous vous êtes voué, m'a-t-on dit, à une noble entreprise, menez-là à bien ; et lorsque, comme moi, vous serez voué à la solitude et à l'oubli, vous puiserez dans le souvenir du bien que vous aurez fait de quoi passer vos vieux jours dans le calme et le bonheur ; oui, car on est heureux lorsqu'on peut se dire que l'on a dignement rempli ses devoirs et qu'on a bien mérité de son pays.

L'heure de la collation approchait, bientôt on entendit sonner la cloche du souper. Le repas, comme toute la soirée, furent empreints d'une gaîté franche mêlée d'utiles enseignements. Lorsque vint le moment du repos, M. Daran fils, qui n'avait cessé de faire les honneurs de la maison

avec cette politesse mêlée d'une sincère cordialité qui le caractérisait, après avoir remercié encore une fois M. Ribet du bonheur qu'on lui devait au château, ajouta :

—Bientôt nous n'aurons plus de vous ici que le souvenir; mais, continua-t-il en saisissant la main de Duramier, il sera ineffaçable. Jamais nous ne pourrons oublier que nous avons été visités par un digne jeune homme qui a voué sa vie au bien de son pays malheureux.

— Et moi, messieurs, répondit Duramier, toujours mon cœur gardera le précieux souvenir, et de l'accueil flatteur que j'ai reçu ici et des précieux enseignements que j'ai puisés à une source aussi digne que pure.

Ces adieux graves et touchants terminèrent cette mémorable soirée; au point du jour, Duramier disait un long adieu au château de Pier.

Paul Ribet, dont l'attention délicate était toujours occupée de l'agrément commun, avait projeté pour ce jour une visite aux ruines du château de

Janat. Après un fort bon déjeûner fait à Rieux, où l'on boit d'excellent vin, bien que le pays ne produise pas la vigne, Ribet, qui avait retenu tous ses amis pour cette journée-là, en émit la proposition qui fut joyeusement et unanimement acceptée.

Peu d'heures suffirent pour arriver par des chemins tout aussi mauvais que ceux dont nous avons parlé déjà, au bout de la côte de Janat. Celui qui a inventé le mot pittoresque, a certainement voulu peindre le coup-d'œil dont on jouit à l'endroit où était arrêtée en ce moment l'aimable société que Ribet avait donnée à Duramier. Deux gorges profondes s'étendant parallèlement jusqu'à la rivière de l'Aveyron qui serpente autour d'un cap aride et escarpé; un bassin riant, couronné de vignes et baigné par des eaux limpides dans lesquelles on pêche la truite et le barbeau; une presqu'île, où l'œil en plongeant distingue à travers le vert feuillage des chataigniers les dernières vapeurs formées par la fumée réunie du bourg que l'on apperçoit lui-même dans les profondeurs d'un effrayant

précipice ; et cet autre mont pyramidal entouré de prairies verdoyantes, planté dans ses bas-fonds de vignes et de figuiers, couronné par les tristes ruines d'un château fier jadis de disputer de hauteur avec les montagnes voisines : voilà l'ensemble à la fois riant et dévasté du tableau saisissant qui s'offrit à l'œil de nos voyageurs. On descend à Janat en éprouvant la juste frayeur qu'inspirent des précipices sans fond mêlée à ce plaisir si doux que répand dans l'âme du voyageur l'aspect riant d'une vallée fertile.

A l'empressement que mettait l'un des invités de Ribet à tout faire remarquer, néanmoins avec assez de rapidité, on pouvait deviner qu'il y avait pour lui dans ces bas-fonds quelque attraction secrète ; Duramier, à qui rien n'échappait, lia plus particulièrement conversation avec lui. C'était un de ces hommes qu'une éducation soignée avait formé pour le monde, mais que l'implacable fortune clouait dans un mauvais village où il était condamné à partager sa vie entre autres avec une

femme qui, ne pouvant le comprendre pas plus sous le rapport du cœur que sous cet autre si important de l'esprit, rendait son existence pénible et malheureuse. Connaissant ses devoirs, il savait les remplir dignement; mais quelle vie que celle qui est toujours et partout consacrée à l'accomplissement d'un devoir imposé! Ayant deviné dans Duramier un homme qui pouvait le comprendre, il lui dit lorsqu'ils furent un peu à l'écart :

— Je venais souvent ici autrefois, je veux dire il y a quelques années, aussi vous me voyez en connaissance parfaite des lieux.

— Et, si je ne me trompe, interrompit Duramier, vous fréquentiez ces localités sans peine.

— Oh, oui! et dites plutôt avec bonheur, lui fut-il répondu; mais quel intérêt pourriez-vous prendre, vous, jeune étranger qui demain serez occupé ailleurs de ce qui vous amène aujourd'hui ici, à tout ce que mon cœur éprouve à l'aspect de ces sites.

Duramier, qui avait un cœur tendre et compatissant, rendu encore plus attentif à certaines misé-

res d'autrui par l'impression que faisait sur lui le souvenir incessant de Jémima, prit la main de son interlocuteur, et lui dit :

— Monsieur, l'intérêt que je prends à votre position, à vos souvenirs, quels qu'ils soient, est celui que porte l'ami à son ami, le médecin à son malade. Sans doute, je suis ben un peu jeune pour oser vous offrir des consolations, à vous qui mieux que moi connaissez le monde ; mais soyez toujours certain du vif intérêt que m'inspire déjà ce que vous voudrez bien me raconter.

— Le besoin de dire un secret qui l'étouffait, la confiance qu'inspirait naturellement Duramier, décida son nouvel ami à s'ouvrir à lui ; il lui dit donc en prenant son bras :

— Mon éducation terminée, mon père me rappela près de lui. Bientôt il songea à mon établissement ; ses vues se portèrent sur la fille d'un de ses amis, riche propriétaire, mais qui n'ayant pas reçu d'éducation, n'avait jamais eu l'idée d'en faire donner à sa fille. J'étais jeune, sans ex-

périence, et, quelque répugnance que put m'inspirer le caractère froid et la nullité complète de ma future, je donnai pour toujours mon cœur à celle qui ne devait jamais le comprendre. Je venais très-souvent à Janat où mon père et moi avions de nombreux amis. J'étais marié depuis trois ans lorsqu'un neveu de mon père s'établit à son tour dans le bourg où nous allons arriver : comme par le passé, je continuai à voir souvent mes parents ici.

Un soir, après un dîner de famille, on proposa une promenade au bord de l'eau ; j'offris mon bras à la femme de mon cousin. C'était une jeune personne remplie d'esprit et de connaissances, et née dans un monde où l'on vit ; elle fut donnée en mariage à sa sortie du couvent au neveu de mon père, homme juste et bon, mais d'une froideur et d'une indifférence proverbiales. L'illusion de ma cousine fut de courte durée, et bientôt elle mesura d'un œil effrayé la profondeur de l'abîme où elle était plongée par cette habitude à

jamais déplorable qui consiste à traiter de l'union de deux jeunes cœurs comme d'une affaire purement commerciale et quelquefois tout au plus de convenance. Le temps calme, le doux murmure de l'eau, le chant du rossignol, tout dans le lieu où nous nous trouvions portait à cette mélancolie que le malheur imprime dans les âmes. Nous avions déjà fait bien du chemin sans avoir ni l'un ni l'autre mis fin à une rêverie qui, à notre insu, nous était commune. Dès que je pus m'apercevoir de mon manque de courtoisie je m'empressai de réparer le temps perdu ; malheureusement, je touchai la corde fatale dont le son si doux alors me fait tant de mal aujourd'hui. La femme de mon parent me confia ses peines, ses chagrins ; elle peignit en termes vifs et touchants la désolante existence à laquelle elle était condamnée : à qui parlait-elle de malheurs, à qui confiait-elle un secret que j'avais à confier moi-même ! Je l'écoutai avec intérêt, je m'associai à ses tourments ; elle était heureuse pour la pre-

mière fois depuis qu'une triste réalité lui avait appris ce qui nous attend si souvent dans cette vie qui n'a presque toujours de beau que les premiers jours de son printemps ; elle était heureuse parce qu'elle avait trouvé un cœur qui la comprenait. J'aurais dû continuer de lui prodiguer mes consalations; j'aurais dû ranimer ses forces défaillantes ; mais je souffrais moi-même et rien ne put m'empêcher de lui dire que j'étais aussi la victime du malheur qui la consumait. Lorsque j'eus achevé de lui narrer mes angoisses, elle fixa sur moi un regard que je n'oublierai jamais.

—Eh quoi, me dit-elle, vous aussi vous souffrez, vous aussi vous comprenez l'existence ! et nous sommes condamnés tous deux au même supplice!..

Et nous étions là l'un et l'autre privés de toute conscience de ce qui se passait autour de nous, à tel point que nous n'avions pas entendu une voix tonnante qui nous criait à deux pas :

— Halte là.

C'était le cousin.

— Que diable faites-vous donc? avez-vous envie de me faire aller au bout du monde? J'ai soif, moi, me dit-il, en me prenant par le bras. Au café, ajouta-t-il, et que ces dames s'en retournent.

Je me laissai machinalement entraîner, et je fus condamné, sous l'impression que je venais de recevoir, à faire raison au buveur de bière le plus intrépide de la contrée.

Depuis cette soirée à jamais gravée dans mes souvenirs ni moi ni ma parente n'avions de repos. Ce fut d'abord le besoin de nous entretenir de nos malheurs, puis celui d'être malheureux ensemble; nous en vînmes enfin à un point où la raison nous imposa la dure nécessité de ne plus nous revoir. Il y a deux ans que je ne suis entré à Janat, et songez à ce que je dois éprouver en y retournant.

Pardon, ajouta d'un air de bonhomie l'interlocuteur de Duramier, j'ai été bien long, n'est-ce pas; mais, tenez, je vous aime tant déjà que je n'ai pu résister au besoin de vous faire voir dans quel gouffre nous plongent souvent des parents bien in-

tentionnés, sans doute, mais qui, ne voulant rien accorder au cœur de l'homme, mettent froidement le sceau à son malheur!

En ce moment on arrivait déjà au bourg. Après avoir parcouru quelques sites de plus en plus pittoresques, avoir escaladé à travers les ronces les ruines du château dont on descendait à peu près comme d'une montagne russe, Ribet proposa à ses amis de le suivre chez une de ses connaissances. C'était chez le buveur de bière dont nous parlions tout à l'heure.

Celui qui venait de confier ses peines à Duramier connaissait trop les convenances pour ne pas aller avec ses compagnons, quelque déchirement que pût éprouver son cœur. En approchant d'une maison qui lui rappelait tant de souvenirs, il ne put s'empêcher de saisir le bras de Duramier; car il ne se sentait plus. Mais en même temps un gros réjoui coiffé du classique bonnet de coton, s'empressa d'annoncer aux visiteurs que la famille Huriez était à la campagne.

XII.

SYLVANÈS.

. . . . . .
Dans nos sables j'ai découvert
Une source toujours limpide,
Près d'un ombrage toujours vert.
(L'OASIS.)

Après quelques journées passées au sein de l'amitié, Duramier dut prendre congé de son excellent hôte.

— Si nous ne nous revoyons pas, se dirent-ils, en se quittant, nous nous retrouverons toujours au rendez-vous commun ; et une de ces larmes qui ne coulent jamais que pour le regret ou le malheur vint mouiller leur paupière. C'est qu'on ne se sépare pas sans une vive peine des compagnons

dignes et dévoués que l'on aime et dont on est aimé !

S'il n'avait pas dû obéir à sa destinée et suivre régulièrement un plan sagement conçu, Duramier eut sans doute bien mieux aimé aller passer dans les Pyrénées ces quelques mois que le monde voyageur, autant aumoins que celui qui cherche la santé, va tous les ans y consacrer au plaisir. Avant tout l'attrait que donne le séjour de tant de sites délicieux dont ces riantes contrées abondent, il y avait pour Duramier, celui de revoir l'objet chéri qui occupait toutes les pensées qu'il ne donnait pas à la science. Mais avec cette fermeté de caractère qui ne saurait permettre à la faiblesse de s'insinuer, n'importe sous qu'elle forme, dans un cœur, voué aux choses sérieuse et dignes, notre héros prit la route de l'Est de la France pour visiter d'abord un établissement de bains dans lequel l'habitant du haut Languedoc et celui de la Provence vont tous les ans se soustraire aux rayons de leur soleil brûlant.

Deux jours après avoir quitté son ancien condisciple, Duramier arrivait dans la voiture de l'établissement au bout d'une belle allée de marronniers qui, à travers une riante prairie, conduit aux Bains de Sylvanès (1). Si tout ce qu'à de charmant le solitaire vallon dans lequel entrait Duramier peut passer inaperçu aux yeux de celui qui vient de quitter les jolies bord de la Garonne, il n'en est plus de même quand on a parcouru le sabloneux et aride Camarès; aussi ce ne fut pas sans une douce surprise que sortant à peine d'un long terrain rouge et brûlé où la plante la plus vivace ne peut jamais être qu'à l'état chétif, Duramier se vit au milieu d'une végétation vive, contrastant délicieusement avec tout ce qu'il venait de parcourir. Le lecteur nous permettra de nous arrêter un moment dans ce lieu qui plaît tant à tous ceux qui le visitent. Sylvanès est un pauvre petit hameau qui ne pourrait guère fixer notre attention s'il n'y avait là au

(1) Le médecin Malrieu, aïeul maternel de l'auteur, est le premier qui ait écrit sur cet établissement, vers la fin du siècle dernier.

milieu d'un joli petit vallon, aux pieds de deux montagnes parfaitement boisées une abbaye en ruines, remarquable encore par sa belle église parfaitement conservée, auprès de laquelle coule abondamment une eau de source douce et argentée. A un kilomettre de distance, en suivant la pente du ruisseau, le vallon s'élargit et devient plus fertile. C'est dans ce site gracieux qu'une pensée heureuse fonda un établissement Thermal. Un vaste corps de logis, dont deux élégants pavillons forment les ailes, s'y dessine admirablement au milieu d'un éden de verdure. Un jet d'eau retombant en cascade sur une fontaine aussi élégante que simple, et rafraîchissant incessament le vert feuillage du tilleul et du marronnier, a été très-heureusement placée en avant du bâtiment. Le ruisseau qui serpente paisiblement à l'extrémité de la prairie a offert, entre l'établissement et l'une de ses dépendances, le sujet d'un pont rustique que foulent tous les matins plus de cent pieds légers.

C'est dans ce séjour de douce paix et de calme

heureux, que l'habitant des cités va se reposer de ses bruyantes fatigues ; c'est là que le malheureux rhumatisant va déposer ses douleurs et ses béquilles, et retrouver avec le calme qui, depuis longtemps hélas ! avait fui de son chevet, la souplesse de ses articulations. C'est là encore que ces tempéraments délicats, que ces roses fanées, quand elles sont à peine écloses, vont puiser la santé et le bonheur. C'est là aussi que l'âme qui a besoin de se recueillir, que l'esprit qui a soif de délassement, trouvent, l'un les délices de la retraite, l'autre les agréments d'une société choisie.

Que si le regard, envieux de s'étendre, veut se donner un plus vaste horizon, on peut, en prolongeant un peu sa promenade, arriver jusqu'à la villa verdoyante d'un écrivain distinguée — M. Nougarède de Fayet — aux pieds de laquelle deux rivières assez importantes mêlent leurs ondes après avoir longuement serpenté aux deux extrémités d'une large vallée riche en culture. Mais les plus intrépides ne s'en tiennent pas ordinairement là, et après

avoir visité les quatre à cinq vallons qui se succèdent au sud de l'établissement, ils entreprennent d'escalader les monts escarpés qui deviennent ainsi le sujet de mainte caravane et offrent aux plus hardis un point de vue ravissant d'étendue et de variété. Nous n'oublierons pas enfin de dire aux gastronomes que Sylvanès peut s'ennorgueillir de leur offrir tous les charmes d'une excellent buffet. Ainsi avec le délicieux mouton de Camarès, la truite excellente du Cabot, la grive parfumée dont le conquérant des Gaules faisait ses délices. (1). On trouve les bons vins et les fruits délicieux du midi. Comme Duramier, allez visiter ce séjour riant et simple, comme lui vous serez heureux de penser que ce n'est pas pour la dernière fois.

La société de Sylvanès toujours choisie, toujours élégante, ne laisse pas que d'offrir tous les ans quelques uns de ces types qui servent si bien

(1) Avec Camarenses. (Com. de Cæsar).

le parisien dans les productions de son excellent art caricatural. A l'époque où Duramier visita cet établissement, les amateurs *de charges* avaient un sujet bien digne de leur crayon et aussi de leur plume. C'était un individu de quarante-trois ans environ, gros et raide comme un financier. Sa large face était en partie ensevelie dans un énorme col de chemise passé au triple empois, et dont les deux pointes menaçantes rappelaient assez bien les meurtrières défenses du sanglier; ce col jadis classique, était maintenu par une cravate haute et large à l'avenant. L'ignoble casquette à large visière en cuir bouilli dont le dessous était peint en vert, lui servait de couvre-chef aux jours de petite tenue. Le pantalon de nanquin et la lévite de bouracan, tous de mise dans ce pays où l'on porte aussi le gilet de patincor ; une chaussure à guêtres bizarrement modernes, composaient le costume de celui qu'on ne connaissait guère que sous la plaisante mais technique dénomination de Milord-Puff. Les habitudes de ce milord des montagnes

étaient toutes bizarres et toutes confortables. Malheur aux groupes élégants qui se formaient sous les allées lorsque Milord était de passage, car il décrivait avec ses bras lourds un arc de cercle si étendu que ce n'était pas trop des quatre cinquièmes de la route lorsqu'il circulait. Malheur aussi aux promeneurs quand l'envie lui venait de se mettre en place-repos, car il portait si loin les deux angles inférieurs de son compas pelvien que la foule ambulante en était coupée en deux.

Un jour par une de ces matinées fraîches et calmes, à l'heure où déjà s'était accomplie l'excrétion des buveurs d'eau, au moment où les élégants négligés du matin se pressaient sous l'ombrage, on vit arriver avec fracas l'homme étonnant dont nous avons légèrement esquissé le portrait. Il avait la cravache au poing, les éperons argentés aux talons, et il était coiffé cette fois du méthodique chapeau blanc aux bords un peu larges. Comme d'habitude un groupe se forma autour de lui. Il annonça à la galerie, qu'à peu de distance du

séjour des buveurs, dans un couvent restauré, devait avoir lieu le jour même la prise d'habit d'une jeune postulante, cérémonie à laquelle il allait assister. A l'instant une nombreuse cavalcade fut improvisée et dans peu de moments on vit défiler, Milord en tête, toutes les bêtes de somme du lieu, mises à contribution pour transporter au monastère les plus intrépides des deux sexes.

Duramier était un observateur trop attentif pour manquer une pareille occasion. Chemin faisant il lia conversation avec un homme sérieux qui paraissait faire de l'étude son occupation principale. Leur entretien s'engagea sur le sujet du jour. Ils parlèrent beaucoup de cette tendance renouvelée d'époques assez peu dignes d'imitation qui de nos jours repeuple les cloîtres, et transforme les Lacordaire en Révérend père Dominicain! Sans doute, disait l'interlocuteur de Duramier, j'approuve toute créature qui se rapproche de son créateur, toute âme pieuse qui se voue au service de Dieu; mais je n'ai jamais compris que pour suivre la loi de celui qui après l'a-

mour de son père, a commandé l'amour du prochain, on dût s'isoler d'une société où l'on pourrait faire tant de bien, pour s'affubler d'un costume bizarre et s'enfermer dans une cellule. Il ne peut y avoir qu'un grand fond d'orgueil et un amour de soi démesuré qui puisse suggérer une résolution que l'on pourra décorer du nom qu'on voudra, mais qui n'en est pas moins anti-chrétienne. Le Christianisme en effet, c'est la liberté, c'est l'association générale des peuples s'éclairant, s'aidant mutuellement selon l'évangile de celui qui est mort par amour du genre humain. La vie monastique, au contraire, c'est le privilége, c'est la coterie, qui à un isolement capricieux et excentrique, joint la privation pour la société entière de personnes qui eussent été souvent précieuses dans leur rôle évangélique et que l'on forme par la séquestration au fanatisme et à l'esprit de parti.

— Il me semble, interrompit Duramier, que vous dites d'autant plus vrai, que dans les siècles heureux de la primitive église, toutes ces corpo-

rations que vous avez fort bien qualifiées, n'existaient pas et qu'il a fallu pour leur donner naissance des hommes pour la plupart fanatiques et passionnés, et quelquefois des époques de tant de réactions sanglantes qui saliront à jamais bien des pages de l'histoire du catholicisme.

La petite distance qui sépare Sylvanès du couvent renouvelé fut bientôt parcourue. Déjà l'on entendait la cloche argentine du cloître. Déjà l'on voyait une population nombreuse accourir de tous côtés pour voir une cérémonie qui lui était inconnue : on arriva enfin.

Peu de temps après la venue des baigneurs, l'office commença. Aux voix aigres et discordantes des chantres succédèrent bientôt des sons doux et mélodieux, et si l'on n'avait été souvent distrait par la bizarre prononciation du latin que l'on impose même à des religieuses, l'ensemble parfait de quelques jolies voix de femmes eût produit un pieux recueillement. L'arrivée inattendue du monde élégant des bains suggéra à la fabrique du lieu, fiscale

comme toutes ses congénères, la pensée de percevoir un large tribut sur tous les spectateurs. Ainsi, après avoir vu se succéder les quêteurs pour luminaire, pour l'église, pour le saint-sacrement, pour les âmes du purgatoire surtout, cet indigne trafic, qui constitue l'un des abus les plus révoltants et les plus stupides du Papisme; après d'autres quêtes pour la niche, pour la robe du saint le plus vénéré, il fallut encore payer, et en surtaxe, les siéges de bois sur lesquels on s'était reposé. Cette habitude repoussante et impie qui règne exclusivement dans les temples catholiques-romains, de déranger continuellement les fidèles pour leur demander de l'argent, et toujours de l'argent, inspira l'idée heureuse à l'un des nombreux cavaliers qui étaient venus de Sylvanès, d'une quête pour les indigents. Duramier fut chargé de faire cette pieuse et charitable corvée, qui s'exécuta à la sortie et hors de l'église; elle fut très-productive, et pendant bien longtemps les pauvres du lieu se souviendront des baigneurs de Sylvanès.

La cérémonie terminée, il est de règle de conduire processionnellement jusqu'à la porte du cloître la postulante qui, vêtue avec magnificence, va entrer dans le lieu qu'elle ne doit plus quitter. Après qu'on lui eut changé de vêtement et que l'impitoyable ciseau de la mère lui eut fait subir la plus disgracieuse mutilation, l'imperméable grille se ferma et chacun se retira en silence. Le dernier personnage était à peine sorti, que l'on entendit dans le paisible couvent un bruit effroyable mêlé de cris. De bouche en bouche répété, il ne s'agissait de rien moins, sans doute, que des remords de la nouvelle recluse; ils viennent quelquefois, souvent même pendant le cours de la vie ascétique, mais pas si vite ni sitôt. Cependant chacun court aux informations. A travers la grille du parloir, on surprend la *sœur écoute* faisant force signes de croix et répandant de l'eau bénite à profusion.

— Mais qu'est-ce donc, lui criait la foule qui se pressait dans le parloir?

— Ah! répondit-elle d'un air d'épouvante, sans doute le malin esprit s'est glissé dans la maison sous une forme presque humaine...., et en même temps on aperçut à travers une porte du fond à demi ouverte, Milord Puff se promenant à grand compas dans le silencieux corridor du monastère, dont les échos étonnés répétaient en frémissant le bruit des pas augmenté du cliquetis des éperons. Ne croyant pas qu'on pût lui interdire l'entrée du solitaire séjour, il s'était présenté à la porte, et sur le refus de la *sœur converse* et *concierge*, il avait enfoncé la grille provisoire du parloir de la mère et avait pénétré dans la mystérieuse demeure. Le pieux bataillon était accouru au bruit, et à l'aspect de cette forme que la sœur du silence avait naïvement appelée presque humaine, les tremblantes recluses avaient pris la fuite. Une des connaissances de Milord brise tout, parvint, non sans peine à l'extraire du lieu où il avait semé l'épouvante, et tout dans le séjour du calme reprit son état normal. On devine aisément combien ce

curieux épisode amusa la caravane pendant son retour, et combien aussi il prêta pendant longtemps aux joyeuses conversations de la population qui se succède comme les jours aux bains de Sylvanès.

XIII.

UNE REVUE TOPOGRAPHIQUE AU PAS DE COURSE.

Aujourd'hui je vous abandonne l'honneur, parce que, selon vous, il coûte trop cher à sauver.
(E. Quinet.)

Duramier, profitant de l'offre obligeante que lui fit d'une place dans sa voiture une famille de Montpellier qui allait tous les ans, sous les bois frais et touffus de Sylvanès, se soustraire aux rigueurs de la canicule, quitta, non sans regret, l'agréable établissement que du reste il se promit de revoir.

Un voyage fait en calèche découverte et en charmante compagnie est toujours préférable à

ces déplacements qui ont lieu dans un lourd et quelquefois dégoûtant véhicule en compagnie de nourrices ou d'un concert de ronfleurs. Après avoir parcouru cette contrée nue et monotone qui a nom de Larzac, la voiture plongea à travers les roches et les précipices dans une gorge de montagnes où quelques reptiles chétifs ont seuls droit de domicile. Pas une plante ne croît dans ce séjour des sernailles; pas un oiseau ne vous y distrait de son gazouillement. Le pas seul des chevaux et le roulement de la voiture y sont sourdement répétés par des échos souterrains. Après avoir été une heure à traverser ce qu'on pourrait prendre pour le bout du monde, on franchit, avec plus ou moins de danger, une inégalité de terrain, où par surcroît, la route forme un lacet, et alors on se trouve tout-à-coup en face d'une riante plaine où la vigne et l'olivier croissent à l'envi. Et de longtemps on ne sort de cette terre de promission.

Arrivé à Montpellier, Duramier visita d'abord

le Peyrou; il ne put se défendre d'un mouvement d'enthousiasme en contemplant ce vaste horizon où l'œil se perd d'un côté dans les vagues de la Méditerranée, de l'autre dans les nues des montagnes lointaines. Il dut aussi payer son tribut d'admiration à ce gigantesque ouvrage qu'on appelle les arcades, destinées à porter à travers l'espace qui sépare deux collines, une eau limpide et fraîche à l'habitant altéré de la cité au ciel d'azur. Duramier paya encore son juste tribut d'hommages à la savante faculté où les Lardat et les Lallemand enseignent avec tant de gloire l'art bienfaisant de guérir. De là il alla visiter les traces de puissance et de génie dont le peuple roi à doté Nismes.

Comme il avait hâte d'arriver à Paris et qu'il lui restait à peine le temps nécessaire pour donner à ses notes une généralité suffisante, Duramier traversa assez rapidement tous les départements qui le séparaient de la frontière de Belgique, contrée qu'il devait parcourir avant de se rendre à Paris. Le grand changement politique qui venait de s'opérer dans

ce pays qui serait français aujourd'hui si la France n'avait eu la fatalité de tomber entre les mains d'un gouvernement dont le membre le plus influent, comme aussi le plus servile, se laisse nommer aujourd'hui *Le ministre des étrangers en France*; cette grande commotion, disons-nous, dont l'Anglais a eu comme toujours tout le bénéfice, avait donné une impulsion qui se faisait sentir partout.

Comme le but de Duramier était principalement d'y étudier l'économie rurale, il put admirer partout l'extrême propreté, l'ordre parfait qui régnent dans les fermes. C'est à ne pas en croire ses yeux quand on n'a vu que les établissements ruraux de la plus grande partie de la France. Lorsqu'il eut complété ses observations dans cette région destinée à subir l'influence bâtarde qu'imprime à tout ce qu'elle touche une volonté occulte, Duramier qui n'avait cessé de recueillir partout de nombreuses marques de sympathie, se dirigea vers Paris à travers la patrie de Foy et celle de Calvin.

XIV.

LES CONSÉQUENCES D'UN CONTRE-TEMPS.

« Malheur est bon à quelque chose. »
(AD.)

Selon son habitude, Duramier préféra pour se rendre dans la grande cité de se servir de voitures spéciales qui permettent de s'arrêter dans chaque localité un peu importante, et fournissent ainsi l'inappréciable faculté de ne pas laisser inaperçus tant de souvenirs historiques semés quelquefois avec profusion dans nos époques de gloire et même de malheur sur ce sol qui a été si souvent le théâtre

de drames sanglants ou d'actes suprêmes ; et certes, il mit bien à profit les quelques heures que lui laissaient chaque jour les intervalles des départs. Enfin, trente lieues seulement le séparaient de Paris. Il avait compté déjà les heures et les minutes, car il brûlait du désir d'arriver sur ce grand théâtre où la multiplicité des faits, la présence de tant d'hommes grandis par leurs actes donnent une ampleur immense à l'esprit studieux et observateur.

En arrivant dans une de ces petites places fortes que traverse la route de Paris à la frontière, il fut frappé d'un bruyant déploiement de nombreuses forces militaires peu en rapport avec l'importance presque nulle de la place. Sur l'observation qu'il en fit, on lui apprit qu'il allait arriver près du château-fort où les ineptes et à la fois perfides conseillers de la dynastie déchue subissaient la peine de leur prévarication aussi insensée que coupable.

Duramier n'ayant pu avoir de place dans les voitures qui devaient graduellement le rapprocha

de Paris, fut obligé de faire un séjour de soixante heures, séjour bien long pour quiconque est obligé de le subir malgré lui. Après son installation dans un hôtel, il alla visiter d'abord la seule chose qui fût à remarquer dans le lieu qui a donné naissance à l'immortel Foy. La vaste et massive enceinte qui renfermait les derniers ministres d'une dynastie incorrigible, de cette dynastie qui, après avoir présidé souvent avec grandeur, justice et gloire aux destinées de la France, avait perdu de son prestige en arrivant en croupe derrière les hordes sauvages et impies qui inondèrent notre belle patrie dans une époque d'infâmes trahisons, et en souscrivant à la mutilation honteuse du glorieux empire rendu à ses frontières par le seul homme qui eût dignement compris la France ; de cette dynastie qui avait ensuite détruit tous les droits qu'elle pouvait faire valoir au trône en déchirant la première le seul pacte qui devait l'y maintenir ; cette lourde masse de pierres, disons-nous, entourée aux trois quarts d'eau et de marais insalubres, ne présentait rien

de remarquable sous le rapport de l'art. Partout des souvenirs fâcheux et tristes, voilà tout ce que notre héros éprouva à l'aspect et surtout à la visite de ce disgracieux château qui, après avoir vu passer les ministres du défunt ex-roi Charles X, devait recevoir plus tard un intéressant et digne rejeton de la famille du colosse de gloire, de puissance et de vraie grandeur, qui avait rendu le nom français, tant rapetissé aujourd'hui, digne du respect et de l'admiration de tous les peuples.

Peu d'heures après l'arrivée de Duramier au voisinage du château-fort, un lord anglais, atteint subitement d'une maladie mortelle dans un hôtel du lieu, y avait succombé à ses souffrances. Bientôt le bruit de cette mort, qui serait passée inaperçue comme tant d'autres sans ce que l'on va voir, fut annoncé de bouche en bouche, et fort longtemps avant l'heure présumée de l'inhumation, une nombreuse foule où l'on distinguait, comme toujours, quelques-uns de ces indignes meneurs qui, prêchant tantôt le fanatisme religieux, tantôt les pas-

sions politiques, sèment les horreurs du désordre et de l'émeute à l'aide de cette ignoble lie du peuple, hideuse partout où on la trouve, une foule émeutière, disons-nous, encombrait les avenues de l'hôtel; c'est qu'il s'agissait d'un protestant, d'un de ces hommes voués, s'il faut en croire la cour de Rome, à la réprobation éternelle. La police eut beau employer toutes ses ressources, elle ne put empêcher les hurlements d'une populace incrédule et fanatique.—Et si nous disons incrédule et fanatique, c'est parce qu'il nous est démontré qu'en suivant aveuglément les préceptes, le formalisme surtout, que Rome a substitué à ceux du Dieu-homme dont elle se dit pourtant le représentant exclusif, on ne peut trouver de milieu entre l'incrédulité, suite fâcheuse, mais presque toujours inévitable, de mille absurdités qu'on ne peut raisonnablement pas admettre, longtemps du moins, et le fanatisme, conséquence forcée de l'admission et de la pratique de cet entourage humain qui masque à l'œil le plus exercé tout ce qu'il

y a de sublime dans la religion chrétienne.

Cependant le funèbre convoi traversait, non sans peine, le long espace qui sépare la demeure des vivants de ce lieu où, malgré nos passions humaines, il faut se retrouver un jour, ici pour voir se confondre la cendre dont nous sommes pétris, et là-haut pour être jugés sur le pied de l'égalité la plus absolue par celui qui a connu jusqu'à nos pensées les plus intimes.

A l'entrée du cimetière, le désordre devint plus sérieux ; on ne voulait pas qu'un *chien d'huguenot* fût enseveli en *terre sainte*.

— Qu'on le jette à l'eau, disait l'un.

— Nous ne souffrirons pas, disait l'autre, que la cendre de nou per' soit souillée par la pourriture d'un damné... Et l'ordure pleuvait de toute part.

Le zèle de l'administration locale triompha pourtant, et bientôt le cercueil fut déposé dans sa dernière demeure.

Après avoir rappelé en termes convenables que

la poudre retourne à la poudre et l'esprit à Dieu, le pasteur récita, avec quelques assistants pénétrés de leur devoir et saisis de recueillement, la prière sublime que Jésus, *défendant d'user de vaines redites*, enseigna à ses disciples pour être transmises de génération en génération.

Mais c'était déjà trop de la courte trève laissée par cette vile populace dont nous n'oserions examiner les éléments, crainte d'y rencontrer quelques-unes de ces personnes qui veulent passer pour bienséantes, et un scandale hideux allait surpasser tout ce qui s'était déjà produit. A peine le convoi s'était-il retiré, laissant dans la fosse les restes mortels d'un homme que la société avait universellement estimé, qu'une grêle de pierres brisa en éclats le cercueil qui protégeait seul ce corps inanimé, et alors se succédèrent les avanies les plus monstrueuses. Mais laissons là, aux prises avec l'autorité qui aura pourtant le dessus, cette population indigne, insultant, profanant, violant même la sainteté du tombeau d'un homme

dont toutes les espérances étaient en Jésus-Christ, et cela au nom blasphémé de ce divin chef des chrétiens! O peuple catholique! te souiller ainsi à une époque où la tolérance a si heureusement remplacé un trop long vandalisme, est une infamie dont nous rougirons pour toi tant que notre mémoire en gardera le souvenir. Et vous qui êtes chargés d'enseigner aux peuples les charitables préceptes d'une religion d'amour, quels que soient votre condition, votre rang et votre habit, jusqu'à quand feindrez-vous d'ignorer et laisserez-vous ignorer aux autres que Dieu seul a le droit de juger, que Dieu seul a le droit de condamner ou d'absoudre; jusqu'à quand feindrez-vous d'ignorer et laisserez-vous ignorer aux autres que ceux que vous accablez de mille épithètes sont des chrétiens comme vous, séparés, nous direz-vous, de l'Eglise romaine. Oui, vous répondrons-nous, séparés, mais à une époque où la honte et l'infamie assises depuis longtemps, vêtues d'or et de pour-

pre (1), sur un trône élevé au nom de celui qui enseignait sur la montagne assis sur un banc de roche, mettaient le comble à une mesure déjà trop pleine; et remarquez-le bien, nous vous en prions, séparés pour se trouver en accord parfait avec ces quelques chrétiens qui, ayant échappé aux délétères influences des temps et à la torche incendiaire de leurs persécuteurs, purent leur offrir la consolante certitude qu'ils étaient dans la voie du Seigneur dont ces quelques familles privilégiées ne s'étaient pas écartées depuis les temps apostoliques que leurs pères avaient vus. Que nous vous demandions encore jusqu'à quand vous feindrez d'oublier que vous avez à vous reprocher les horreurs d'une Saint-Barthélemy !... Et ces autres non moins hideuses que commettait, à la tête de vos hordes sanguinaires et souillées par le viol, un homme que l'on voit sous la forme d'un saint dans vos chapelles et que vous servez presque à l'égal de

(1) Apocalypse.

Dieu! Oh! ne soulevons pas le voile de vos turpitudes, l'observateur le mieux intentionné en reculerait d'horreur! Que si ces chrétiens que vous apostrophez du nom d'hérétiques ne vous paraissent pas être en tout dans la voie qui doit maintenir en rapport les besoins de l'époque et l'esprit de la loi, nous vous dirons : Amendez-vous vous-même, réformez-vous ; car vous ne pouvez vraiment pas vous en dispenser, et vous l'aurez à peine fait que vous vous donnerez déjà la main avec ceux que vous feignez de croire si loin de vous, et qui, nous en avons la conviction, courraient alors à votre rencontre pour concourir à l'accomplissement de cettre promesse divine selon laquelle une fusion universelle doit s'opérer dans le sens de l'esprit évangélique. Nous ne vous laisserons pas enfin, en quittant ce fâcheux sujet, ce spécieux prétexte, savoir : que vous n'êtes pas responsables du mal qui se commet, en quelque sorte, hors de votre juridiction. Oh si, vous en êtes responsables, écoutez-le bien : à qui s'en prendre du

fanatisme et de l'ignorance des populations que vous dirigez? Qui leur apprend, qui leur enseigne qu'un chrétien qui ne pense pas en tout point comme vous est un être hideux qu'on ne saurait assez fuir, mis hors de la loi commune par l'arrêt qui le destine à cohabiter à jamais avec les démons? Une dernière question : Vous seuls avez exclusivement dirigé, gouverné l'Espagne et l'Italie, et cela depuis bien des siècles. Eh bien! qu'avez-vous fait de l'Espagne? que faites-vous de l'Italie (1)? Si vous étiez obligés de voyager individuellement en compagnie d'une valise pleine d'or, où vous croiriez-vous plus en sûreté? En Espagne ou en Suisse? En Italie ou en Allemagne? Et sans sortir de notre France, consultez la statistique des crimes et délits, et vous qui prétendez

(1) On sait que de nos jours encore, outre les inqualifiables vexations qui se commettent dans les États romains, on étouffe lentement, dans les cachots-fosses du château de Saint-Léo, des prêtres que Rome accuse de ne pas partager tous ses préjugés.—Et les massacres politiques de Bologne commis, en 1846, au nom de SA SAINTETÉ le Pape!... et...!

seuls à la direction morale dès peuples, comme ceux qui, plus timides ou moins entichés, tiennent à certaines pratiques parce qu'ils les croient indispensables, au moins à la retenue des populations, vous y puiserez de quoi vous convaincre si vous êtes de bonne foi, et tout au moins de quoi vous fondre.

Duramier, dont les habitudes n'étaient pas de tuer le temps entre la demi-tasse et le cruchon de bierre, ayant à dépenser près de trois grandes journées dans l'inaction, se mit à parcourir les localités voisines. A l'aide d'un locatis, il alla visiter les restes de l'antique manoir de ces fiers seigneurs de Coucy, dont l'épitaphe disait tout l'orgueil.

Il revenait de cette excursion, lorsque, près d'arriver aux confins de la demi-lune du château-fort, il aperçut deux hommes de peine qui transportaient sur un brancard un individu dans un état complet d'ivresse, couvert de boue et dans un dé-[illegible] vraiment dégoûtant. Il ne fit pas d'abord

grande attention à cette repoussante scène, parce qu'il s'était aperçu déjà que dans ce pays les deux tiers de la population, sans en excepter mesdames du sexe, se mettaient habituellement en *ribote*. Au milieu d'un colloque picard auquel il n'entendait grand chose, il saisit pourtant bien ceci.

— Pour un *céruzien*, ce n'est guère propre.

Duramier, qui jusque là n'avait connu dans le monde médical que des hommes honorables en tout point, ne put se défendre à un mouvement de surprise. Il questionna rapidement les hommes de corvée, qui lui dirent dans leur franc langage, que c'était bien un *céruzien* et le plus distingué des *soulographes* parmi ses confrères du voisinage, pour la plupart disciples de Bacchus passablement distingués. Peiné, comme doit l'être un homme délicat, d'un pareil oubli des convenances, chez un homme dont il était le confrère, bien que lui Duramier n'exerçât pas l'art de guérir, il se hâta de fuir un spectacle si affligeant. Mais il eut beau vouloir oublier cette rencontre, elle était toujours à

tourmenter son esprit. Forcé ainsi à s'occuper malgré lui du personnel médical du pays, il se décida à vérifier l'assertion qu'il avait entendue la veille. Ayant appris que dans les environs s'était établi depuis peu un jeune pharmacien qui en se chargeant de l'établissement de son prédécesseur, avait aussi épousé sa riche héritière, et que ce jeune homme était du midi; et comme d'ailleurs quelques kilomètres seulement séparaient le village habité par le pharmacien du lieu où il était forcé de séjourner, le lendemain de bonne heure il se dirigea de ce côté. Quoique n'ayant pas un but bien déterminé il se promit pourtant d'arriver jusques au bourg qu'on lui avait indiqué si toutefois rien ne venait déranger ce projet incertain. Après avoir paisiblement cheminé pendant vingt-cinq minutes, il vit venir au loin deux cavaliers : l'un vêtu en blouse était bien, sauf sa mine chétive et blême, un fermier picard; l'autre, grand, figure un peu rubiconde et enjouée, légèrement emprisonnée dans le classique col de che-

ruise qui permettait à son menton seul de s'échapper en avant, et dont le chef grisonnant était coiffé d'un chapeau à forme basse, aux larges bords, et posé à la faubourienne, enfourchait de ses longues jambes une petite jument à queue très-courte, marchant ce pas relevé ou lambre, vrai type des montures de marchands de bestiaux. De sa voix brève et enrouillée il répondait, sans rien perdre de son allure quasi-triomphale, car il avait l'air d'être parfaitement content de lui, à la loquacité incessante de son compagnon de voyage. Au moment où ils passaient près de lui, Duramier entendit ces mots du fermier :

— Mais quand je vous dis que j'ai toujours du meau à m'budène...

— Je vous répète, lui répondit la voix enrouillée, que c'est le sang et qu'un coup de sabre demain matin remettra tout ça à place.

Il n'était pas bien facile à Duramier de savoir à quoi s'en tenir sur cette fraction du colloque des

deux passants ; mais comme depuis la veille il croyait voir des *céruziens* partout, il se promit bien d'éclaircir la chose.

Peu d'instants après et à sa grande satisfaction, il entrait dans un village qu'il devait supposer être celui qui avait fait le but de sa promenade. Il demanda s'il n'y avait pas un pharmacien dans l'endroit, on lui répondit en lui indiquant de la main une belle maison située à droite vers le milieu de la rue. Duramier entra dans une pharmacie très-belle, fraîchement décorée, et que pour le moment embellissait une très-jolie personne qui en occupait le comptoir. Comme il n'avait pas du tout l'air d'avoir besoin d'une des substances contenues dans le vaste arsenal, la jeune dame, car c'était bien la maîtresse de la maison, le prit pour un commis voyageur en droguerie. Duramier qui pensait qu'on peut bien ressembler à un commis voyageur, voire même à ceux qui sentent la drogue, sans offenser personne, ne se formalisa pas de la méprise et il demanda à parler à M. le pharmacien

dont il avait oublié de lire le nom sur l'enseigne. Il avait à peine terminé sa phrase qu'une porte s'ouvre avec précipitation et donne passage à quelqu'un qui court se jeter dans ses bras. C'était Galbet son condisciple, encore l'un des vingt. Après avoir tenu un long moment son ami embrassé, le pharmacien lui présenta sa jeune et jolie femme. Que de choses ne se dirent pas nos deux amis, avec quel bonheur ne se revirent-ils pas, quel ne fut pas surtout leur regret, en pensant que de trois jours que Duramier avait à passer dans le pays, un et demi s'était déjà écoulé sans qu'ils eussent pu se voir. Lorsqu'ils eurent épuisé tout ce que l'on a à se dire dans le premier moment qui succède à une longue absence, Duramier qui avait encore les céruziens sur le cœur, voulut savoir de son ami si, sous ce rapport, sa localité était plus heureuse que celles qu'il avait parcourues déjà.

— Ah, mon cher, lui dit Galbet, ne me parle pas de ça; si mon beau-père n'avait fait un peu l'article dans le temps, comme, soit dit entre nous,

le font passablement presque tous les pharmaciens, et si je n'avais moi-même dans les environs deux ou trois médecins qui connaissent leur état, je me serais mis marchand de sabres et d'eau chaude.

A ce mot de sabre Duramier comprit, et ce ne fut pas sans rire beaucoup que Galbet l'entendit raconter la conversation du fermier avec le médicastre du lieu; car l'homme à la voix enrouillée et au cheval à courte queue était bien le Sangrado du village, qu'une dame d'esprit avait surnommé le Médecin malgré lui, ce qui inspira à Duramier le quatrain suivant :

Molière avait prévu, je gage,
Qu'un jour, près du mont Couq'ré, (1),
On reverrait son personnage,
Sganarelle, resurgere.

—Si tu savais, mon cher Duramier, poursuivit Galbet, c'est vraiment à ne pas y tenir. Avez-vous mal aux dents, c'est le sang, et on vous saigne ; souffrez-vous d'un ongle rentré, c'est le sang, et on

(1) Coquerel, montagne de Picardie.

vous saigne. Etes-vous jaune et sec comme une allumette soufrée et éprouvez-vous tous les tourments d'une débilité inquiétante, c'est le sang qui n'est pas à place et on vous saigne pour l'y remettre... C'est un véritable abatoir élevé par l'esprit de secte et entretenu par l'ignorance.

— A propos, et ça vaudra mieux.... j'ai eu des nouvelles de nos trois amis les deux frères Molusar et Mauret, ils disent avoir à m'annoncer bientôt une chose importante; et c'est seulement, ajoutent-ils, parce qu'ils veulent nous faire à tous une surprise que pour le moment ils se bornent à me dire qu'ils sont à New-York où leurs affaires vont au mieux, grâce surtout à l'infatigable activité de Mauret qui est allé déterrer, ils ne disent pas où, un moyen qui paraît devoir être héroïque pour leur assurer une fortune peut-être colossale. Ils parlent aussi en termes très-vifs du feu sacré qui ne s'éteint pas chez eux, pas plus que chez nous, n'est-ce pas, Duramier?

— Il vivra, lui répondit celui-ci, chez tous ceux

qui se sont voués à une cause deux fois sainte, et je suis sûr que pas un ne manquera au rendez-vous.

Nos deux amis qu'un hasard heureux venait de réunir pour un moment, se dirent encore un long adieu. Duramier regagna son hôtel où l'on pouvait déjà croire qu'il ne reparaîtrait plus, car par mégarde il avait pris la clef de sa chambre, ce qui, avec sa longue absence, commencait à donner des soupçons. Au fait, il n'y a rien qui ressemble tant à un filou qu'un honnête homme, et vice-versa.

Le lendemain matin, Duramier qui avait enfin l'assurance de partir vers le milieu du jour, se dirigea machinalement, comme cela arrive tant de fois quand on a à se débattre contre la désœuvrance et l'ennui, vers une rue large et spacieuse, où la solitude semblait régner en souveraine. Lorsqu'il eut fait quelques pas il lut sur un portique enfumé cette inscription, autrefois en lettres dorées : HOTEL-DIEU; et le voilà encore avec ses céruziens en tête. Peste soit, se dit-il, des médecins

et des hôpitaux. Cependant il ne put se défendre à un peu de curiosité ; et se promettant de trouver là une juste diversion aux *saigneurs* de la contrée, il demanda l'entrée. C'était le moment de la visite : sur son titre d'homme de l'art, on lui indiqua la porte qui conduisait à la salle du service, où un docteur dont les allures et la corpulence disaient assez que depuis longtemps il était au régime du rosbeef et du Bordeaux, faisait une visite en forme de revue princière. Duramier avait à peine franchi le seuil de la porte qu'il aperçut un jeune homme à la figure pâle et décharnée, assis péniblement sur un lit de douleur où il venait de subir une saignée *jugulatrice*. Un peu plus loin encore un autre patient subissait la même opération ; enfin, dans le fond de la salle, trois chétives créatures regardaient d'un œil terne leur épigastre dévoré par un demi-cent de sangsues, et il y avait six malades dans l'hôpital ! Mieux vaudrait encore, pensait Duramier, ce sectaire d'une célébrité défunte, de la Faculté de Paris, lequel se

présentait, dit-on, sur la porte des salles, à lui confiées, et faisait ses prescriptions de la manière suivante : Entrants : trois saignées de trois palettes *coup sur coup* ; premier rang, sangsues à l'épigastre ; second rang, eau de gomme ; diète pour toute la salle, et il passait au compartiment voisin ! Notre observateur ne put longtemps supporter un pareil spectacle, il sortit précipitamment en se disant que décidément les médecins, dans ce pays,—il aurait pu ajouter : et dans bien d'autres— avaient devant les yeux une membrane rouge qui les empêchait d'y voir clair, et que la fumée alcoolique se chargeait du reste ; puis en cheminant dans la rue du silence, il écrivait à l'adresse du docteur gastronome le quatrain que voici :

Si dans les œuvres de Le Sage,
Au paragraphe Sangrado,
Vous avez lu certaine page ;
Vous pourrez dire : Ecce homo.

Un roulement de tambour vint le sortir des pénibles lamentations qu'il faisait sur la malheureuse

espèce humaine. Il y avait ce jour là grande parade à la messe, n'en déplaise à 1830, et revue après. La garde nationale du lieu, bizarrement composée, comme le seront toujours toutes celles où l'on verra, entre autres personnes exerçant des professions plus ou moins belliqueuses, des épiciers, des cordonniers, des tailleurs, de ceux surtout qui, comme le capitaine Rieublanc, étaient de la vieille garde; la milice indigène, disons-nous, se trouvait sous les ordres d'un apothicaire à la tête chaude et à l'esprit embrouillé, mais aimant tant son métier de commandant, qu'entre le bol et la pilule, il allait exécuter des manœuvres superbes dans son grenier en présence du premier patient qu'il pouvait accrocher, et bien souvent tout seul. Comme, dans les grandes occasions, le commandement revient de droit au grade le plus élevé du premier corps d'élite, les troupes de la garnison durent obéir ce jour-là au pharmacien heureux mortel.

Après avoir conduit sa troupe jusqu'à l'autel, lui avoir fait exécuter les mouvements d'usage,

arriva le moment de sortir de l'église. Lorsqu'il eut brandi assez longtemps son sabre innocent, l'homme aux mille fioles fit porter les armes, ce qui n'est pas reconnu pour chose très-difficile depuis que bon nombre de perroquets improvisent ce commandement soixante fois à l'heure. Mais il fallait faire exécuter une manœuvre pour ne pas mettre la tête en queue, particularité qui avait échappé à la sagacité de notre commandant, puisqu'il avait déjà mis ses colonnes au mouvement du pas accéléré. Comme la troupe obéissante faisait face à la grille du chœur, elle ne pouvait que marquer le pas plus ou moins sur les talons du camarade d'avant. L'apothicaire voyant que la troupe mouvante ne pouvait sortir de cette position difficile, s'écria d'une voix tonnante :

— Sur le flanc droit, marche.

A ce singulier commandement du pharmacien qui, dans son trouble, s'était probablement cru auprès d'un malade pour l'exécution d'une tout autre manœuvre, le sourire le plus malicieux

erra un moment sous ces moustaches de toute nuance habituées à obéir toujours, quand même, mais réfractaires cette fois à l'injonction de leur commandant.... Et l'ancien frater ne savait plus à quel saint se vouer pour sortir de la position infernale où la messe l'avait mis. Enfin un suisse multicolore, voyant l'embarras de l'apothicaire à quia, et en vertu, sans doute, de ses épaulettes de colonel, improvisa un commandement, et la troupe s'ébranla, et les autorités locales emprisonnées par l'homme le plus important de la garde, purent regagner, tambour en tête, un réduit, appelé modestement l'hôtel de ville.

Afin de trouver moins longues les quelques heures qu'il avait encore à passer dans la cité de l'apothicaire à tout faire, Duramier entra dans un café où il se mit à parcourir les triples colonnes d'une multitude de journaux arrosés de bière et de moka, disposés sur un guéridon marbré pour distraire..., ou le plus souvent pour augmenter l'ennui du consommateur. Lorsqu'il eut rapidement par-

couru ces articles de polémique ronflants de mots et vides de sens, véritables champs de bataille des coteries ambitieuses qui se jouent, à l'aide d'une écorce de patriotisme, d'un public crédule et confiant, il arriva à l'inévitable article des nouvelles diverses. Après avoir eu l'avantage d'apprendre quels honorables avaient eu l'insigne faveur d'être reçus à la cour que, encore en ce temps là, on appelait citoyenne, toujours pour amuser par des mots ce pauvre peuple français, unique en ce genre; après qu'il eut parcouru tous les on dit plus ou moins officieux, il arriva à l'un des extraits du Moniteur universel, qui prévient de tout excepté du mal et des abus. Il s'agissait d'un de ces articles périodiques destinés à donner le nom des célébrités choisies par un ministre toujours bien intentionné en faveur du bien public et privé.... de ses créatures, pour administrer, on sait comment, tel ou tel département, telle ou telle localité. Il faut savoir tout ce qu'ont d'ennuyeux, pour le voyageur, ces interminables moments qui précè-

dent le départ des voitures quasi-publiques pour admettre la possibilité d'avaler tous les articles, y compris celui des nouvelles diverses, même d'un seul journal. Duramier, qui en avait déjà trop, en était à ce moment où la pensée faisant défaut, les yeux seuls restent machinalement fixés sur la fin d'un morceau qu'on n'a plus la force d'achever. Il avait déjà fait un mouvement pour se lever lorsque le nom de Pont s'offrit à sa vue. Sans doute le Pont que nous avons laissé à Toulouse pouvait bien avoir assez d'homonymes pour que son nom réveillât peu l'attention du lecteur; cependant Duramier remonta rapidement à l'origine de l'article, et cette fois il lut avec une attention qui devait bien autrement augmenter dans l'article suivant, ces lignes :

«Par ordonnance royale, etc., etc., M. Pont-de-Viarest nommé substitut du procureur du roi à Pau».

Cette nomination occasionna à Duramier une joie d'autant plus vive et sincère qu'il aimait beaucoup Pont et qu'il ne pouvait lui souhaiter rien de

mieux que de le voir entrer dans une carrière où son imagination l'avait depuis si longtemps devancé. Excité par l'effet de cette nouvelle intéressante, il continua à parcourir l'article aux nominations. Passant bientôt à un autre ordre, il lut ce qui suit :

« Sont nommés aux inspections des routes dans les départements ci-après, MM. Dandar (comte de) au département des Basses-Pyrénées..... »

Et cette fois Duramier n'alla pas plus loin. Le comte d'Andar, répétait-il tout bas, nommé à une place d'inspecteur! à la vérité, c'est l'inspection des routes qu'on lui donne; mais après tout il ne faut pas moins qu'un gouvernement que rien n'explique—il s'est expliqué aujourd'hui,—pour en voir émaner de pareils faits. Mais revenant bientôt de cette surprise qu'occasionnent toujours à des cœurs droits les tripotages administratifs ou autres, fût-ce *même le fameux système à* bascule, Duramier rapprocha subitement dans son esprit les deux nominations, et se souvenant

que le comte, fidèle à des promesses qu'il avait faites sans doute, pourrait souscrire à leur accomplissement, depuis que ce qu'on appelait les rêves de Pont-de-Viar venaient de s'accomplir et, comme à point nommé, dans la résidence désignée au nouvel inspecteur des Basses-Pyrénées, il tomba dans un affaissement profond.

On va vite dans ces circonstances, et peu de minutes suffirent pour donner toutes les tortures que les mille pensées qui viennent assiéger à l'envi amènent à leur suite. Déjà Duramier croyait voir celle qu'il aimait tant et dont il savait être aimé, tendre ses bras vers lui pour le supplier d'aller la délivrer. Tantôt elle lui apparaissait au moment où, d'une main tremblante, elle allait signer une destinée qui était si peu selon son cœur. Tantôt il croyait l'apercevoir parée de la robe nuptiale, la blanche couronne posée sur sa chevelure d'ébène, marchant d'un pas chancelant vers le lieu où on allait la rendre parjure. Alors il la voyait, laissant échapper de sa bouche ce oui fatal réprouvé par

son cœur... Ici l'accès de la douleur le rendit à lui-même, et par un retour subit au sang-froid et à la raison, et avec cette justesse d'esprit qui le caractérisait, il prit la subite et efficace résolution d'aller couper le mal à sa source. Il demanda un morceau de papier, sur lequel il écrivit ces mots.

« Nous apprenons avec le plus vif plaisir qu'une « société savante composée d'éléments divers doit « faire, sous peu de jours, une exploration dans les « Pyrénées; il nous serait même possible de « citer quelques noms, parmi lesquels nous fe- « rions remarquer celui de M. Duramier, déjà « connu dans notre ville. Si nous sommes bien « informés, leur rendez-vous aura lieu vers la fin « du mois à Pau. » Et il envoya ce billet au rédacteur du journal favori du comte d'Andar à Toulouse.

Quelques heures après, Duramier attendant le départ d'une voiture en poste qui, d'une petite ville où il venait d'arriver, devait le conduire à Paris, transcrivait sur son calepin l'inscription

d'une fontaine gothique située sur la place de la petite cité. Cette inscription portait :

En cette ville.
Chilpéric II a été inhumé
721.
Charlemagne, sacré
768.
Hugues-Capet, élu rôi
787.

Quoique l'esprit de Duramier fût depuis quelques heures sous la domination presque exclusive de son cœur, son observation se réveilla à la vue de ce modeste monument qui, depuis bien des années, présente au voyageur le synoptique tableau de l'histoire de la petite localité, qu'il abreuve de son eau toujours limpide, et malgré ses vives préoccupations, il mit à profit les soixante minutes que le conducteur lui offrit de la part du réglement. Duramier visita avec le plus vif intérêt un monument très-remarquable d'architecture gothique — moyen âge, — l'église du lieu où se sont passés tant d'évènements majeurs. Il lut une foule

d'inscriptions et de légendes, à l'aide desquelles il put compléter à peu près l'historique local. Au moment où il se disposait à voir aussi un hôtel-de-ville de même ordre et de pareille date, l'éclat du fouet du postillon vint lui intimer l'ordre du départ.

Pendant que Duramier, étourdi par le roulement de l'une des mille voitures qui vont déposer chaque jour àParis tant de... provinciaux, cédait à la pesanteur de ses paupières, transportons-nous pour un moment chez le comte d'Andar et voyons ce qui s'y est passé depuis que sa fille et lui ont quitté la ville à la maison de pierre.

Nous savons déjà que le comte professait, pour les routes principalement, un goût si outré qu'il aurait volontiers quitté son vieux castel, qui n'était pas à vrai dire sur les bords de la Garonne, pour aller... en Sibérie peut-être, à la seule condition d'y devenir le directeur de nombreux ateliers de voies de grande et petite communication. La mort d'une tante, au format Louis XV, venait de le

rendre possesseur d'une jolie petite terre, voisine des vastes propriétés d'un homme influent. Des chemins en fort mauvais état furent bientôt pour l'homme puissant qui avait besoin d'en avoir de bons, et pour le comte qui aimait tant à s'en occuper, un lieu commun où ils se rencontrèrent, toujours avec un nouveau plaisir. Tant y a, que le personnage influent finit par faire comprendre au comte qu'une place d'inspecteur général des routes, aux ronds appointements, s'allierait parfaitement avec son titre de noble rentier, malgré même la *déplorable catastrophe* qui avait bouleversé l'état. Et peu de temps après, les feuilles publiques enregistraient sa nomination, comme nous l'avons déjà vu.

Par une coïncidence qui ne pouvait manquer d'être fatale à Duramier, la réintégration d'un *rallié* dans les hautes fonctions qu'il occupait in partibus au temps du drapeau des lis, ouvrit à Pont-de-Viar la porte de la magistrature et le plaça d'abord au siége de Pau. Le comte, qui

avait été aux anges en voyant cette nomination doublement heureuse, s'était empressé de louer un appartement dans la capitale du Béarn, où il devança son futur gendre. Celui-ci, avec son nouveau titre, eut bien vite effacé aux yeux du comte les quelques nuages que les deux plaisantes circonstances que nous connaissons avaient élevés entre eux, et tout alla pour le mieux.

Depuis quelques semaines déjà Pont-de-Viar occupait le second siége du parquet de Pau, et le comte d'Andar inspectait ses routes et ses ateliers avec un zèle qu'on serait heureux de voir chez cette nuée d'inspecteurs qui n'inspectent rien, à l'exception pourtant de leur mandat trimestriel. Rien ne paraissait plus s'opposer au mariage qui germait depuis si longtemps dans la grosse tête du comte, il donna donc plusieurs assauts à sa fille; mais ce fut en pure perte, elle resta inébranlable. Remplie d'obéissance pour un père qu'elle chérissait, Jémima lui avait bien toujours répondu qu'elle était disposée à se soumettre pour ne pas lui dé-

plaire ; mais ceci ne faisait pas l'affaire du comte qui, aimant tendrement sa fille et lui connaissant un cœur droit et pur, reculait toujours devant la pensée de lui faire violence. De son côté Pont-de-Viar qui occupait, du reste, son siége avec assez de dignité, et qu'on recherchait déjà à cause de son nom et de sa place, faisait assaut de maladresse auprès de Jémima ; malgré tout néanmoins, elle lui accordait toujours son estime et son amitié.

Les choses en étaient là, lorsque, en attendant l'heure de la promenade à laquelle la conviait une belle matinée, Jémima lisait, peu avant son déjeuner, la gazette du jour, ce que du reste elle n'aurait jamais manqué de faire, sachant combien elle était agréable à son père lorsqu'elle pouvait lui rendre compte de l'intéressant chapitre des nouvelles diverses. En tête des articles qui composaient cette partie du journal, se trouvaient les quelques mots que Duramier avait envoyés au rédacteur, avec lequel il avait eu très-souvent des rapports. Au nom de Duramier, à la nouvelle de

son arrivée, le cœur de la jeune fille bondit de joie; mais en même temps elle sentit un trouble indéfinissable, que remplaça peu à peu une douce rêverie, pendant laquelle la feuille à l'heureuse nouvelle, échappée de ses mains, avait glissé sur le parquet. Une demi-heure s'était déjà écoulée et la jeune fille rêvait toujours. Tout à coup la porte s'ouvre et donne passage au comte et à Pont-de-Viar qui avait accepté du futur beau-père un déjeuner sans façons.

— Eh bien, Jémima, dit le comte en entrant, que m'annonces-tu de bon? Voilà, je crois, le journal, ajouta-t-il en ramassant la feuille, que tu auras laissé tomber en entendant ouvrir la porte, j'en conviens, un peu précipitamment; c'est bien de toi.

Et sans lui donner le temps de répondre, il parcourut la gazette, cherchant son article de prédilection; il y lut tout d'abord les quelques lignes que nous connaissons. Jémima, pour se soustraire aux questions de son père, et aussi pour cacher son

trouble, s'était promptement esquivée sous le prétexte du déjeuner; mais son père la rappela avec un tel empressement que force lui fut de revenir au salon. Elle était si tremblante, si confuse, que Pont-de-Viar s'aperçut qu'elle n'était pas comme d'habitude, et il lui fit un signe d'intelligence qui voulait dire : « Le bonhomme n'en finira pas... je souffre autant que vous des retards du déjeuner. » Car Pont était bien convaincu qu'il s'agissait de quelques crampes d'estomac éprouvées par la jeune personne; et s'adressant au comte, il le pria pour mademoiselle Jémima, qui paraissait avoir besoin de prendre quelque chose....

— Mais oui, oui, interrompit le bon père, à table; pauvre enfant, pourquoi donc te faire attendre ainsi... C'était, à la vérité, pour vous apprendre une bonne nouvelle; pour le coup, ma fille, ce ne sera pas toi qui m'annonceras les faits intéressants de mon journal, que nous ne t'avons pas donné, du reste, le temps de lire. Eh bien, cette nouvelle qui va remplir de joie M. Pont-de-Viar et à la-

quelle nous aurons notre part de plaisir, n'est-ce pas, ma chérie? c'est que... Oh! j'étais sûr aujourd'hui d'avoir du bon à vous dire, M. le substitut, et voilà pourquoi je vous ai pressé d'accepter un déjeuner de famille.

— Il ne se rappelle plus ce qu'il a à m'annoncer, murmurait Pont.

— Je suis heureux, continua le comte, que mon pressentiment se vérifie.

Enfin, après avoir longuement discouru sur les pressentiments, il passa le journal à Pont, qui lut, il faut le dire, avec un vif plaisir, l'annonce de l'arrivée prochaine de Duramier. Pendant la longue période du comte, Jémima avait eu le temps de se remettre un peu, aussi ne s'aperçut-on plus de tout ce qui se passait dans son cœur; elle prit même part aux manifestations de plaisir de MM. l'inspecteur des routes et du substitut. Pont, qui voyait ce changement, répéta plusieurs fois durant le repas à sa future : Je vous disais bien que le

déjeuner vous rétablirait entièrement. Il était si perspicace, le substitut !

Avant de laisser partir Pont-de-Viar, le comte lui fit promettre qu'il leur amènerait M. Duramier dès qu'il serait arrivé.

— Je vous le promets, répondit le magistrat; je sais, ajouta-t-il, que Mlle Jémima aime à lire les productions de mon ami et qu'elle est assez bonne pour en faire l'éloge. Je prends l'engagement, dans la pensée de lui être agréable, de me faire donner tout ce qu'il aura écrit depuis qu'il n'est plus dans le midi.

Le déjeuner terminé, Jémima put rester seule jusqu'au soir; elle avait fait dire que son père n'y était pas, ce qui signifiait qu'elle ne voulait pas être dérangée. Comme ce n'était pas sans une peine assez vive que la jeune personne résistait aux vœux de son père, elle devenait moins éloignée de jour en jour de la pensée que peut-être enfin elle pourrait consentir à une union qui sans doute ne lui souriait pas le moins du monde, mais à la-

quelle elle pourait finir par se soumettre, comme le font hélas ! tant de jeunes personnes qui, pour ne pas désobéir à des parents malheureusement inspirés et quelquefois même coupables jusqu'à la tyrannie, s'engagent dans les liens indissolubles d'un avenir malheureux, ourdi par les mains de ceux que la nature a préposés pour assurer leur bonheur. Comme Jémima connaissait pourtant les bonnes dispositions de son père, elle ne pouvait douter que si Duramier était présent il ne fût possible de lui faire entendre raison. Mais comment se défendre sans appui ? comment aussi, à un âge où la timidité et la pudeur l'emportent toujours sur tout autre sentiment, se décider à faire part à Duramier d'un embarras qui était cependant si pressant? Que de larmes secrètes ne viennent pas sillonner ces joues rosées sur lesquelles la douleur n'a pas encore imprimé son ineffaçable cachet, dans ces moments où, en proie à un chagrin aussi vif que légitime, une jeune fille voit un danger qu'elle ne saurait prendre la résolution d'éviter!

Jémima en était à peu près là lorsqu'elle reçut le message que Duramier lui avait fait tenir d'une manière aussi simple qu'ingénieuse. Mais depuis ce moment la jeune personne se sentit devenir une puissance, et il ne lui parut plus possible de succomber aux sollicitations qui déjà commençaient à l'ébranler. C'est ainsi que, revenue à ses rêves de bonheur, elle avait voulu être seule pour s'y livrer sans mélange.

Allons à présent retrouver Duramier, réveillé de sa pénible somnolence par cette demande que reçoivent tous ceux qui arrivent à Paris avant de franchir les barrières :

— Monsieur a-t-il quelque chose qui soit sujet à l'octroi ?

Après cette question, toute de politesse, en vint une autre qui, en complétant son réveil, lui prouva le cas qu'on faisait de sa réponse.

—La clef de votre malle, s'il vous plaît...

Et, comme les autres voyageurs, Duramier apprit plus tard comment avait été respecté l'ordre

qu'il avait pu mettre dans sa valise. Tout le monde sait comment on procède à la visite des effets. Ainsi, pendant que les frêles cartons sont impitoyablement jetés pêle mêle et très-souvent écrasés sous l'énorme poids d'un gros ballot ; pendant que le désordre le plus vandale est mis dans tout le chargement de la diligence, il arrive souvent qu'une visite domiciliaire est faite dans les poches des messieurs et dames renfermés dans les trois compartiments de la machine roulante. Duramier, qui n'était pas encore fait à ce genre de civilisation, tout en se prêtant de son mieux aux exigences toujours croissantes de la bande verte, ne pouvait s'empêcher de prêter attention à toutes les réflexions plus ou moins bizarres, mais souvent marquées au coin de la justesse, que se permettait plus d'un récalcitrant.

— A quoi bon, disait l'un, cette violation du plus sacré des domiciles?

— Pourquoi, disait l'autre, ce désordre, ce préjudice occasionné à mes innocentes valises?

— A quoi bon, répondait celui-ci? à enrichir des hommes,... qu'il n'aurait pas manqué d'appeler des Hourdequins s'il avait connu le scandale que cet homme du jour a donné naguère; à nourrir, ajouta-t-il, un tas de fainéants, de paresseux, de vauriens, de... de...

— Ah! si tout le monde pensait comme moi, interrompait un quatrième, rouge de colère et menaçant du geste, mais s'arrêtant là.

Sans doute Duramier ne partageait pas tout ce qu'il venait d'entendre exprimer si durement par suite d'un mécontentement un peu exagéré; mais il ne pouvait que déplorer cette tendance fiscale qui, sous un règne de liberté à la vérité bien singulièrement entendue, met les entraves les plus repoussantes dans ce que l'homme doit avoir de plus cher. Sans doute il serait absurde de songer à la possibilité d'une administration sans impôts; mais ce que l'on est en droit de demander, c'est un mode de perceptions moins révoltant d'abord, des impôts moins exagérés ensuite, et enfin une

dilapidation moins scandaleuse que celle qui s'est glissée aujourd'hui à peu près partout et sous toute forme possible. Je comprends à présent, se disait Duramier, ce bédouin qui ne put se laisser tenter par un Français, qui voulant le sortir de son esclavage, lui faisait un tableau magnifique de la liberté dont jouissait son pays de France, gratifié entre autres avantages, de douanes, d'octroi, etc., et sans cesse menacé de dotations toujours croissantes.

Duramier comprenant bien qu'il ne pourrait tirer aucun avantage de son séjour à Paris dans la disposition d'esprit où il se trouvait depuis que sa pensée était si péniblement préoccupée de ce que nous connaissons, se hâta de terminer ce qu'il ne pouvait se dispenser d'y faire, et après un séjour de deux semaines environ, il s'exposa de nouveau aux inconvénients de voyager en diligence.

XIV.

L'INTERVENTION DU DESTIN.

L'homme s'agite et Dieu le mène.
(FÉNELON.)

Les réverbères éclairaient de leur lueur incertaine les rues silencieuses de Pau, que les avant-coureurs de l'aurore commençaient à rendre moins obscures, lorsqu'un sourd roulement mêlé à un bruit cadencé de grelots fit frémir les vitres d'un appartement situé au premier étage de l'un des hôtels qui sont situés sur cette place où figure aujourd'hui la magnifique statue de celui qu'on a surnommé le modèle des rois.—Nous ne disons

pas le contraire, et nous avons nos raisons pour cela. —

—Peste soit des diligences, gromelait une voix étouffée entre le rebord des couvertures et celui du classique couvre-chef de coton.

Mais le calme ayant succédé au bruit de la maison roulante, un ronflement, indice de ce sommeil fatigant pour le dormeur comme pour ceux qui veillent, se fit bientôt entendre dans le fond de l'alcôve où reposait celui que nous allons réveiller par un coup de sonnette.

— Qui est là? s'écria une voix qui laissait deviner l'impatience de l'insomnie.

— Ahi monsieur, comme il dort, répondit-on.

A ces accents connus, le susbtitut Pont-de-Viar saute au bas de son lit en répondant gaîment :

—Que diable! si matin, que fais-tu dans la rue?..

Probablement nos deux anciens amis de collége n'en seraient pas restés là de leur Racine; mais la porte ouverte on s'embrassa, et mille questions se succédant avec la rapidité de l'éclair, il

s'établit bientôt entre Duramier et Pont-de-Vian un colloque des plus animés.

— Nous t'attendions à la fin du mois, disait Pont, car les journaux nous avaient prévenus de ton arrivée en compagnie d'une société de savants... Etes-vous arrivés tous ensemble?.. Me présenteras-tu à tes amis de la science?

Et sans attendre de réponse à ses questions multiples, Pont tira son ami d'embarras, pour réveiller cette fois toutes ses émotions.

— Sais-tu bien, dit-il, où nous allons dîner ce soir? Devine.

— Que sais-je? répondit Duramier un peu ému.

— Eh bien, chez le comte d'Andar.

— Vraiment; mais comment se fait-il...

— Oh je vais t'expliquer tout cela. Mais d'abord que je sonne pour envoyer chercher un café au lait, car je comprends que, après avoir passé les deux tiers de la semaine en diligence, on a besoin de rétablir ses forces, que ne réparent pas les dîners à la vapeur que l'on fait sur les routes de la

capitale, et le tout en poste, aux risques et périls d'une indigestion à peu près inévitable.

— Je consens volontiers à déjeuner quand tu voudras, répondit Duramier; mais avant tout, je dois faire mon compliment à monsieur le substitut.

— Oh ça! mais comment sais-tu cela? dit Pont-de-Viar en se rengorgeant.

— Il ne faudrait vraiment pas lire un seul journal pour ignorer ta nomination.

— Alors tu connais celle du comte : et moi qui voulais te régaler de toutes ces nouvelles! Mais enfin je t'en annoncerai pourtant une aussi importante que positive, et certes, je sais d'avance tout le plaisir qu'elle te fera.

— Parle, dit Duramier un peu embarrassé : tu doit être convaincu, ajouta-t-il avec contrainte, que je m'associerai toujours à ce qui pourra t'arriver de favorable.

— Eh bien, je me marie....

— Avec....

— Oh c'est décidé, et j'espère que tu me feras le plaisir d'être un de mes témoins.

— Achève, avec...

— Farceur, tu le sais et ta face se contracte comme si tu faisais un grand effort pour le deviner! eh parbleu avec Jémima.

Sans doute les traits de Duramier se contractaient; mais le lecteur sait bien que ce n'était pas pour deviner le nom de la future de l'heureux magistrat.

Après qu'il eut subi les longs détails que lui débita son ami, Duramier lui fit observer qu'il était bien séant d'aller voir le comte avant l'heure du dîner.

— C'était ma pensée, lui répondit le substitut, et je voulais finir mes considérants en concluant à cette visite. Veux-tu que nous partions?

— Volontiers, répondit Duramier de grand cœur; car au besoin irrésistible qu'il éprouvait de revoir son amie, se joignait celui d'une explication désormais pressante.

En passant devant l'étalage d'une marchande de fleurs, Duramier eut la bonne inspiration d'ache-

ter un bouquet duquel il garda seulement une pensée qu'il plaça à la boutonnière de son habit. En peu d'instants nos deux jeunes gens se trouvèrent en face de l'hôtel où était logé l'inspecteur des routes.

Il n'est pas facile de garder l'incognito dans les villes de province, de l'ordre surtout de celle de Pau. Duramier entrait à peine chez Pont-de-Viar que Marie, la soubrette et quelquefois peut-être un peu la confidente de la jolie fille du comte, annonçait à sa maîtresse l'arrivée de son auteur favori à elle aussi, car il faut savoir que Mlle Marie faisait ses délices des feuilletons de Duramier.

— Quel bonheur, mam'sellè, de l'avoir ici ce monsieur Du Ramier, disait-elle à sa maîtresse. Sans doute qu'il va bientôt nous envoyer des feuilletons... N'est-ce pas qu'il ne quittera pas de longtemps la ville de Pau, n'est-ce pas mam'selle?

Jémima savait bien que Duramier devait revenir dans le midi, elle avait même compris, peut-être, la signification précise des quelques lignes

qu'elle avait lues dans le journal de son père; mais il y avait pourtant une telle indécision, un tel vague dans ses pensées, qu'à cet embarras où l'on se trouve dans toute position incertaine, se joignait le trouble inévitable que lui causait l'arrivée de Duramier. Mais si son esprit était traversé de mille idées confuses, son cœur de jeune fille, quoique ému et palpitant, la poussait à mettre dans tout ce qui l'entourait cet ordre, cette harmonie délicate qu'imprime à tout ce qu'elle touche la jeune personne qui aime. Il n'y avait pas jusqu'à la romance favorite qui ne fût déjà placée sur son piano. Tous ces délicieux préparatifs terminés, la jeune fille songea à sa toilette, et ce fut la même parure que Duramier lui connaissait, qu'elle adopta ce jour-là, et surtout elle n'eut garde d'oublier le significatif bouquet de pensées.

— Comme tu es belle dans ta simplicité! lui dit le comte son père, en lui imprimant un baiser sur le front. Tiens, puisque te voilà si bien, nous

sortirons si tu le désires, d'ailleurs j'ai ma tête excédée de calculs.

Jémima allait répondre on ne sait trop quoi, lorsque le groom que nous avons vu à Toulouse, annonça MM. de Pont-de-Viar et de Duramier. A ce dernier nom, le cœur de Jémima battit avec une telle force qu'elle eut besoin de faire les plus grands efforts pour ne pas demeurer clouée sur son fauteuil. Sa jolie physionomie décélait assez toute son émotion; mais le comte qui s'était avancé pour faire bon accueil à l'ami de son futur gendre ne le lâcha pas de sitôt, ce qui donna à sa fille le temps de se remettre. Pont qui s'était aperçu un peu de ce trouble, disait, dans le tuyau de l'oreille de Duramier :

— Toujours timide comme tu sais, mais nous changerons cela!

Si le comte d'Andar avait fait un accueil amical à Duramier, sa fille le reçut de manière à lui faire comprendre qu'il était toujours aimé. Il y avait un tel contraste entre sa manière de s'exprimer

avec celui que son père lui destinait et avec Duramier, que Pont seul pouvait s'y méprendre. Avec Duramier c'était une réserve, une délicatesse pleine de charme; et avec Pont c'était cette agréable aisance que l'on nomme le sans-façon.

— Il était temps, M. Duramier, dit Jémima après que ses premières émotions furent apaisées, que vous veniez ranimer le feuilleton de la province; il est bien languissant depuis votre départ.

Comme le comte s'était emparé de Pont, elle ajouta :

— J'espère que vous donnerez quelques jours à la culture des fleurs que vous avez si agréablement semées dans toutes vos productions. Et les yeux de la jeune fille s'attachèrent furtivement sur la pensée qu'elle venait d'apercevoir à l'habit de Duramier; elle rougit alors, car de toutes ses vertus la pudeur n'était pas la moindre. Duramier ne voulant pas augmenter son trouble, mais dans le but de répondre cependant à sa charmante al-

lusion, lui dit qu'il était bien flatté du souvenir qu'elle venait de lui exprimer, que seul il suffisait à sa félicité ; puis il ajouta : qu'il revoyait avec bonheur les fleurs méridionales auxquelles il avait voué une fidélité éternelle ; et son regard allait de sa pensée à celles de la jeune fille.

Le comte retint les deux jeunes gens pour la soirée. En attendant, il leur proposa une promenade au jardin, et pour le coup Duramier eut son tour de corvée. Il dut subir en entier l'interminable chapitre des questions que l'on adresse toujours à qui vient de loin. Il répondit à tout avec un tact, une précision qui charmèrent le comte. Il n'y avait pas jusqu'aux routes qui n'arrivassent parfaites à travers la diction simple mais précise de Duramier.

— Quel bonheur, se disait le comte, si j'avais un gendre comme celui-là! je crois qu'avec lui je pourrais entreprendre l'inspection du Pic du Midi.

Par anticipation, nous dirons que le souvenir de cette conversation, qui, à la vérité, ne dura pas

moins de trois heures, fut pour beaucoup dans un événement que nous verrons plus tard.

— On m'a beaucoup parlé de Nancy, dit le comte dans l'une des mille questions qu'il faisait pleuvoir sur Duramier; pourriez-vous me camper sur ce que c'est, en fait de grande et petite voirie s'entend?

— Parfaitement, monsieur, lui répondit Duramier, et il lui parla de cette ville admirablement percée, dont les rues principales aboutissent à une place magnifique ornée d'un monument en l'honneur du roi Stanislas.

— Ah! monsieur, interrompit le comte, si je pouvais faire adopter mon projet d'alignement général, tout serait droit en France.

— Vous auriez bien à faire, dit Duramier en riant.

— Je crois, ma parole d'honneur, M. le comte, que vous jouez aux calembourgs avec mon ami, dit à son tour Pont qui avait entendu cette der-

nière partie de la conversation du beau-père et de l'ami auteur.

— Avez-vous vu Strasbourg? continua le comte trop peu mobile pour se plier aux jeux de mots.

— Oui monsieur, c'est une ville peu remarquable : ses maisons, dont la plupart pourraient être décorées du nom de barraques de bois, ses rues tortueuses, ses places irrégulières la rendent peu digne de l'attention des voyageurs. Mais en revanche, la flèche magnifique de la cathédrale qu'un génie hardi du 15e siècle éleva à cent-cinquante mètres à travers les nues est un objet d'art admirable.

Il aurait probablement fallu passer une revue générale des villes et des campagnes si l'heure du dîner n'était venu mettre fin aux questions incessantes du comte d'Andar.

Après un long moment donné au confortable, Jémima qui devinait l'intention de ses convives dit à son père : Il fait bien beau ce soir, tu devrais engager ces messieurs à descendre au jar-

din, nous les conduirons sur la terrasse, où l'on jouit d'un coup d'œil charmant et où la brise du soir se fait agréablement sentir. Et quelques minutes après on voyait à la blanche clarté de la lune, assis sous un berceau odorant, le comte d'Audar, sa fille, Duramier et Pont-de-Viar. Après une conversation de quelques minutes, le comte qui ne pouvait jamais s'accommoder longtemps d'un entretien dans lequel il n'avait pas une part à peu près exclusive, attira peu à peu Pont et l'entraîna hors du berceau dont il l'éloigna peut-être à son insu; et ce fut vers le milieu de la longue terrasse qu'il cloua son futur gendre. Jémima qui savait bien que ce n'était pas pour un peu de temps que son père allait converser avec Pont, tremblait à la pensée de se trouver seule avec Duramier, ce qui était inévitable; mais elle voulait cependant ne pas se soustraire à un entretien devenu absolument nécessaire. Son premier mouvement après l'éloignement de son père fut de sortir du berceau. Elle se plaça à quelques pas contre le parapet de la terrasse. Ce

fut une idée convenable et heureuse car, si l'épaisseur du feuillage convient parfois à certains amants, il en est dont les intentions sont trop pures pour avoir besoin de se soustraire aux regards paternels. Plus libres tous deux à l'endroit qu'ils occupaient, nos deux jeunes cœurs se livrèrent à une conversation pleine d'agrément et d'intérêt. Mais comme, quelque diffus que fût le comte, il pouvait d'un moment à l'autre retourner sur ses pas, Duramier comprit qu'il n'avait pas un moment à perdre. Lors donc qu'il eut raconté comment il avait appris en même temps les deux nominations du comte d'Andar et de Pont-de-Vlar, il ne cacha pas à son amie que son voyage à Pau n'avait d'autre motif que celui de la voir; que Pont, en lui disant où en étaient les choses, n'avait que trop confirmé ses craintes et qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour conjurer l'orage prêt à fondre et à détruire leurs deux existences. Jémima répondit à Duramier qu'elle avait parfaitement compris le sens de l'annonce du journal,

qu'elle avait bien cru que les Pyrénées pouvaient être un sujet d'exploration réelle, mais qu'elle n'avait pas pris le change sur ses intentions. Elle parla ensuite des bontés de son père, assurant qu'il ne voudrait pas lui faire violence, mais que ne croyant pas à la répugnance que lui inspirait Pont un motif sérieux, il la pressait beaucoup; qu'en définitive, elle n'aurait qu'à s'ouvrir à lui et qu'elle était sûre qu'il ne la contraindrait pas. D'ailleurs, ajouta-t-elle, mon père a pour vous une grande estime, il sait que vous la méritez, et je ne craindrais pas, s'il le fallait, de lui parler de celui qui de mon cœur occupe la seule place. Duramier était plein de joie et de bonheur; mais il ne pouvait se défendre à la pénible pensée que jusque là il avait laissé ignorer à Pont, son ami de collége, tout ce qui se passait entre lui et celle que son ancien condisciple croyait avoir déjà pour femme. Avec sa droiture parfaite, avec sa délicatesse sans égale, il ne pouvait supporter l'idée de courir sur les brisées de son compagnon d'études. Si vous saviez, disait-il

à l'amie de son cœur, tout ce que je souffre, combien parfois je me sens découragé... Que j'ai besoin de vous, ajoutait-il, pour me rappeler au courage et à la résolution! et il fixait sur Jémima un regard où perçaient son amour et ses angoisses; puis, pendant le moment de silence qui succéda à cet épanchement si digne, il traça sur un petit album que Jémima tenait dans ses mains le quatrain que voici :

Lorsque je veux à mon âme
Faire oublier la douleur,
Dans vos jolis yeux de femme
Je viens chercher le bonheur.

En ce moment le comte s'ébranlait comme pour continuer sa promenade vers le fond de la terrasse; mais Pont qui n'en pouvait déjà plus, fit un pas du côté où étaient son ami et sa future, et le comte prit cette direction. Force fut donc à Duramier de suspendre l'entretien qu'il avait avec Jémima. Ils purent cependant se dire, d'un regard expressif et réciproquement compris, qu'ils s'appartiendraient un jour.

Quelque assurée que pût être Jémima de changer les dispositions de son père, quelque mérite que pût avoir Duramier, il n'est pas facile de prévoir quel aurait été le sort de leurs projets d'avenir, si le singulier et presque incroyable événement que nous allons raconter ne fût venu simplifier les choses. Pont-de-Viar dont les opinions étaient tout aussi bizarres et tout aussi inexplicables que le sont celles de M. Maugnin par exemple, se prenait souvent de querelle politique avec un digne officier de la garnison. Ce dernier, avec son cœur droit, loyal et franc, ne pouvait guère s'accommoder de tout ce qu'avait d'incompréhensible la polémique du nouveau substitut. Nous devons dire néanmoins que tout s'était toujours passé dans une parfaite convenance et, du côté de l'officier surtout, avec un calme et une bienveillance remarquables. Pont lui-même ne s'était jamais que fort loué des procédés de celui qu'il appelait son adversaire politique, seulement comme le substitut croyait lui être de beaucoup supérieur en éloquen-

ce, il s'imaginait par là avoir excité sa jalousie.

Deux jours après l'arrivée de Duramier, Pont-de-Viar, son ami et quelques avocats du barreau se promenaient sur la place royale à l'un des angles de laquelle stationnait un piquet d'infanterie commandé par l'officier dont nous venons de parler. Il s'agissait des honneurs à rendre aux dépouilles mortelles d'un ancien officier supérieur. Nos promeneurs s'arrêtèrent un moment en face du peloton. L'officier commandait de charger les armes... et bientôt les bouches des fusils vomirent le salpêtre. A peine le premier coup fut-il parti, que Pont-de-Viar saisi d'une frayeur impossible à décrire et que vint bientôt mettre à son comble l'incendie que le bouchon d'un fusil avait porté dans ses vêtements, se coucha à plat ventre et se faisant un rempart d'un banc de pierre sur lequel les revendeuses avaient l'habitude d'étaler leur face épanouie, il se prit à crier : à l'assassin. On crut d'abord qu'il s'agissait tout simplement d'une bouffonnerie, et déjà messieurs du barreau trou-

vaient la dignité de la toge fort abaissée et très-compromise; mais Pont persistant, ils se demandèrent si sa raison n'était pas contestable. Duramier qui, mieux que tout autre, connaissait son esprit original et qui savait d'ailleurs que l'aspect d'un militaire suffisait autrefois pour lui en imposer, tâcha de l'arracher de là, mais il n'y pouvait parvenir. A ses vives sollicitations, il finit par répondre :

— Mais tu ne sais donc pas que cet homme est mon ennemi personnel et qu'il a voulu profiter de l'occasion pour me faire assassiner.

Cependant comme le piquet avait défilé avec le funèbre cortége, Pont se décida à quitter son retranchement. On eut beau lui expliquer que chaque soldat avait dû tirer son coup de fusil pour rendre les honneurs funèbres à l'officier défunt, que c'était l'usage de tous les temps et de tous les lieux, rien ne put réussir à détromper l'homme le plus original, parole d'honneur, qu'on ait encore vu. Jusque là il n'y avait qu'une extravagante bizarrerie; mais le nouveau magistrat ne devait pas s'arrêter

en si belle route. L'heure du dîné étant arrivée, il refusa de manger dans le même salon que les officiers ; et notons ici que celui de ces messieurs qui commandait le piquet n'a jamais eu connaissance de l'extravagance inouie d'un homme qui, sous certains rapports, ne manquait ni d'esprit ni de sens. A peine rentré chez lui, Pont-de-Viar écrivit au procureur général pour solliciter son changement. Sa missive étant parvenue au parquet de son supérieur, au moment où un travail important et qui avait une certaine analogie avec ce que demandait le substitut allait être envoyé au ministre, en trois jours la lettre de Pont fut connue à la chancellerie et, dans quatorze jours, il recevait l'ordre d'aller remplacer à Bastia un heureux substitut, que les feux de peloton de Pau n'empêchèrent pas de se féliciter de l'heureux changement.

Ce fait, le plus bizarre qu'on puisse imaginer et dont il faut en quelque sorte avoir été témoin pour pouvoir l'admettre, opéra un changement total dans la position de Duramier vis-à-vis de la fa-

mille d'Andar. D'abord il mettait fin à ses scrupules, mais surtout il désilla complétement les yeux du comte sans que Jémima se donnât la peine d'intervenir.

Cinq jours après le départ de Pont-de-Viar pour sa nouvelle destination, Duramier qui avait quitté momentanément Pau peu d'instants après l'événement arrivé sur la place, et qui ignorait absolument tout ce qui s'était passé depuis cette représentation de bizarre originalité, donnée par son compagnon d'études, se présenta au domicile du substitut. On lui répondit qu'il était parti.

— Comment parti, mais pour où donc?

— On ne sait.

— N'a-t-il rien laissé pour moi?

— J'é crois qué mossieu a lêssé une pétité lettre; elle est là dans lé coin, lui répondit une vieille portière, en lui désignant, d'une main armée des gothiques lunettes dont elle venait de délivrer son nez démesurément aquilin, un vieux convenir accroché dans une encoignure.

Duramier prit la lettre, laissa une pièce de monnaie à la vieille gasconne, et ayant brisé le cachet de la missive il lut les mots que voici :

« Victime du plus infâme guet-apens et ne « voulant pas abaisser ma dignité jusqu'à en de- « mander raison à ce méprisable traîneur de sabre, « j'ai sollicité mon changement. Son excellence « a bien voulu m'exiler en Corse.

« Sais-tu quelles consolations j'ai trouvé chez « le comte; la fille m'a traité de fou et le pere « d'imbécille.... Ainsi-soit-il. Je sais bien que « tu as envisagé cet événement d'une manière « par toi appelée naturelle, bien que tout à fait « en dehors de son sens et de sa gravité; mais « quoi qu'il en soit, je suis sûr que dans ton âme « et conscience tu regrettes ton ancien condis- « ciple. »

« Ton ami,

Pont-de-Viar, substitut. »

Duramier ne put s'empêcher de déplorer l'inexplicable originalité qui entravait si déplorablement

l'essor heureux qne son ami de collége avait pris, ce qui faisait justement craindre pour son avenir.

Que ferai-je à présent, se demandait Duramier? Présenté chez le comte par un homme qui me dit lui-même le jugement malheureusement trop exact qu'on a porté sur sa personne, ne dois-je pas craindre tout au moins une juste défiance? Le comte qui est lui-même un type d'originalité, ne me fera-t-il pas subir quelques-unes de ces épreuves qui appartiennent aux gens de sa trempe! D'un autre côté, je suis à présent ici et, quoiqu'il advienne, je dois absolument savoir à quoi m'en tenir. D'ailleurs il y aurait folie de vouloir rien préjuger avec ou sans motif.

Une heure après Duramier se faisait annoncer chez le comte d'Andar. Il y reçut un accueil très-empressé. Le comte lui témoigna toute la bienveillance, disons même toute l'amitié possible. Quelques mots de fine raillerie au sujet de Pont-de-Viar vinrent prouver à Duramier qu'on avait jugé son ami, mais lui seul. Pour éviter des

détails longs et inutiles, nous dirons que le comte avait été, sans s'en douter, au devant des désirs de sa fille, qu'il lui avait parlé du regret qu'il éprouvait de n'avoir pas songé plutôt à Duramier pour en faire un gendre qui serait en tout digne de lui et de sa famille, et un époux digne aussi d'elle. Jémima reçut les ouvertures de son père avec une joie qu'elle dissimula pourtant un peu, et cela par une délicatesse bien naturelle. Le comte, satisfait de voir ses dispositions partagées cette fois par sa fille bien-aimée, lui avait annoncé qu'il ferait incessamment des ouvertures à Duramier que la Providence, disait-il, nous aura heureusement envoyé. Duramier fut prié avant de sortir de chez le comte d'Andar d'accepter à dîner pour le lendemain.

Dans la matinée le comte d'Andar se rendit à l'hôtel où était logé Duramier pour lui faire la proposition de mariage dont il s'était entretenu avec sa fille. Duramier reçut ses propositions avec un plaisir bien vif et en tout proportionné à l'amour

qu'il avait pour Jémima, mais aussi avec une convenance parfaite. Une conversation qui se prolongea pendant une grande partie de la journée, apprit au comte que le choix qu'il venait de faire était encore bien au-dessus de l'idée qu'il s'en était formée. Mais après un accord parfait sur tous les points, Duramier dont la délicatesse était sans bornes, crut devoir s'expliquer avec le comte sur un sujet sérieux pour tout homme qui se rattache sincèrement à la seule ancre de salut, disons même de bonheur que l'on trouve ici bas. Connaissant le comte attaché avec minutie à toutes les pratiques extérieures qui masquent et remplacent même, pour bien des gens, tout ce qu'il y a de sublime dans le christianisme, il lui demanda la permission de se faire connaître à lui sous cet important rapport. Après avoir établi que l'évangile, mais rien autre chose que l'évangile, était sa règle religieuse, il fit ressortir aux yeux du père de Jémima tout ce qu'il y a de ridicule et d'absurde, souvent même de dégradant, dans une église qui, pour pouvoir conci-

lier sa doctrine avec celle du Christ, a commencé par introduire dans le livre saint une foule de choses que l'on ne connaissait, même du temps des Pères, que pour les réprouver, et qui, innovant sans cesse, a remplacé le culte d'esprit et de vérité qu'avait établi Jésus, par une pompe quasi-payenne. Mais ce n'est pas tout, ajouta Duramier avec cet accent que donne la droiture et la conviction : cette église prétendue infaillible, dont les conciles se sont mille fois contredits et si souvent entre-anathématisés, n'a pas craint de porter une main sacrilége sur la loi que le Dieu tout-puissant avait confiée à Moïse sur le Sinaï et que Jésus avait déclaré devoir s'accomplir jusqu'à un iota. Oui, église de Rome, disait-il avec feu, ton orgueil t'a tellement dénaturée que, t'arrogeant un droit que tu reconnais toi-même n'appartenir qu'à Dieu seul, tu as osé supprimer le second commandement du décalogue, voudrais-tu me dire pourquoi !.... Et comme tu savais bien que les pauvres âmes auxquelles tu as soin de cacher la vérité, alors même qu'elle t'é-

touffe, pourraient bien t'en demander compte, tu as, par un moyen où perce toute l'infamie du jésuitisme, divisé l'un des neuf commandements auxquels tu avais réduit la loi de l'éternel, pour en présenter, en prose lourdement rimée, le nombre primitif à tes aveugles sectateurs, dont pas un peut-être ne connaît tes subterfuges. Et encore, qu'as-tu fait de ce sacrement auguste institué par Jésus la veille de sa mort pour servir de mémoire aux chrétiens de tous les âges? Tu l'as mutilé, dénaturé. Comment, toi d'une minutie si puérile dans toutes tes pratiques, tu donnes au fidèle une morceau de pâte desséchée entre deux plaques de fer, tu la lui fais *recevoir* et *avaler* à *jeun*, lorsque Jésus *après avoir soupé* distribuait le *pain* et la *coupe* en disant *prenez* et *mangez*, etc... — Et ce purgatoire que toi, église qui dis n'avoir jamais failli, n'as définitivement imposé à tes fidèles, pauvres aveugles que tu conduis avec défense expresse d'user du seul moyen qui pourrait leur rendre la lumière et la vie, que quatorze cent trente-huit ans

après le drame sanglant du calvaire, voudrais-tu aussi me dire pourquoi!.. Tu recules, n'est-ce pas, et tu te caches; tu crains de réveiller le souvenir de ce honteux trafic d'indulgences, et moi aussi, car vraiment ç'à me peine autant que ç'à me dégoûte.

Le comte un peu abasourdi d'abord et ensuite profondément remué par les paroles de Duramier, comprenait trop bien toute la vérité qu'il y avait dans lé raisonnement de son interlocuteur; mais habitué à une soumission aveugle comme on la demande dans l'église romaine, n'osant même pas s'avouer à lui-même ce qu'il éprouvait, il se hâta de dire à Duramier : Mais en supposant qu'il y eût quelque chose de vrai dans ce que vous dites, comment avoir une unité sans une organisation telle que la nôtre, et d'un autre côté, puisque Dieu ne peut faillir, pourquoi son église ne serait-elle pas infaillible?

—L'unité, lui répondit Duramier, est en Dieu, et vainement on la chercherait dans les hommes,

— à moins qu'on ne voulût de l'unité de l'inquisition ou de cette autre que Mahomet a établie à Constantinople — (1) voyez plutôt celle que nous offre le romanisme. Des papes se traitant d'hérétiques et s'entre-excommuniant ; des conciles décidant presque toujours contrairement les uns aux autres et s'entre-anathématisant ; mille systèmes ; mille divisions intestines n'ayant entre elles d'autres liens qu'un masque, qu'une ombre appelée la papauté, cette autorité que, du reste, ils n'admettent pas tous également et derrière laquelle ils s'entre-déchirent ; est-ce là de l'unité et surtout est-ce là l'unité de Dieu?—Dieu est infaillible, me dites-vous, oh très-certainement oui. — Pourquoi son église ne le serait-elle pas? ajoutez-vous. Moi je vais plus loin et je dis qu'elle l'est. Oui, l'église de Jésus-Christ est et sera infaillible, parce qu'il a pro-

(1) Dans son infatigable activité, la presse Jésuitico-Romaniste vient de publier un ouvrage ayant pour devise : *Il n'y aura qu'un seul berceil et un seul pasteur.* Il faut être jésuite pour voir là un argument en faveur de la doctrine que nous combattons. Pour nous, nous voyons dans ces paroles le symbole de l'église universelle et de Jésus-Christ son chef.

mis d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles. Mais où est-elle cette église de Jésus? La verriez-vous dans les pierres du Vatican à Rome, ou dans celles de Notre-Dame à Paris? La verriez-vous encore dans ces hommes couverts d'or et de pourpre qui, faisant leur règne de ce monde, n'ont jamais vu dans la religion qu'un moyen d'arriver plus sûrement à la domination universelle, excommuniant tout ce qui ne veut pas se soumettre à une autorité, à une doctrine si souvent en contradiction avec celle du Dieu-Homme? L'apercevriez-vous dans ce corps qui compte sans doute de très-nombreuses et très-honorables exceptions, mais qui, séparé de la société par l'habile Hildebrand (Grégoire VII), n'a pu former depuis cette déplorable époque qu'une caste à part, sans autre vie que la tyrannique impulsion que lui impose cette aristocratie cléricale que nous connaissons déjà? La trouveriez-vous mieux dans ces sociétés bizarres qui n'ont jamais produit qu'un égoïsme fanatisé sous des costumes absurdes et ridicules? ou bien serait-

ce dans cette machination occulte souillée de honte et de sang désignée sous la dénomination maudite d'inquisition, à laquelle on avait eu l'impudence de prostituer le nom de sainte? Vous apparaîtrait-elle encore dans une société (1) puissante et ambitieuse dont le nom est aujourd'hui une épithète sanglante et qui, avec des talents incontestables, n'a pu rien produire, non, rien que la mort et la destruction souvent de ses propres œuvres? La découvririez-vous dans ces hommes perfides et passionnés qui, sous le vain prétexte d'une religion qui n'a jamais eu accès dans leur cœur, soufflent partout la discorde et amènent ces réactions désolantes qui surpassent en injustice et en cruauté tout ce que nos révolutions politiques ont produit de plus violent? Serait-ce dans ces masses stupidement ignorantes qu'on laisse prosternées sans discernement aux pieds de quelque grossière image représentant un Dieu qui n'est qu'esprit ou un être matériel qu'elles veulent

(1) MM. Michelet et Ed. Quinet viennent de faire justice de cette société romaine qui ne voudrait rien moins que troubler encore le monde.

diviniser ? Me la montreriez-vous encore dans cette multitude d'indifférents et d'impies qu'on décore du nom mal compris de catholiques, que vous trouverez les uns, sans respect pour les personnes comme pour les choses, les autres, profanant le jour du repos pour lui substituer un lundi passé dans l'ordure et dans la débauche ; ceux-là laissant une famille qu'ils comblent d'ignominie manquer de pain et d'asile ? Iriez-vous la reconnaître enfin dans cette classe ouvrière si souvent malheureuse parce qu'elle a trop fréquemment tous les vices de sa condition sans en avoir les vertus? ou bien la chercheriez-vous dans cette multitude de petits despotes qui ne connaissent la fortune ou l'aisance et un certain degré d'instruction que pour s'imposer plus durement chacun dans sa localité et selon sa position à une population qu'ils rendent vicieuse, en lui montrant l'exemple de l'injustice et de la mauvaise foi, et qu'ils tiennent par un odieux calcul dans une dépendance qui, au jour de la réaction, enfante tant d'excès ? Pour moi, je la vois cette église de Christ

dans ces chrétiens des premiers siècles de l'église, lesquels ayant conservé l'esprit et la lettre de l'évangile, n'avaient pu donner accès aux mille erreurs, aux mille absurdités qui, après avoir causé tant de maux, tant de crimes, entravent encore, dans l'impuissance où ils sont tombés, une fusion qu'ils ne sauraient empêcher, mais dont ils retarderont peut-être l'accomplissement prédit. Je l'aperçois à travers ces longs siècles d'erreur, d'ignorance et de fanatisme; au milieu de ce débordement de toutes les passions, ici d'un clergé pervers et corrompu, là d'un peuple vicieux et ignorant, je l'aperçois, dis-je, dans ces quelques chrétiens que Dieu préserva, tantôt du glaive de la persécution, tantôt d'un danger bien plus grand, celui de la corruption générale. Je la vois aujourd'hui dans ces chrétiens de fait qui, sous les dénominations diverses de catholiques romains, de grecs, de luthériens, de calvinistes, d'anglicans, etc., etc., ont avec ces quelques autres plus heureux qui ont traversé tous les siècles de l'ère nouvelle sans rien perdre des tra-

dtions apostoliques, ont dis-je la même foi, les mêmes espérances, et travaillent avec une ardeur qui serait tout dans le faisceau de l'union, à l'accomplissement de la promesse qu'a donnée celui qui s'est fait homme pour sauver quiconque croirait en lui. Oui, c'est là que je vois cette église contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point, et c'est là qu'est l'unité et l'infaillibilité parce que Dieu est avec elle (1).

Je m'arrête, M. le comte, car il ne s'agit pas ici d'une discussion ex-professo, et je ne veux pas d'ailleurs abuser de votre bienveillance. Veuillez me pardonner, monsieur, mais je me devais et je vous devais aussi de m'expliquer sur la question selon moi la plus importante.

Le comte, nous le savons, était un homme profondément imbu des idées que Duramier venait de combattre avec l'avantage que donne la vérité contre l'erreur et les préjugés; mais il était doué d'un

(1) Nous engageons le lecteur sérieux à consulter sur ce sujet les lettres de M. Doutanel à l'abbé.. son précepteur, l'ouvrage récent du docteur Malan, etc.

cœur droit et d'un esprit ordinairement juste. Il répondit à Duramier qu'il admirait les connaissances profondes qu'il paraissait avoir en matière de religion, et aussi sa franchise. Quant à moi, ajouta-t-il, je crois être de ces chrétiens qui travaillent sincèrement au règne de Dieu, et je vous promets de donner tous mes instants à l'étude approfondie d'une question que vous avez justement appelé la plus importante. Je lirai la Bible sans préoccupation aucune, et Dieu fera le reste.

XV.

L'INÉVITABLE CHAPITRE DES ACCIDENTS.

Les destins et les flots sont changeants.
(Régnard.)

Le bonheur de Duramier allait bientôt s'accomplir. Tout chez le comte d'Andar était à peu près disposé pour une union qui devait assurer à deux cœurs, aimant pour la première fois, une félicité dont l'existence dépend surtout de cette convenance parfaite dont nous trouvons en tout point un exemple dans Duramier et Jémima. Le jour qui devait mettre le sceau à leur bonheur commun venait d'être fixé. En attendant, Duramier qui ne comprenait pas l'inaction employait son temps à charmer les loisirs des lecteurs d'écrits périodi-

ques. Le peu de richesse de la cité du Béarn en ce genre de productions les rendait si précieuses, que les contes historiques de l'anonyme D. R., écrits avec son esprit et sa verve habituelle, étaient dévorés par une foule toujours croissante d'amateurs des deux sexes.

Un jour que le comte d'Andar était allé passer quelques instants avec celui qu'il regardait déjà comme son gendre, le porteur de bonnes et mauvaises nouvelles se présenta à la porte et tirant de sa boîte noire une lettre qui paraissait avoir passablement couru la poste, s'il fallait en juger par les nombreux barbiolages de son enveloppe, l'échangea contre les quelques centimes que lui remit Duranier. Le comte, dont les attentions étaient toujours délicates, prit immédiatement congé de ce dernier.

Voici ce que contenait cette missive :

« Dans une précédente lettre, nous avions pré-
« venu notre ami commun Galbet, que dans peu
« nous aurions le plaisir de lui annoncer une nou-
« velle importante. Il s'agissait de notre prochaine

« arrivée à Bordeaux avec deux navires frétés par « nous et chargés de marchandises pour notre « compte. Nous nous étions promis de lui donner « aussi le détail de tout ce qui nous avait amenés « à une position dont la conséquence ne pouvait « qu'être une fortune dont tu connais la destina- « tion. A peine arrivés ici, nous traitons avec une « maison qui deux jours après fait suspension de « payements, et tu sais ce que cela signifie. Ce- « pendant, nous ne pouvons passer un jour de plus « à Bordeaux, car un départ différé nous expose « aux désastres d'un voyage entrepris hors de sai- « son, et de plus à des pertes considérables que « nous ne pourrions manquer d'éprouver au siége « principal de notre commerce. Dans une position « aussi fâcheuse, nous avons jeté les yeux sur toi « pour que tu viennes nous représenter ici. Tu le « vois, il y va d'un avenir, tu sais lequel. Nous « t'attendons au plus tard le 15 septembre. »

« Dumolard frères et Mauret. »

Cette lettre parvint à Duramier le 13 septembre

à dix heures du matin. Il ne lui restait donc qu'une après-midi pour faire ses préparatifs de départ, chose peu importante; ce qui l'était bien autrement, c'était de prendre une décision prompte et pouvant concilier deux intérêts si divers mais également pressants. Pour tout autre que Duramier, une de ces lettres dans lesquelles on fait grande parade d'un dévouement qu'on n'a pas, l'aurait excusé auprès des frères Dumolard, et certes! le prétexte qu'il avait à donner était sans réplique. Mais il s'agissait ici de sauver des amis d'une perte inévitable, et dans ces circonstances, Duramier s'oubliait toujours lui-même. Aussi sous ce rapport son parti fut bientôt pris. Mais comment le comte et sa fille envisageraient-ils sa détermination? N'y verraient-ils pas un manque de délicatesse de sa part, ou tout au moins quelque chose d'un peu louche, ce qui souvent est pire. N'y aurait-il pas là matière à rapprochement avec l'inconcevable Pont-de-Vïar?... Et son amour pour Jémima, profitant de ces scrupules et de ses crain-

tes, prenait sur lui un empire qui menaçait d'y détruire celui de la raison. Une heure se passa dans cette position mille fois cruelle, et une heure est bien longue quand on souffre. Quelle infamie, se disait Duramier pendant ces soixante minutes d'un combat incertain, quelle honte pour notre époque que ces secousses incessantes dans le crédit public. Quels reproches pour un gouvernement, qui créant chaque jour mille lois souvent absurdes, puisqu'elles ne sont applicables même qu'à moitié, au besoin d'un moment, n'a pu ou voulu encore trouver le moyen d'empêcher un scandale qui désole notre temps. Eh quoi ! l'on parvient à réprimer, à punir le moindre vol, la plus légère rapine, et ces vols audacieux qui ravagent à la fois des contrées entières seront toujours impunément commis ; que dis-je, ces voleurs impudents qui, le sachant bien, réduiront à la mendicité des centaines de familles, sans compter l'ébranlement général dont le retentissement ira porter ailleurs des coups tout aussi funestes, ces banqueroutiers dis-je, puis-

qu'il faut les appeler par leur nom, reparaîtront dans quelques jours plus brillants et plus arrogants qu'ils n'étaient aux temps de leur premier faste, et cela dans une société qu'ils auront si perfidement outragée; on les verra sur leurs chars opulents éclabousser les malheureux qu'ils auront réduits à la dernière des conditions, et la loi qui a pour mission de punir le crime où qu'il soit et commis n'importe par qui, ne saurait atteindre l'ulcère le plus rongeant et le plus hideux de notre époque! oh! une société où de pareils malheurs se renouvellent avec une périodicité effrayante et où ils sont même érigés en moyens de s'enrichir, une société qui ne chasse pas à tout prix de pareils monstres de son sein, n'a plus de droit même à la pitié, car elle inspire l'horreur!

Après cette juste indignation qu'excitait dans le cœur droit et généreux de Duramier l'aspect de ces faillites incessantes dans lesquelles on voit se vautrer des membres même d'un corps qui est en partie dépositaire de la fortune publique et des

liens sociaux, les notaires, il s'occupa, avec tout le calme qu'il put recueillir, d'une décision qui devait être prise illico. Comme toujours la raison et la franchise l'emportèrent. Je volerai, dit-il, au secours de mes amis! Que j'aille d'abord exposer franchement la chose au comte d'Andar et sa fille. Il a un esprit droit et généreux, il sentira ma position, sa fille surtout me comprendra; oh oui! Jémima ton cœur ira au devant de tout, et comme toujours Dieu fera le reste.

Depuis quelques heures enfermé dans le coupé resserré d'une diligence, Duramier sentait le besoin de respirer l'air extérieur; il ouvrit un peu la vibrante lucarne du devant. L'air frais et pur qui se précipita dans l'étroit véhicule produisit un effet si ravivant sur la personne qui l'occupait avec lui qu'elle laissa sortir de sa bouche un Merci monsieur, prononcé avec un tel accent de reconnaissance et de douceur que le plus positif des épiciers en aurait été touché.

—Vous souffriez donc, madame; mais comment

ne pas me l'avoir dit ? s'empressa de répondre Duramier.

— Monsieur, reprit la même voix, je suis si accoutumée aux souffrances, surtout aux injustices, que vous me pardonnerez bien de ne pas avoir deviné en vous un cœur compatissant; et en prononçant ces mots l'interlocuteur de Duramier souleva un voile noir qui laissa voir une figure belle et expressive sur laquelle, avant tout, on trouvait les signes d'une profonde mélancolie, et les ravages non pas du temps, car vingt-deux printemps à peine avaient passé par là, mais ceux de la souffrance. Duramier, avec sa délicatesse et sa bienveillance ordinaires, amena la jeune dame, car déjà la personne à la douce voix avait parlé de feu son mari, à lui conter ses peines ; et celui qui a souffert sait quel soulagement on éprouve à confier son chagrin à un cœur qui les sent et les apprécie :

Voici ce qu'il apprit de sa compagne de voyage. L'époux de la jeune dame avait été pris d'une fièvre cérébrale dont il était mort en trois jours sans

avoir pu arranger ses affaires. L'année de deuil expirée, l'unique sœur de son mari, qui avait épousé un de ces rejetons du démon de la chicane et dame discorde mariés, l'avait laissée chasser par son dit processif conjoint du domicile matrimonial. Sans doute, la jeune malheureuse avait une dot que les biens considérables de son mari représentaient, mais il fallait se la faire rembourser, et après dix-huit mois de tentatives infructueuses, elle n'avait pu y parvenir. Sans parents, à peu près sans amis, car on sait assez que pour avoir des amis il ne faut pas en avoir besoin ; sans autre appui que son courage, elle avait dû traverser cette longue période marquée par le chagrin, par les privations et par tout ce qui compose l'existence d'une personne qui ne saurait, avant un délai que le mauvais vouloir et l'esprit diabolique d'un plaideur peut prolonger outre mesure, se faire rendre le morceau de pain dont elle ne saurait pourtant se passer.. La malheureuse veuve qui en était à faire vider la cinquième opposition ou entrave d'un

personnage que la chronique du pays avait surnommé l'homme aux 93 procès, avait vendu jusqu'à son alliance de mariage pour pouvoir fournir aux derniers frais, si toutefois, dit-elle en soupirant, l'être qui a mis le désordre dans une famille pure jusque là de toute souillure dans la fange des procès, n'invente pas quelque nouveau moyen pour se soustraire à un remboursement qui seul peut m'empêcher de mourir de faim. Le cœur de Duramier était soulevé d'indignation à ce récit si vrai et si touchant d'une jeune infortunée plongée dans la misère par l'esprit infernal d'un homme processif, et par la froide et inexplicable indifférence de la sœur de son défunt mari. Après lui avoir prodigué toutes les consolations d'une âme compatissante et l'avoir encouragée de son mieux, il lui dit qu'il connaissait un moyen infaillible de lui faire restituer sa dot malgré le mauvais vouloir n'importe de qui. Quel était ce moyen? Duramier n'en parla pas; il se contenta de demander l'adresse de l'avoué de la jeune dame.

Encore une plaie sociale, se disait Duramier;

et puis on parlera de l'admirable organisation du système qui nous régit. Ce n'est cependant pas faute de lois, certes nous possédons sous ce rapport un arsenal complet, non, ce n'est pas là le mal; mais il vient de cette inextricable et tortueuse route qui d'une juridiction vous conduit à une autre. Ici, avec les détails inévitables de la loi, arrive le chapitre des oppositions, des incompétences... Je me hâte de dire etc., car je ne sais pas où j'irais si je m'aventurais dans cet infernal labyrinthe. Le fait est que si pendant mon absence un individu s'empare de ma maison, il fera si bien à mon retour, que n'en déplaise au corps honorable qu'on appelle la justice, je serai peut-être plus de six mois à loger... dans la rue si je n'ai pas d'argent pour me faire recevoir ailleurs; et s'il m'est donné enfin de pouvoir rentrer chez moi, ce ne sera qu'après avoir épuisé peut-être toutes mes ressources pour obtenir de messieurs les gens de robe la permission de coucher dans mon lit. Oh l'admirable système que celui-là!

Comme nous n'aurons plus occasion de retrouver la jeune veuve, hâtons-nous de dire que vingt jours après elle était remboursée de sa dot et des intérêts d'icelle. Duramier n'était pourtant pas avocat, Dieu merci; mais il avait monté le rouage avec la clef d'or.

Nous ne suivrons pas Duramier dans toutes les phases de son dévouement. Lui occupé sans cesse de littérature, de philosophie, et en un mot de ce qui compose le domaine de la science; adonné surtout à l'étude approfondie des mœurs politiques, sociales et religieuses des peuples, se voir tout à coup transformé en courtier de change, en armateur, en commis faisant la place,... et autres choses plus ou moins anti-poétiques, le tout en compagnie de gens pour lesquels la bonne foi, la droiture, la générosité n'ont jamais été connus que de nom, si ce n'est pour les exploiter en les faisant servir à ces tripotages mensongers que de nos jours on appelle le commerce; et ça par pur dévouement! N'y a-t-il pas là de quoi frapper d'admira-

tion dans un temps où ce sentiment se mesure toujours sur le pied de l'intérêt qu'il rapporte ; et si nous n'oublions pas que, pour accomplir un tel acte, Duramier avait dû s'imposer le plus déchirant de tous les sacrifices, puisqu'il lui avait fallu renoncer, pour un temps du moins, à posséder la personne qui avait reçu ses premiers serments d'amour et dont il possédait lui-même les premières affections, nous aurons la mesure du sacrifice immense qu'il avait fait à ses amis et à la cause sainte que nous lui avons vu embrasser. Ne devant pas suivre Duramier, avons-nous dit, dans ce nouvel épisode de sa vie, nous nous bornerons à dire que, durant le long intervalle qui s'écoula depuis le jour où, le cœur en proie à mille déchirements, il s'était éloigné de son amie jusqu'à l'époque où il quitta enfin ses labeurs commerciales, ce qu'il appelait lui-même ses travaux forcés, il fit tant et si bien que, malgré toute l'habileté et l'indigne mauvaise foi de la gent Robert-Macaire, Bertrand, Gogo et

compagnie, ses amis rentrèrent dans l'intégrité de leur capital, intérêts et frais.

Pendant ce temps aussi, l'infatigable activité du comte d'Andar sillonnait de routes et de traces toutes les contrées soumises à son incessante surveillance. Le ministre, qui peut bien quelquefois ne pas être mal instruit ou malheureusement inspiré, avait remarqué comme tout le monde, qu'avec peu de fonds, dans ces contrées difficiles, où opérait le nouvel inspecteur, tout se terminait, non-seulement avec une incroyable rapidité, mais aussi avec une économie peu commune dans un temps de guerre.... aux places. Il avait conclu de là sans trop d'efforts, que la noblesse d'autrefois pouvait avoir ses hommes généreux, actifs et capables tout comme cette aristocratie, — d'autres disent un peu mieux qu'elle—si heureusement surnommée épicière, dont la morgue et l'arrogance égalent l'égoïsme et l'ignorance. Partant de là, le comte aurait dû faire ce qu'on appelle son chemin. Mais il lui manquait deux choses : d'abord ce n'é-

tait pas un rallié pur sang, et puis son esprit droit et éminemment pratique ne lui permettait jamais de se plier aux exigences administratives. Son vote d'abord était toujours acquis au député le plus capable et le plus indépendant, n'importe la couleur, et l'on sait aujourd'hui ce qu'une conduite si digne vaut au fonctionnaire qui a le courage de la tenir; d'un autre côté, il ne savait jamais transiger avec tous les gaspilleurs de budgets, et dans ses rapports il signalait impitoyablement tous ces infâmes tripotages dont la préfecture de la Seine devait, quelques années plus tard, donner le dégoûtant exemple. La réputation du comte était universelle dans le midi, et un homme très-recommandable dont le passage au pouvoir a été très-dignement marqué, avait jeté les yeux sur lui pour un emploi digne des services qu'il pouvait rendre. Malheureusement, tout ministre vraiment digne de l'être n'a de nos jours qu'une existence éphémère.

Cependant une compagnie se formait, pour l'exécution d'un chemin de fer à travers ce sablonneux

et aride espace qui sépare Bordeaux du bassin d'Arcachon. Le comte fut prié d'examiner l'étude d'un premier projet, et pour lui en faciliter le travail, on obtint à peu près à son insu sa nomination à l'inspection générale de la Gironde.

Un jour que Jémima avait choisi pour une revue générale de son riant parterre, et pendant laquelle elle murmura plus d'une fois en rêvant cette romance si connue :

O toi qui sept fois dois renaître
Avant que nos nœuds soient formés,

le comte son père, arrivant près d'elle sans être aperçu, imprima sur son front de jeune fille autrefois si riant, mais aujourd'hui si rêveur et si sombre, un baiser où se peignait toute sa tendresse paternelle. Heureux et impatient de rendre la joie et la gaîté à sa fille si chérie, il avait à peine lu les premiers mots d'une missive ministérielle qu'il tenait à la main, qu'il était accouru auprès de sa jolie brune voulant l'associer à tout le plaisir que lui donnait cette lettre et partager lui même le bon-

heur qu'elle allait en ressentir. Il apprit donc à Jémina qu'il était appelé au poste de Bordeaux où il devait être rendu dans quinze jours; et la joie et le bonheur brillèrent dans ces beaux yeux qui depuis longtemps étaient l'expression de la tristesse mélancolique à laquelle était en proie cette âme si pure. Une larme de bonheur vint sillonner ces joues qui n'avaient jamais rougi que de pudeur, et l'espérance, et la félicité errèrent avec un charme indicible sur la jolie figure de Jémima.

L'heureuse coïncidence de la nouvelle destination du comte et de la liberté que venait de recouvrer Duramier, promettait de mettre enfin un terme aux longues et pénibles vicissitudes de notre héros sous le rapport si important de ces affaires de cœur qui contribuent si puissamment à la félicité de l'homme ici-bas; et cette fois le chapitre des contrariétés ne devait plus produire rien de fâcheux pour lui.

XVI.

LE BONHEUR N'EST JAMAIS SANS MÉLANGE.

. . . . . .
Il fut court, mon pélerinage !
Je meurs au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi :
. . . . . .
(MILLEVOYE.)

Dans une des larges et paisibles rues du nouveau Chartrons, sur un joli balcon d'où l'on découvrait d'un côté le beau quartier du grand théâtre de Bordeaux, de l'autre cette admirable forêt de mâts à travers laquelle se dessine un riant horizon, était assis, par une de ces soirées si belles dans le climat tempéré de la Gironde, un homme d'une corpulence remarquable, tenant un journal

dont la lecture paraissait l'absorber. Sur la droite, à côté de lui, on voyait, un bras légèrement appuyé sur son épaule, une femme jeune, au regard expressif, désignant de sa main droite la haute mâture pavoisée d'un vaisseau que la marée montante faisait chasser sur son ancre. Sur le seuil de la porte vitrée qui conduisait à cette terrasse se tenait, une lunette d'approche à la main, un troisième personnage, à l'œil bleu et à la chevelure noire.

— C'est incroyable, dit le gros lecteur d'un air d'étonnement, et passant la feuille quotidienne à celui qui lorgnait le grand mât pavoisé, il ajouta : Voyez Duramier.

Le lecteur, sans doute avant de lire ce nom, avait reconnu sur le balcon des Quinconces le comte d'Andar, sa fille, et Duramier réunis en famille.

— Mais non, mon père, répondit ce dernier après avoir jeté un coup d'œil sur la feuille périodique, vous savez mieux que personne ce que l'on peut faire avec une volonté inébranlable.

Pertot-Duchêne avait rêvé un évêché, depuis son enfance il a poursuivi ce rêve avec opiniâtreté et constance, et le voilà archevêque aujourd'hui... Bravo, mes amis... Et moi, ajoutait-il en déposant un baiser sur la bouche vermeille de Jémima, devenue sa femme adorée, j'avais toujours rêvé le bonheur ici-bas avec un ange de bonté et de douceur, et me voilà au comble de la félicité! Puis, après une longue pose, Duramier s'adressant à sa femme, lui dit : Quand donc, ma bonne amie, irons-nous faire un peu de géographie pratique? Tiens demain, ajoutait-il, si ça te va, nous exécuterons notre première excursion. J'ai entendu parler d'une cérémonie de Rosière, qui a lieu tous les ans à pareil jour que demain tout près du château de l'immortel Montesquieu : nous irons, n'est-ce pas, voir ce berceau du grand écrivain, et une fête qui ne pourra manquer d'être piquante. Ce projet une fois arrêté, l'heureuse famille quitta le balcon embaumé.

Une affluence sans égale de piétons, de cavaliers et aussi de voitures de toutes formes, se rendent tous les ans de Bordeaux à la Brède à l'occasion du couronnement de la fille réputée la plus vertueuse de l'endroit. Une vaste prairie, léguée par un certain testateur à l'effet d'un établissement de rosière, sert de local pour la réunion des populations avides d'assister à une cérémonie qui n'a guère conservé de nos jours que le charme du souvenir. A la population champêtre accourue de toutes parts, s'y mêle à son tour cet autre monde élégant que de nombreux et brillants équipages viennent déposer sur les bords de la route. Des jongleurs, des acrobates y remplissent, avec les divers orchestres, l'espace central que l'autorité leur octroie. Un énorme mât garni de drapeaux, et surtout de gigots de mouton, de saucisses et d'un grand nombre de têtes de volailles, y figure régulièrement au milieu du pré pour aiguillonner les amateurs d'exercices gymnastiques et de confortables pièces culinaires. — Duramier et Jémina, que le comte avait voulu accompagner,

descendaient de leur voiture au moment où la rosière, accompagnée des autorités locales parmi lesquelles on remarquait le maire, le curé, le suisse et le garde-champêtre, commençait la promenade d'usage dans un espace réservé d'abord, mais dont la foule prend possession à la suite du cortége. La fille décrétée la plus sage cette année-là, appartenait à un riche boulanger. Grande, au port noble sans affectation, la naïveté empreinte sur ses traits, du reste parfaitement réguliers, tout faisait supposer, et sa conduite répondait parfaitement à l'idée qu'on avait de sa vertu, tout faisait penser que, cette année du moins, le décret du comité et les applaudissements qui l'avaient accueilli et sanctionné ne seraient pas démentis par certain événement arrivé telle année, six mois après la cérémonie.

Aux jours de rosière, le château de l'auteur de l'Esprit des lois est ouvert au public. Les visiteurs n'y manquent pas; mais on en voit bien peu qui comprennent pourquoi ils vont au château de

Montesquieu. L'appartement où travaillait le célèbre écrivain a été conservé dans une intégrité parfaite. On voit encore, sous un grand manteau de cheminée, l'endroit dégarni de plâtre où Montesquieu avait l'habitude d'appuyer son pied. Du reste, tout dans ce local rappelle le temps où vivait l'homme célèbre qui l'a illustré. Quant à l'ensemble de l'habitation elle n'offre rien de bien remarquable si ce n'est l'éternelle verdure des monotones pignadas qui y contraste avec cette riante végétation que l'on voit dans tout jardin bien cultivé, et l'un et l'autre ne manquent pas aux confins du château auquel nous allons dire adieu.

Au moment de remonter en voiture pour retourner à Bordeaux avec sa femme et son père, Duramier rencontra un négociant de cette ville, M. Édouard-Claver, avec lequel il avait eu déjà quelques relations sociales. Ce monsieur exigea de lui qu'il l'accompagnât avec sa famille, pour y passer au moins vingt-quatre heures, à son château situé à dix kilomètres de la Brède, dans cette par

tie des Landes où l'on peut se croire dans un désert inaccessible, tant à cause du terrain sabloneux sur lequel on ne peut laisser de traces, que des épaisses forêts qui couvrent les dix-neuf-vingtièmes du sol. Après avoir parcouru le long labyrinthe qui sépare la Brède du château de M. Édouard Claver, nos voyageurs se trouvèrent tout-à-coup à l'entrée d'un espace riant et fertile, contraste délicieux pour quiconque a pu l'éprouver; c'étaient les terres de M. Claver. La vigne et le figuier entourent l'habitation champêtre qu'un choix heureux y a placée de manière à dominer les vastes propriétés qui en dépendent, et aussi un immense horizon de verdure sombre dans lequel le regard se perd de tout côté.

La population disséminée dans ces déserts autrefois inabordables, n'a pas d'idiome bien caractérisé. C'est un mélange de gascon, d'espagnol et aussi d'un peu de basque. Tout le monde connaît la bizarrerie curieuse de ces pâtres landais qui vont parfois, comme des oiseaux exotiques, se montrer dans les marchés voisins montés sur leurs échasses, vêtus de

peaux de mouton ou d'agneau, auxquelles ils associent par luxe la fourrure du loup, singulier amalgame qui prouve, à sa manière, au sire-cervier qu'encore aujourd'hui la raison du plus fort est toujours la meilleure. Ces pâtres, qui sont indigènes dans la contrée où nous avons transporté le lecteur, joignent à ce que nous connaissons déjà de leur costume, une imperméable cape garnie de nombreux glands de laine, un peu à la manière des brides de grison.

Lorsque Duramier eut fait connaissance avec les mœurs de ces populations peu connues, et employé son restant de journée à recueillir tout ce que put lui fournir d'intéressant l'historique de la contrée, il mit à contribution M. Édouard. Celui-ci qui comprenait tout l'intérêt que mettait Duramier dans ses recherches, lui promit de le faire assister le soir même à une séance de mœurs locales, ajoutant que Mme Duramier s'en amuserait à coup-sûr.

Après le souper, et lorsque les dernières lueurs du crépuscule allaient s'éteindre, la fille du prin-

cipal fermier, grosse joufflue de 20 ans, vint annoncer à monsieur que tout était prêt.... En effet, M. Édouard et ses convives ayant suivi la jeune vierge, trouvèrent rassemblés autour d'un énorme bûcher tous les tenanciers du château. Le premier d'entre eux s'avança à la tête du rustique bataillon et présenta le feu à son maître, tout en lui désignant l'endroit où l'on avait placé la matière la plus inflammable. M. Édouard offrit le brandon au comte qui, bien que devenu peu partisan d'un formalisme qu'il aimait tant autrefois, mit le feu au bûcher. Bientôt une flamme épaisse et fumante s'éleva dans les airs. A cette lueur du feu de la Saint-Jean, on pouvait distinguer la bizarrerie de toutes ces figures hétéroclites, parmi lesquelles brillait pourtant plus d'un œil malin et intelligent. Lorsque le bois fut à peu près consumé, le fermier en chef ramassa neuf cailloux préalablement déposés à ses pieds, et les ayant placés dans la poche béante de son lourd casaquin, il se mit en mouvement suivi de toute la foule présente. Lorsqu'il eut fait

une fois le tour du foyer ardent; chapeau bas et dans le recueillement le plus grave, il déposa l'une des neuf pièces minérales dont il s'était lesté; au second tour il en déposa une autre, et ainsi de suite jusqu'à épuisement du lest pierreux. Après avoir ainsi tourné neuf fois autour du bûcher, on donna le signal d'un autre genre d'exercice, et en un instant *gouyatos* et *gouyats* firent assaut de prestesse pour franchir d'un bond le feu de joie. Plus d'une chute vint exciter le gros rire des sauteurs de tisons, lesquels ne se retirèrent qu'à l'extinction du dernier charbon.

Le lendemain, avant le hâle brûlant du jour, M. Édouard Claver et ses hôtes arrivaient à l'embranchement des deux routes qui, du point dont nous allons parler, conduisent dans deux parties de la ville de Bordeaux. M. Édouard, avant de l'atteindre, avait fait ralentir le pas de ses chevaux pour montrer à Duramier l'endroit où avait existé la pyramide qui a donné son nom à cet embranchement.

C'est là, dit-il, après avoir ordonné au cocher d'arrêter, que s'élevait naguère un monument pour perpétuer le souvenir de l'entrée glorieuse des Anglais dans notre ville, en 1814! Il faut nous pardonner, s'empressa d'ajouter le négociant au cœur français; car le jour où nous avons pu manifester nos sentiments, ce monument honteux a sauté en éclats.

A la honte, et ce n'est pas la seule, d'une certaine fraction de la famille française, nous devons rappeler que les hommes de 1814-1815, pour consacrer la prise de la ville de Bordeaux par les Anglais, avaient élevé une superbe pyramide à un kilomètre de leur ville sur la route de Toulouse. Avec la date de l'heureux jour qui avait vu entrer les habits rouges, étaient gravés les exploits de Wellington et consorts..! Et le lendemain de cette journée une fête magnifique fut donnée au général d'outre-Manche, dont tous les trophées reposent sur les trahisons de Bonrmont et autres d'exécrable mémoire. Les Bordelais d'alors

voulurent célébrer l'invasion étrangère et prouver à toutes les nations qu'il faut venir en France pour trouver une pareille dégradation de l'esprit national.

Le dégoût et l'indignation peints sur tous ses traits, Duramier, après avoir rappelé ses souvenirs historiques et écouté les quelques paroles dignes que venait de prononcer Edouard Claver, s'écria :

— De grâce quittons vite ce lieu, je n'aime pas à rougir du nom français; que je voie seulement les débris de cette colonne d'ignominie pour que je sache bien que si des hommes que la trahison et l'infamie ont imposés un moment à la France, avaient pu pousser si loin la bassesse et la dégradation, lorsque cette patrie de la gloire a pu se croire délivrée de ces êtres qui l'ont si souvent avilie, son premier mouvement a été d'effacer ici la trace d'un monument qui, élevé à la honte, n'inspirait que le dégoût et le mépris.

La période la plus heureuse de la vie de Duramier devait être traversée par un événement bien dé-

chirant pour son cœur. Urbanus, cet ami si digne, à l'esprit studieux, à l'intelligence si vaste, après des labeurs pénibles et soutenus, était entré par cette porte trop étroite pour que la faveur puisse y passer, mais qui parfois s'ouvre au mérite, dans l'université, dans ce corps que, de nos jours, une secte qui renaît toujours de sa cendre voudrait détruire par de perfides calomnies, ses armes favorites, sans doute parce qu'elle voit ses principaux membres (1) entrer dans cette voie sublime de vérité, qui, à l'aide de la lumière évangélique, son seul flambeau, doit hâter le règne de paix et d'union promis par le crucifié, ce qui ne fait pas du tout l'affaire d'hommes qui ne peuvent avoir d'existence que par la discorde, le subterfuge et quelquefois aussi le mensonge. Cette existence si précieuse pour un avenir qu'il préparait à son pays de concert avec tous ses dignes condisciples ; toutes ces qualités brillantes et solides, l'espoir et l'orgueil

(1) Nous sommes loin de prendre parti pour l'université telle qu'elle est aujourd'hui ; mais nous devons constater un fait qui nous est démenti.

de tous les a mis d'Urbanus, venaient d'être moissonnées par l'implacable ennemie du genre humain! L'amour exagéré de l'étude avait depuis longtemps altéré la santé du plus sincère et du plus digne ami de Duramier. En vain un courage de Spartiate le soutint pendant quelques années en lui dissimulant les profondes détériorations que subissait son organisme; il comprit, mais trop tard, qu'il avait besoin d'un peu de repos; aussi il n'eut pas plus tôt détendu le ressort qui le faisait encore vivre, que son existence s'éteignit en quelques jours. Ses amis le pleurèrent longtemps; longtemps ils l'invoquèrent, et toujours il vivra dans leur souvenir.

XVII.

UNE OASIS.

Il est bon que nous demeurions ici.....
(ST. MATHIEU, ch. 17.)

Après un voyage à la tour de Cordouan et une visite à Blaye, Duramier qui se plaisait fort à étudier les mœurs des habitants de ces quelques contrées, qui, — en France! — n'ont pas encore été accessibles aux bienfaits de la civilisation, pas plus du reste qu'aux atteintes des vices qu'elle entraîne inévitablement, surtout lors d'une invasion subite, notre héros voulant d'ailleurs mettre à profit les quelques jours de congé que le comte Dandar ve-

nait d'obtenir, traça sur la carte départementale un itinéraire qui devait le conduire dans quelques communes qu'au chef-lieu même on ne connaît guère que de nom. Mais comme il voulait que chacun pût trouver son plaisir dans cet itinéraire, il emmena d'abord sa femme chérie et le comte son père au pont de Cubzac.

Il n'est pas possible, en visitant ce pont, de se défendre à un sentiment d'admiration. Aperçu à une certaine distance dans un moment de circulation active, on croit voir dans les nues une humanité aérienne, glissant à travers ses franges transparentes, sur le météore à flocons. Ce pont gigantesque est construit en pierre de taille jusqu'aux bords de l'eau; cinq tabliers suspendus au moyen d'énormes câbles de fil-de-fer, que de grosses colonnes en fonte, creuses et percées à jour supportent, forment la partie moyenne du trajet. Trente mètres séparent ces tabliers des eaux de la Dordogne dans les plus hautes marées. La longueur totale du pont est environ d'un kilomètre. Il y a de quoi

frémir lorsqu'on voit plusieurs voitures pesamment chargées suspendues à trente mètres au-dessus des eaux profondes d'une large rivière, roulant sur un plancher mouvant dont les déplacements ondulatoires font crier les câbles d'airain.

Une pensée vient pourtant atténuer un peu la juste admiration que l'on éprouve à l'aspect de ce monument du génie de ce siècle. C'est qu'on retrouve là la légèreté, le peu de consistance de presque toutes les productions artistiques de notre époque. L'égoïsme qui nous dévore ne nous permet pas de travailler pour la postérité. Nous concevons de grandes choses; mais nous en voulons la réalisation immédiate; et si l'on joint à cela l'esprit de sordide spéculation qui s'est glissé partout, on aura la cause du peu de consistance et de solidité de la plupart des travaux modernes dont le pont de Cubzac offre en tout point un exemple frappant.

Pendant longtemps, après avoir quitté Cubzac, la famille en voyage parcourut des plaines fertiles

et souvent riantes, après quoi, la Garonne traversée, elle entra pour quelques heures dans le pays du Médoc, si justement renommé pour ses vins délicieux et bienfaisants. Des marais insalubres, des bois impénétrables, des sables arides succédèrent presque immédiatement au joli pays que Duramier venait de faire traverser à sa famille. Sans guide on ne saurait faire cent pas dans ces lieux sous peine d'être exposé à une foule de dangers dont le moindre serait de s'égarer pour ne plus se retrouver peut-être. Il y a pourtant dans ces contrées affreuses des habitations le plus souvent réunies en bourg, c'est du moins le nom qu'on leur donne ; mais on a de la peine à en découvrir les tortueuses voies, et malheur, nous le disons encore, à qui s'égarerait dans ces landes !

A l'approche du soir, le conducteur amena nos voyageurs dans un de ces bourgs assez populeux du reste, et dont l'apparence paraissait rassurante. Il fut cependant fort difficile de trouver à s'y loger, nous ne dirons pas convenablement, on va voir

pourquoi. L'apathie physique et morale ronge les habitants de ces contrées ravagées d'ailleurs par des fièvres paludéennes. Ils vivent parce qu'ils sont dans l'atmosphère des vivants; mais voilà bien tout. Les nouveau-venus, qui avaient été conduits dans la seule hôtellerie du lieu, y furent hébergés dans un local vaste dont tout le mobilier consistait en deux grands lits à l'ange placés chacun dans un coin en face d'une vaste cour, et d'une table biséculaire encombrée de paniers, et de paillons remplis de légumes, de fruits et surtout de patates. Deux bancs en bois brut offraient, à côté, leur dos inégal aux voyageurs fatigués; pas de plancher, pas de carrelage; une terre humide et malsaine servait de parquet à cette habitation innominable. A tant d'incommodités réunies se joignaient le grognement peu harmonieux de l'animal immonde et le bêlement discordant d'un troupeau. Jusque là les hôtes de ce séjour peu poétique en étaient quittes pour cette mélodie de basse-cour; mais bientôt au bruit effroyable qui imprima un

rude mouvement à l'un des murs du local, vint arracher un cri d'effroi à madame Duramier. Mais le maître du logis qui était entré pendant ce tremblement de mur s'empressa de la tranquilliser : Vous n'avez rien à craindre, lui dit-il d'un ton d'assurance et presque de distraction, la cloison en bois qui vous sépare de mes écuries est d'une solidité à toute épreuve, et depuis cinquante ans que je couche dans le lit patrimonial adossé à cette même cloison qui seule me sépare de mon cheval et des bœufs que j'attelle à ma charrue, je n'ai éprouvé d'autre désagrément que les quelques secousses dont vous venez d'avoir un échantillon, lesquelles sont pour moi une horloge précieuse : la première a lieu le soir lorsque mon gros bétail se couche; la seconde le matin lorsqu'il m'annonce l'heure du lever. Le langage du rustique maître d'hôtel ne paraissait pas du tout persuader madame Duramier; faisant pourtant contre mauvaise fortune bon cœur, elle prit tout à fait la chose du bon côté. A la nuit close, on ferma les ouvertures du logis auxquelles

le nom de croisées aurait pu convenir, s'il y avait eu des vitres d'abord, des contre-vents ensuite. On employa à cette opération tous les vieux chapeaux, tout ou partie des vieilles culottes, etc., etc., que l'on put se procurer. Le foin, la paille, furent à leur tour mis à contribution pour s'opposer à l'envahissement du logis par la brise froide et surtout par quelques-uns de ces nombreux carnivores qui rôdent pendant la nuit dans ces contrées où ils ont, en quelque sorte, droit de domicile et de bourgeoisie. En même temps que les travaux de fortification étaient dirigés par le comte et exécutés ici, auprès des fenêtres, là, contre la cloison mouvante, une grosse chambrière agenouillée devant l'âtre profond où elle venait de déposer un énorme faisonnat, s'époumonnait pour communiquer à l'humide combustible le calorique d'un tison qu'elle avait exhumé de dessous la cendre. Deux difformes chandelles de résine oubliées un instant sur la table, projetaient une flamme si fumante que bientôt un épais nuage remplissant la vaste en-

ceinte, désormais à l'abri de toute agression, on fut obligé, selon l'usage du pays, de poser cet obscurcissant luminaire sur une bobèche en fer, placée ad-hoc sous le manteau de la cheminée.

Grâces à l'imperméabilité de la coque des œufs, il fut possible à nos voyageurs d'avoir un aliment sur la propreté duquel ils pouvaient compter. Aussi ce fut à peu près le seul mets qui parut leur convenir. Peu après le frugal repas dont nous aimons toujours à faire grâce, un sommeil bienfaisant vint les protéger jusqu'aux premières lueurs du jour.

Avant l'apparition de Phébus, Duramier s'acquitta envers l'hôtellier, et bientôt la petite caravane se remit en route. Une forte rosée tombée pendant la nuit avait suffi pour rendre certains passages difficiles dans une contrée qui a déjà trop d'eau lorsqu'il n'en tombe pas du ciel. C'était sur un banc de bois suspendu avec des cordes au-dessus d'une petite charrette traînée par un cheval maigre, borgne et boiteux, que Mme Duramier et aussi quel-

quefois le comte traversait le pays le plus triste de France et de Navarre. Le groom conducteur à la taille rabougrie, à l'œil gris, aux cheveux roux et à la bouche béante, marchait, pieds nus et pantalon retroussé, à deux pas au devant du convoi; Duramier et le comte, chacun un énorme bâton à la main, se tenaient de chaque côté. Peu à peu le petit nombre de nuages qui s'étaient montrés à l'horizon avaient disparu, et quelques heures d'un soleil brûlant suffirent pour dessécher le sol sabloneux et inculte sur lequel on marchait déjà depuis un peu de temps. Après avoir traversé un bois cent fois pire que le labyrinthe dont nous avons déjà parlé au sujet des Landes, nos voyageurs se trouvèrent tout-à-coup, et on peut le dire, comme par enchantement, en face d'une vaste étendue découverte, et qui paraissait aussi fertile qu'elle était riante. Au chemin impraticable qu'ils quittaient succédait une route parfaitement entretenue. Les deux fossés qui la bordaient étaient garnis de jolis arbres fruitiers. Les champs voisins, parfaitement cultivés, offraient

à l'œil étonné de magnifiques récoltes. Ici, l'orge et le froment, là, la vigne et le maïs. De temps à autre ils rencontraient quelques habitations d'un goût et d'une propreté remarquables; de jolis jardins parfaitement soignés entouraient ces villas dont la simplicité égalait l'élégance. Les habitants qui paraissaient être laborieux et actifs étaient vêtus d'une manière fort simple, mais très-propre : jamais l'un d'eux ne passait à côté de nos voyageurs sans leur faire un salut de bienveillance. M^me^ Duramier qui ne revenait pas de ce changement si subit de sol et de population, croyait très-certainement que son mari avait voulu lui ménager une surprise en la conduisant dans cette terre vraiment de promission. Après avoir marché pendant une demi-heure de surprise en surprise, la petite caravane arriva au bout d'une allée plantée de jolis arbres qui bientôt formèrent par l'entrelacement de leurs branches une jolie charmille, entièrement composée d'arbres fruitiers, de sorte que, pendant un quart de lieue, elle chemina sous une voûte de fruits.

Des sieges etaient placés de distance en distance, ce qui aurait pu faire croire que c'était là une de ces promenades réservées dont plus d'une ville se donne le luxe. Le plaisir et l'étonnement de Duramier étaient à leur comble. Pour jouir avec les siens et à loisir des délices de ce lieu, il congédia son conducteur dont le costume déguenillé en compagnie de tout ce qui trahit la paresse et l'insouciance, contrastaient avec l'ordre parfait qui régnait dans les vêtements et dans tout l'extérieur des personnes qu'il rencontrait. Comme l'on commençait à apercevoir les premières habitations du bourg que le conducteur avait désigné à Duramier, il fallut s'occuper de chercher un nouveau cicérone. A la première personne qu'il aperçut, Duramier alla demander les renseignements dont il avait besoin dans ce magique pays. Il s'enquit d'abord d'une auberge.

— Monsieur, lui répondit un homme de quarante ans environ, à l'extérieur simple, mais distingué, auquel il venait de s'adresser, ici tout le

monde se fait un plaisir d'offrir l'hospitalité aux étrangers qui viennent nous visiter, et puisque je parais être le premier auquel vous vous êtes adressé, j'espère que vous voudrez bien me donner la préférence.

Ces paroles furent dites avec une telle bienveillance, il y avait tant de sincérité dans la physionomie de celui qui venait de les prononcer que Duramier crut devoir accepter une invitation qu'une entière franchise paraissait seule avoir dictée. En quelques minutes on arriva à l'entrée d'un bourg à l'aspect riant et animé. Une large promenade plantée d'arbres utiles faisait le tour de la petite ville. Des rues bien percées, spacieuses et aérées, aboutissaient à une place centrale au milieu de laquelle une belle fontaine fournissait abondamment une eau limpide et fraîche. Pas une maison dans cette localité ne respirait la misère. En tout lieu on trouvait les signes d'une aisance qui, sans être la même partout, n'en répandait pas moins ses bienfaits sur tous les habi-

tants du bourg. Duramier ne concevait pas un pareil prodige au milieu de ces misérables contrées qu'il venait de parcourir. Il obsédait de questions l'homme bienveillant qui l'avait engagé à accepter l'hospitalité chez lui d'une manière si peu commune dans un temps où l'on croit avoir beaucoup fait, lorsque l'on a offert avec un quomodo connu ce que l'on ne peut espérer de voir agréer par le fait seul du style employé pour le faire recevoir. L'accueil que Duramier et sa famille reçurent dans la maison de leur obligeant conducteur fut si cordial, on mit tant de bonhomie, tant d'aménité dans la manière de les prier de se regarder là comme chez eux, que tout en se rendant aux sollicitations de ses hôtes, Duramier brûlait du désir d'avoir la clef d'un pareil phénomène.

Le bourg où il venait d'arriver était habité depuis des temps fort reculés par une population qui faisait profession du christianisme tel qu'on l'entendait dans les premiers temps de son bienfaisant établissement et tel qu'on commence quoique bien

faiblement encore à l'entendre aujourd'hui un peu dans toutes les zones évangéliques. L'application constante de ces préceptes si sages et si vivifiants, avait produit là, au milieu d'un désert d'eau et de sable, ce qu'elle produirait partout si des hommes malheureusement inspirés et trop souvent dominés par l'esprit de parti ne s'efforçaient d'un côté à la détruire, de l'autre à la fausser. Cette population n'avait jamais cessé de faire profession aussi d'activité, d'intelligence et de sobriété. De là, les prodiges agricoles que nous avons déjà vus dans une contrée si ingrate, et tout ce que nous avons remarqué de bien et dans les habitations et dans les personnes. Les citoyens du bourg vivaient dans une union parfaite : il n'y avait pas de pauvres parmi eux, parce que la paresse, l'ivrognerie et le libertinage leur étaient inconnus, et que, si le malheur frappait quelqu'un, il était à l'instant même secouru de manière à ne pas s'apercevoir du moindre changement dans sa position. Les procès, les querelles, les envies et les jalousies, tous

ces vices rongeurs des sociétés humaines n'avaient pas accès chez un peuple qui après Dieu aimait son prochain comme lui-même. L'orgueil, l'égoïsme, cette lèpre qui a envahi la société actuelle, étaient impuissants sur des hommes qui, en respectant une hiérarchie nécessaire, ne la comprenaient réciproquement que pour mieux arriver au bien-être commun. L'ignorance, le fanatisme ne pouvaient exercer là leurs funestes ravages, car chacun y recevait une éducation analogue à sa condition, et l'amour du devoir y était tel que tous demeuraient également soumis à la loi commune. Les lieux publics, ces écoles du vice, ces repaires du mal y étaient inconnus; car on recevait partout avec bienveillance, avec cordialité. L'ennui, ce compagnon si insupportable de notre existence, ne s'y était jamais fait sentir, car on y aimait le travail, et les heures de repos y étaient consacrées à des rapports sociaux aussi agréables, aussi délassants qu'ils étaient pleins de gaîté et de franchise. Quoique dans une contrée éminemment malsaine, l'état sanitaire

y était toujours satisfaisant, car si on y travaillait pendant six jours avec modération et constance, le septième y était consacré au repos, à la prière et à de salutaires délassements. Un pasteur, digne émule de ceux qui virent les apôtres, y répandait partout les bienfaits d'une religion d'amour et de charité. Il faudrait avoir assisté à un de ces exercices du dimanche, car là on ne connaissait d'autre fête que celle qu'a sanctifié le Seigneur, pour savoir tout ce que peut sur l'âme la piété, le recueillement d'une population unie d'un même cœur et d'une même pensée. Sans cesse toute l'église était en communion intime; pas de cérémonies bizarres, pas de pompe mondaine, pas de formalisme; tout était esprit et vérité dans ces réunions que Dieu vivifiait; tout s'y ressentait de la grandeur et de la majesté du législateur du Sinaï comme de la simplicité et de la charité du Messie rédempteur.

Les sciences n'y étaient pas plus négligées que les arts et l'agriculture. Une bibliothèque parfaitement choisie et bien pourvue y fournissait en

abondance des matériaux à l'esprit studieux.... Et cette population n'avait pourtant pas cessé d'être soumise au système administratif qui régissait la France entière!..

Duramier dont l'esprit juste et profond avait souvent développé une théorie dont il venait de trouver une application si heureuse, était doublement satisfait de prouver qu'il n'y avait pas d'utopie dans les idées qu'il méditait, et que l'application d'un principe qui était tout pour lui, amenait comme conséquence le bonheur, que hors de là, l'homme cherchera toujours en vain.

Ce ne fut pas sans une véritable douleur que Duramier, le comte Dandar et l'ange de douceur sur laquelle se concentraient toutes leurs affections s'arrachèrent d'un séjour qu'on regardera comme un rêve de bonheur, mais dont nous pourrions heureusement fournir plus d'une édition. Ils regagnèrent Bordeaux à travers un pays dont nous épargnerons au lecteur la triste description. Le souvenir de ce dont nous venons de tracer une faible

image, contribua longtemps au charme de la vie privée de la plus heureuse des familles; et nous devons ajouter que Duramier eut la satisfaction de trouver à Bordeaux des hommes qui, profondément imbus de ce principe qui avait germé de si bonne heure dans son cœur, avaient depuis longtemps posé la première pierre de l'édifice qu'il venait de voir sur les bords peu accessibles de la grande mer. Aussi cordialement accueilli chez eux qu'il l'avait été dans le bourg hospitalier, il fut amené à voir là des personnes qui placées très haut dans la société, voire même dans les charges publiques, employaient, les uns tous leurs moments, les autres toute leur influence à la propagation de ces idées qui, en dégageant l'homme des préjugés et du fanatisme, de l'incrédulité et de l'indifférence, doivent le placer dans cette voie salutaire dont le double but est le bonheur sur cette terre, et ailleurs une félicité qui ne doit plus finir.

XVIII.

LE BASSIN D'ARCACHON.

.....Si rien n'est plus léger que la femme,
Quoi de plus trompeur que l'onde.
(CASIMIR-HENRICY.)

Avant de quitter Bordeaux, Duramier voulut payer son tribut au chemin de fer qui, à travers cet espace dont nous avons eu occasion de parler, conduit des bords riants de la Garonne sur les bords sabloneux du bassin d'Arcachon. Ce chemin dont le comte Dandar avait été prié, comme nous le savons, d'examiner le projet, venait d'être livré à la

circulation après avoir été inauguré et béni par une trinité qu'on n'était pas accoutumé jusque là à voir fonctionner en commun. Elle se composait d'un juif, d'un évêque et d'un protestant.

Afin d'assister au plus majestueux spectacle de la nature, au lever du soleil sur l'humide plage, Duramier auquel s'était joint un jeune Italien et un ami commun, prit le convoi du soir. Une belle soirée du mois de juillet répandit tous ses charmes sur le départ majestueux de l'agile machine. Mais comme ces machines qui vont comme le vent tombent aussi parfois comme la pluie, après avoir franchi à vol d'oiseau tout l'espace qui se trouve entre Bordeaux et les Landes, une roue de la locomotive se brisa, et force fut, après que le mécanicien conducteur eût été assez heureux pour arrêter le convoi, au moment où une partie sortait des rails, de mettre pied à terre et d'attendre dans un local inhospitalier, que les signaux de détresse eussent fait venir une autre train de locomotion. Le convoi transportait plus de six cents per-

sonnes, qui furent forcées de camper dans un local que les renards et les loups avaient eu jusque là le droit exclusif de fréquenter. Mais enfin, comme notre régime d'égalité ne permet plus ce monopole, il fallut bien qu'ils cédassent partie de leurs repaires à l'élégante société, que la vapeur avait déposée sur les bruyères ambiantes. Pendant que les plus intrépides cherchaient à remettre les wagons sur la voie de fer, le gros de cette population parasite se forma en groupes pour procéder à un campement régulier; car l'agent à vapeur avait annoncé qu'on serait au moins cinq heures à recevoir du secours. Quelle affreuse nouvelle pour certaine portion de la ménagerie, nous voulons dire pour les lions et les panthères, qui avaient tant à redouter d'une soirée toujours humide dans ces landes, pour leurs crinières et leurs atours. Cependant comme le danger rend l'esprit fécond en expédients, la fashion se logea de son mieux sous une voûte de parapluies et d'ombrelles, à laquelle la galanterie à gants jaunes se résigna avec plus ou

moins de satisfaction à servir de point d'appui. La gaîté si naturelle au Français, même au bivouac, ne fit pas défaut dans celui où se trouvait Duramier. Elle s'exerça surtout au sujet d'une scène de mœurs qui s'était passée peu d'instants avant la chute du véloce convoi. Nous savons déjà à quel genre de population nous avons affaire; or, comme il y avait peu de temps que la voiture *de Monsieur le Diable* traversait ces lieux, naguère inabordables, les pâtres des environs et une partie de leurs familles s'étaient donné rendez-vous ce jour-là sur les bords du chemin de fer, pour y voir passer *l'infernal cortége*. Déjà leurs bouches béantes, leurs yeux fixement hagards étaient disposés pour servir d'entonnoir à leur curiosité, lorsque le terrible coup de sifflet qui se fait entendre à l'aspect n'importe de quel objet, vint glacer leurs cœurs de Landais. Mais quelque précipité que fût le mouvement de retraite qu'ils firent, la machine lançant feu, flamme et vapeur passa comme l'éclair devant leurs yeux éblouis, laissant leurs bouches remplies

du liquide que lancent aussi à volonté les petites pompes que le mécanicien tient sous sa main. Faire un grand signe de croix, tomber les uns à genoux, les autres à la renverse, se lever et fuir à toutes jambes, fut l'affaire d'un instant pour cette bande aux trois quarts sauvage, jurant, mais un peu tard qu'on ne la prendrait plus sur la route du démon du feu et de l'eau.

Après quatre heures d'attente, et vers dix heures du soir, on entendit au loin le sifflet perçant qui annonçait l'approche de la vapeur libératrice. En un instant les voitures furent envahies, et à onze heures on arriva à la Teste.

A peine sorti du débarcadère, on y est assailli par une nuée féminine qui offre des embarcations pour aller parcourir le bassin. Ce sont les femmes, et elles s'en acquittent à merveille, qui font faire aux visiteurs ce voyage de petit cours, pendant que les hommes vont affronter les flots terribles de l'océan pour se livrer à la pêche, leur seule industrie. Duramier et ses deux compagnons se

souvenant du trivial proverbe qui dit : que rien ne vaut le plancher des vaches, préférèrent la voie de terre, autant, du moins, qu'ils purent s'en servir.

A deux heures du matin un conducteur et quatre chevaux attendaient les trois voyageurs à la porte de leur hôtel. Lorsqu'on a lu la description des chevaux numides, on en retrouve les principaux caractères dans l'allure, l'agilité et l'adresse des petits coursiers de la Teste. Quant aux cavaliers, nous n'avons pas envie d'en faire un tableau comparatif. Aux premières lueurs de l'aurore, le petit escadron se mit en mouvement. Les dunes, autrefois arides et actuellement plantées de pins à résine, séparent la Teste du bassin d'Arcachon. Le chemin qui conduit au poste des douaniers, où Duramier devait trouver une embarcation pour conduire sa caravane de l'autre côté du bassin, est entièrement sablonneux et fort inégal, et, par suite, d'un trajet très-pénible pour les piétons et pour les chevaux. Mais ces petits bidets des Landes sont si robustes et si intrépides, qu'ils montent et

descendent avec une incroyable rapidité. Après avoir chevauché pendant une heure et demie, nos voyageurs arrivèrent au sommet de la dune d'où l'on a le bassin d'Arcachon en face, le phare du Cap vert pour point de mire, et l'océan pour horizon. Ici nos cavaliers mirent pied à terre, car à l'aspect du spectacle imposant que l'on voit de ce lieu, on éprouve le besoin de l'admiration. Le Cap vert, vu de cet endroit, se trouve placé entre l'océan et l'Arcachon. On dirait une vague immense et fixe au milieu du mobile élément. En ce moment le soleil se montra sur l'onde et vint dorer de ses rayons l'immense plaine liquide dont les sourds mugissements remplissent le cœur de respect et de crainte. A gauche, et dans la direction de la pointe du cap, on voyait dans le lointain les brisants de l'océan rouler majestueusement leur écume blanche et menacer d'une inondation destructive le rivage sablonneux aux pieds duquel ils s'arrêtent, se brisent et meurent.... par ordre du créateur !

Après avoir joui de ce magnifique tableau, la petite caravane descendit la dune, et en peu d'instants elle arriva au poste de la douane. Un déjeuné improvisé par messieurs les douaniers, qui se montrèrent fort complaisants, fut bientôt dévoré d'un appétit aiguisé par la fraîcheur de la matinée et la longueur de la course. Après ce repas rendu délicieux par une disposition que les plus heureux gastronomes ne possèdent pas toujours, elle alla visiter l'emplacement d'un fort dont les canons gissent encore sur des troncs d'arbres qui seuls les séparent du sol. Après cela elle gagna le rivage où deux douaniers avaient disposé une embarcation. On mit à la voile par un temps serein et calme; cependant les eaux commencèrent bientôt à se rider d'abord légèrement; mais peu à peu le vent augmentant, l'embarcation commença à éprouver des mouvements d'ondulation, ce que les amateurs trouvent délicieux. On avait alors fait les deux tiers du trajet. Les mariniers de la douane annoncèrent que sous peu le bassin serait violem-

ment agité, mais qu'on aurait atteint le rivage avant le déchaînement du prisonnier d'Eole. Des troupes peu rassurantes de marsouins se montraient ça et là aux environs de l'embarcation ; mais comme ce sont des êtres plus gros que méchants on ne s'en épouvante jamais guère. Une nuée de barques appartenant aux pêcheurs de la Teste revenaient en ce moment de leur périlleuse expédition : c'était un spectacle saisissant de voir ces frêles embarcations agitées violemment par des vagues croissantes et qu'un souffle de plus pouvait engloutir, montées par des hommes qui dormaient presque tous du sommeil le plus calme. Duramier qui s'était muni d'un livre, devenu du reste son vade-mecum, lut plusieurs passages analogues à la circonstance, entre autres celui où le Nazaréen commandait le silence aux vagues courroucées. Quoiqu'on n'eût pas à craindre un danger bien réel, il y avait assez de mouvement dans les eaux du bassin pour inspirer à ceux qui le traversaient en ce moment, et pour la première fois, ce recueil-

lement grave qui est de la crainte chez l'homme pusillanime. Plus d'une lame menaçante vint se briser contre la petite nacelle et arracher un cri au jeune Italien qui s'obstinait à trouver fort peu poétiques les continuelles secousses que la barque éprouvait. Cependant comme la voile était bien tendue et le gouvernail parfaitement dirigé, on ne tarda pas à mettre les pieds sur un sol plus rassurant; mais ici une trop grande précipitation devint funeste à l'ajustement un peu recherché du lion Romain: oubliant que celui qui va piano va sano, sans attendre le secours des douaniers, il s'élança sur le rivage; mais la barque n'ayant pas fourni un appui suffisant, notre allegro tomba dans la vase que venait de détremper un léger brisant. Heureusement que, par une délicate galanterie, l'élément agité envoya une ondée qui, enveloppant de toutes parts le dandy embourbé, le nettoya à fond.... Merci du service! Avec le sol, nos voyageurs retrouvèrent leur agilité, et en peu d'instants ils eurent franchi l'espace aride et brûlant qui

sépare le rivage du phare ; ils gagnèrent d'un trait la lanterne qui sert de boussole aux navires pendant la nuit. Le phare du Cap-Vert, sans être aussi remarquable que plusieurs de ses congénères, n'en est pas moins une jolie construction moderne : sa hauteur totale est de soixante mètres ; la lanterne qui réunit l'élégance à l'utilité en a neuf. Le gardien, homme fort obligeant, fit remarquer aux visiteurs plusieurs navires à bien des lieues sur l'inconstant élément : que de pensées se présentent à l'esprit à l'aspect d'une chétive embarcation livrée par le génie de l'homme, et pour de si longs jours, aux caprices des flots qu'il affronte et dont il triomphe presque toujours ! Après un long moment donné à la contemplation du tableau immense qu'ils avaient sous leurs yeux, Duramier et ses deux compagnons quittèrent le phare pour aller se baigner dans l'écume d'un brisant. Duramier fut longtemps à pouvoir s'arracher à l'imposant spectacle que le grand architecte de l'univers a seul pu concevoir et exécuter. Cependant l'heure

pressait, les douaniers voulaient regagner leur poste, et d'ailleurs il n'était pas prudent de s'aventurer trop tard sur les flots changeants.

Vers le milieu des dunes boisées que nos voyageurs avaient traversées le matin, le conducteur leur fit remarquer au retour un monument qui, dans ces lieux, est chose notable; lorsqu'ils en furent assez près, Duramier prit note de l'inscription que voici : « Ce monument a été érigé « à Bermontier, des ponts et chaussées, pour « avoir eu l'idée de semer des pins sur ces dunes « autrefois arides; commencé par Louis XVI, « il a été terminé par Louis XVIII. » En quittant les bois, nos voyageurs se dirigèrent à gauche pour gagner l'établissement des bains qui, naguère à peu près inconnu, est fréquenté aujourd'hui par une immense quantité de baigneurs que le chemin de fer dépose deux fois le jour au village de la Teste, devenu un faubourg de Bordeaux.

Deux jours après leur départ de cette ville, nos trois voyageurs, après avoir assisté à une distribu-

tion de prix d'agriculture, très-heureusement fondés dans ce nouveau monde, regagnèrent les bords de la Garonne, dans un brillant convoi qui, avec des centaines de voyageurs, ramenait les principales autorités du département, moins pourtant la trinité hétérogène qui peu de jours avant avait béni, sans doute par un procédé mixte, la nouvelle voie de communication.

XIX.

PARIS.

Ce cul-de-sac rail où tout vient tournoyer,
Où la mode a son trône et les arts leur foyer,
Paris...! c'est Tyr, Memphis, et Rome, et plus encore.
C'est Athènes—D'accord; mais c'est aussi Gomorrhe.
(C. H. comédie inédite.)

Nous n'avons pas cru utile d'accompagner Duramier dans plusieurs voyages qu'il a faits à Paris où nous allons le retrouver aujourd'hui occupé, comme toujours, à l'étude approfondie d'un passé dont les dernières phases palpitent encore de génie et de gloire, et d'un présent qui, frappé de stérilité et de honte, dans son gouvernement s'entend, s'efforce d'en effacer les derniers vestiges.

— Veux-tu, dit un jour Duramier à l'un de ses compagnons que nous avons vu embrasser la carrière des armes au premier roulement de tambour qui avait frappé son oreille, et qu'il retrouva lieutenant-colonel dans un des régiments qui tenaient garnison à Paris, veux-tu que nous fassions ensemble une revue générale de ce Paris toujours bruyant et toujours beau, où l'on a dû faire bien des choses depuis surtout que tu ne l'as habité?

— Volontiers, répondit le troupier, duquel on ne dira jamais : vieux soldat, vieille b..., je serai charmé, morbleu, de revoir un peu cette population incomparable, et ce qu'elle a produit depuis tant d'années que je ne me suis trouvé au milieu d'elle; seulement comme je ne fais ni brochures, ni feuilletons, je te prierai de me dispenser à jamais de tous frais en ce genre au sujet de notre revue.

Par une de ces journées si belles, mais si rares à Paris quand se montre le soleil du printemps, Duramier et son ami se mirent en devoir de cou-

rir le pavé de la capitale, selon l'expression reçue, avec la différence pourtant que ceux qui nomment ainsi leur passe-temps ne courent que pour arriver plus vite à la fin du jour, tandis que les hommes sérieux qui comprennent leur mission quelle qu'elle soit, emploient avec fruit un temps qu'ils trouvent toujours trop court. C'était, ce jour-là, ce que tout le monde connaît sous le nom de fêtes ou promenades de Long-Champs. C'est là, on le croit du moins, que se juge en dernier ressort l'importante affaire des modes de l'année. Nos deux observateurs ne pouvaient donc mieux choisir leur temps, pour aller se promener aux Champs-Elysées. Comme nous n'avons pas le moindre désir de faire une description de tout ce qu'on voit à Long-Champs, nous nous bornerons à noter ce qui frappa le plus nos promeneurs.

On croirait plutôt, lorsqu'on aborde les Champs-Elysées à l'époque susdite, assister à une de ces bizarres fêtes de carnaval où chacun peut se montrer fou sans avoir perdu la tête, qu'à une réunion où

l'on est en droit de s'attendre à trouver le luxe, l'élégance, en compagnie d'une certaine régularité, et en un mot de tout ce qui est dans le domaine du sens commun. Ici, c'est un équipage dont le cocher et les grooms de tout grade sont si merveilleusement déguisés, qu'on les prendrait pour des héros des descentes de la Courtille. Là c'est une nuée de lions à cheval dont les allures sont en tout point celles du singe de Franconi, lequel singe, on le sait, est la plus vraie comme la plus mordante critique qui puisse être faite de cette ridicule et ignoble posture que prennent à cheval les dandys de l'époque. Plus loin c'est la monotone nuée de fiacres de tout nom et de toute forme que l'on est fatigué de voir et d'entendre partout et toujours. Avancez encore et vous trouverez des hommes-bornes, non pas de ceux qu'on voit à la chambre des députés, car ceux qui se montrent aux Champs-Élysées marchent; nous voulons parler de ces industriels qui, pour donner au public l'adresse de leur boutique, s'habillent en borne, en

cheminée prussienne, en botte, en capsule, selon qu'ils ont à offrir, avec leur brevet du roi, de leur seul dépôt de fer de fonte, leurs calorifères, quinze-cents paires de bottes, plusieurs centaines de spécifiques.. à gober les mouches et les badauds; et... et... trente mille bottes d'allumettes chimiques, vendues à l'épreuve et à la garantie. Il y a pourtant au milieu de tout cela quelques élégants équipages où l'on peut remarquer autre chose que des hyènes, des léopards et des lions de tout sexe, et dont la livrée des laquais n'a rien de commun avec les costumes des sieurs Arlequin, Polichinelle et compagnie. On y voit aussi quelques beaux cavaliers, qui manient leurs chevaux autrement que le mandril de Franconi et bon nombre d'orangs-outangs centripètes ou autres. On trouve parfois également quelques groupes bien choisis, mais on a tant fait, que Paris qui est toujours aux Champs-Elysées n'y va plus guère aux époques de Long-Champs. En vérité, disait le lieutenant colonel Chaban, je crois ma foi que nous sommes en progrès d'écrevisses... mieux vaut que

nous fassions volte-face et que nous nous dirigions du côté des boulevards, puisque ce n'est plus ici qu'on peut voir le beau côté des fêtes de Long-Champs. Je propose que nous gagnions d'abord la Bastille par les quais, pour ne pas avoir à revenir sur nos pas.

Il n'est guère de provincial, même parmi ceux du Cantal, de la Lozère ou de l'Aveyron, qui ne sache que depuis assez de temps tout ce que Paris possède de luxe, de richesses, de véritable industrie, s'est donné rendez-vous sur les boulevards; et si nous en avions le loisir nous serions longtemps à y suivre nos deux observateurs. Nous ferons seulement remarquer que ce quartier est une preuve de tout ce que peut l'industrie, largement entendue, s'exerçant dans un local où sont déjà réunies deux conditions essentielles, l'air et la lumière. Avis aux sixième et septième arrondissements, par exemple, et à un bon nombre de villes de province. Nous ne quitterons cependant pas ces lieux devenus les plus beaux de la capitale, sans

dire un mot des affiches qui, là comme partout ailleurs, décorent ignoblement le plus grand comme le plus petit espace laissé n'importe où. Nous ne parlerons pas de ces amorces jetées aux crédules quand même, telles que les loteries des châteaux d'Allemagne, les demandes d'inspecteurs avec cautionnements, les offres d'actions à un journal, ou autre entreprise industrielle qui a l'immense succès... de ne pas faire ses frais; — et ici nous ferons remarquer l'étrange anomalie qui résulte de l'avertissement salutaire qu'un journal qui vise à la considération insère dans ses colonnes contre le Robert-Macairisme étalé dans les annonces qui remplissent le tiers de son format. — Nous voulons signaler seulement le plus immoral de tous les scandales; celui qui assure une impunité, mensongère du reste, à ces jeunes gens surtout qui n'ayant plus la force de suivre le sentier de la vertu, n'osent entrer encore dans le grand chemin du vice parce qu'ils redoutent justement la contagion de cloaques infects. Comment se peut-il qu'une

époque qui se croit en progrès de morale ne force pas son administration si peu soucieuse de ce qui intéresse au plus haut point les mœurs et l'hygiène publiques, comme aussi le bonheur, la sécurité et l'avenir des familles, à mettre fin à ces mensongères et scandaleuses affiches, aussi funestes à la pudeur qu'à la santé. Nous n'insisterons pas, car nous croirions faire injure à la société entière en doutant un instant de l'indignation et du dégoût que lui inspirent l'abominable industrialisme des Giraudeau, des Charles Albert et de tant d'autres ambitieux subalternes que la fortune des premiers a séduits.

— Entrons dans la galerie des Panoramas, dit Duramier à son compagnon.

— Soit; mais gare à nos poches.

— Je voudrais voir, continua-t-il, le magasin de Marquis; c'est, m'a-t-on dit de la renaissance pur sang.

Oui, ma foi, interrompit Chaban en apercevant la devanture, c'est bien là la résurrection de tou-

tes les vieilles faïences et porcelaines que dans notre village, arriéré de cinq siècles, on a reléguées dans les greniers au fond d'une armoire vermoulue.

— Mon cher, lui dit Duramier, j'admire tout ce qui est bien, quand même ce serait une production anglaise (1); mais ce que je ne puis comprendre, c'est ce retour vers un passé dont on veut, par un enthousiasme ridicule et passablement stupide, adopter le laid comme le beau, sans doute parce qu'un auteur à la mode l'a voulu ainsi. Comment se fait-il que des hommes qui visent au génie, et tant d'autres qui font profession d'un sens droit et éclairé puissent se soumettre à un virement de bord pareil, savoir : tout ce qui a été fait depuis une telle époque jusqu'à nos jours était sans goût, sans grandeur, sans élégance; vite, copions ce qu'on faisait avant... et c'est ce qu'on appelle la Renaissance!

(1) Notre héros, qui ne refusa jamais sa sympathie au peuple anglais, a voulu flétrir par ces mots cette abominable oligarchie d'Outre-Manche, que les noms des Pitt, des Castelreagh, des Hudson-Lowe, etc., ont voués à l'opprobre des nations.

On en trouve sans doute déja bien des éditions pures et belles aussi; mais après tout, ce ne sont que des tableaux daguerréotypés de l'époque que l'on a voulu ressusciter. Il me semble qu'une société qui en est réduite à puiser toutes ses inspirations dans un passé quel qu'il soit est bien près d'une décadence qui est la conséquence forcée de l'impuissance qu'elle avoue.

Tout en causant, nos deux interlocuteurs arrivèrent en face de la Bourse.

— Dispensons-nous, dit Chaban, d'entrer dans ce beau monument; on y respire un air qui sent trop la matière.

—Tu as raison, interrompit Duramier, et on ne saurait trop flétrir les indignes tripotages qui font de ce lieu ce que certain auteur de l'antiquité appellerait une spelunca...l...; car enfin, quels que soient les hommes qui vont là, et il y en a de très-honorables, il n'en est pas moins vrai que c'est la ruse et le mensonge qui régissent cet établissement.

Plus loin, en traversant la rue de la Paix, Du-

ramier prit son ami par le bras, et lui montrant la colonne immortelle : Saluons, lui dit-il, le grand homme qui, debout sur les trophées de gloire dont il a inondé notre belle France, veille encore du haut de ce sol de bronze sur les destinées de notre patrie.

Quelques minutes après, au moment où les deux amis passaient devant l'hôtel qu'habite aujourd'hui celui qui s'est laissé flétrir du nom de ministre de l'étranger, la sentinelle du poste rendit les honneurs à la croix que, par inadvertance, le colonel avait laissée à la boutonnière de son habit bourgeois.

— Tu rougis, lui dit Duramier.

— Oui, car j'ai tout l'air d'un de ces décorés d'aventure comme on en voit tant aujourd'hui qui, n'ayant pas d'autre honneur à revendiquer, courent celui des postes militaires. J'avais attaché là ce ruban et la croix pour assister à une soirée où je devais l'avoir. Peste soit de l'oubli que j'ai fait en ne la remettant pas à sa place. Depuis que l'on a prostitué cette distinction qui avait tant de valeur

lorsque le grand homme la conférait, et ce n'était jamais qu'au vrai mérite, on est honteux, je le dis en rougissant, d'avoir un ruban rouge à son habit.

En terminant ces pénibles vérités, nos deux amis arrivaient à la grille du beau temple de la Madelaine, digne en tout de la pensée qui en a ordonné la construction et des artistes qui l'ont exécuté. Après avoir payé leur tribut d'admiration à tout ce que l'extérieur du monument a de majestueux et de gracieux en même temps, ils s'arrêtèrent un moment sur la grande porte pour contempler la beauté éblouissante de l'intérieur de l'édifice. Mais avec toute leur tolérance, ils ne purent pas ne pas voir le disgracieux et hétéroclite effet que produisent deux confessionnaux placés, le plus malheureusement du monde, sur les parties latérales et moyennes de l'édifice. Déja Chaban qui en avait fait la remarque, les envoyait... ailleurs qu'à la place qu'ils occupent. Mais Duramier l'interrompant :

—Je vois, lui dit-il, qu'ils ne sont là que provisoirement, comme tant d'autres ustensiles du forma-

lisme, et que lorsque le règne de l'évangile sera établi ici, on pourra, sans dégradation, enlever tous ces attributs d'une religion à forme judaïco-payenne, attributs que je félicite l'architecte de ne pas avoir compris dans son admirable plan.

— Cependant, reprit l'officier supérieur, c'est un oubli; car on ne peut vraiment pas laisser longtemps en cet endroit ces deux ignobles coffres, et puisque ce sont des meubles indispensables à toutes ces bégueules qui viennent conter là leurs prouesses et satisfaire leur démangeaison médisante, tout comme pour ces rusés hypocrites qui s'emparent à leur aide de la police générale des familles et de bien d'autres choses, où diable les fourra-t-on?

— Mon ami, lui répondit Duramier, comme toi je sais tous les abus qui se commettent dans ces lieux qui ne sont pas toujours, même au point de vue du romanisme, des tribunaux de pénitence comme on les appelle; comme toi je connais bien des dames pieuses qui n'en approchent jamais sans reculer dix fois d'épouvante et que glacent d'horreur

l'aspect des tortures diverses auxquelles on va soumettre leur pudeur, tout en suivant à la lettre les préceptes d'une théologie vraiment innominable (1); j'espère bien que lorsqu'on emportera de là ces meubles qui t'offusquent à bon droit, du reste, ce sera pour les mettre.... au feu. Sans doute, ajouta-t-il, il faut à l'homme malheureux un consolateur, à l'âme que le vice menace, le baume salutaire de la vertu; mais ce consolateur, mais cette ancre de salut que je vois seulement dans celui qui a dit : Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai, je ne sache pas que le Dieu rédempteur ait voulu l'envoyer à l'homme à travers une forme de confession qui a toutes sortes d'inconvénients, voire même de dangers, sans présenter un seul avantage. Déposons aux pieds du crucifié nos douleurs et nos offenses; il connaît notre cœur, et sans intermédiaire, il nous pardonnera si

(1) Pour son édification, nous recommandons au lecteur la lettre de M. Ath. Coquerel à M. l'archevêque de Lyon, au sujet d'un traité sur cette matière à l'usage du diocèse de Saint-Flour.

nous sommes sincères; à lui seul tout droit d'absoudre ou de condamner. Que si nous avons besoin de conseils, d'avis salutaires, nous les trouverons dans des pasteurs (1) zélés qui, d'après les confidences que nous aurons besoin de leur faire, nous prodigueront les consolations les plus sincères et les plus désintéressées. Et qu'on ne vienne pas me dire que la confession telle qu'on la prescrit dans l'église romaine retient le peuple... Chez ce peuple-là comme dans toutes les classes de la société, la confession engendre l'hypocrisie. Les âmes vraiment pieuses qui croient à cette confession ne seraient ni moins vertueuses ni moins chrétiennes si, sous ce rapport comme sous tant d'autres, on faisait un retour vers la pensée évangélique, et par suite vers les usages de la primitive église. Du reste, j'ai prouvé ailleurs la chose sans réplique par des faits statistiques.

En quittant la Madelaine, Chaban et Duramier

(1) Lui-même donc a donné les uns pour être apôtres,..... les autres pour être pasteurs et docteurs. (Saint Paul, ch. 84.)

se dirigèrent vers la jolie place de la Concorde qu'ils traversèrent en l'admirant. Après quoi ils entrèrent dans le jardin des Tuileries.

— Puisque nous voilà à l'abri des voitures, du flot des piétons et aussi un peu du bruit, je vais, dit Duramier à son ami, te lire la lettre que le facteur, tu le sais, m'a remise ce matin; elle est de notre compatriote le citoyen Gossar. Trève de toute réflexion jusqu'à la signature inclusivement. Voici cette lettre :

« Citoyen et ami,

« Tu sais qu'il entre dans mes habitudes de te « rendre périodiquement compte de mes pensées « et de mes actions, parce que les vrais patriotes « doivent toujours penser et agir en commun. « — Quelle que soit la froideur de l'air qui nous en- « vironne, notre thermomètre ici se maintient tou- « jours à la véritable température. Nous avons eu « récemment occasion de prouver que nous avions « été trempés au feu sacré de la patrie. Il s'agis- « sait d'un banquet offert à un citoyen représen-

« tant, autrement dit député, qui s'est conservé « pur et intègre au milieu même de l'atmosphère « délétère qu'on respire en hauts lieux. Frappé « de la sotte bêtise et de la lâche timidité de tous « ces Français qui ne savent que se plaindre; indi- « gné de la morgue tranchante de cette aristocratie « épicière qui a tout son esprit dans ses coupons « ou dans son comptoir; révolté de l'arrogance « d'un parti dont l'un des énergumènes disait « naguère, du haut d'une chaire transformée ce « jour-là en tribune apologique, que le prêtre avait « fait plus que Dieu (1), je donnai librement cours « à mon indignation; après avoir fermé en deux « mots la bouche à tous ces vils adorateurs de « l'idole du jour, quel qu'il soit; après avoir re- « proché à ces hommes sordides de remplacer par « l'argent et l'or l'esprit et le cœur; après avoir « prouvé à tous ces bigots dont les sacristies sont « devenues des comptoirs, qu'ils amènent leurs « sectateurs à marcher un pied dans le fanatisme,

(1) Sermon sur le mérite des prêtres, prêché par l'abbé..... en 1830.

« l'autre dans l'incrédulité, j'apostrophai ce peuple « incorrigible par ces mots d'un de nos hommes « les plus énergiques : « Peuple babillard, si tu « savais agir! » et puis prenant pour texte ces deux « vers de l'immortel chansonnier :

... Et toi, peuple animal,
Porte encor le bât féodal,

« pour mieux lui prouver le cas qu'on doit faire « de son inertie, je lui dis :

— « Oui, porte le ce bât ignominieux, car tu « n'es pas digne de la liberté que tu ne sais, ni « ne veux acquérir; à peine échappé à une aristo- « cratie indigne et tyrannique sans doute, mais « qui avait pour elle plus d'un noble souvenir, tu « te laisses brider par une autre cent fois plus im- « pudente et plus injuste, et dont tout le mérite « consiste dans son or... puisé... sais-tu bien où? « Oui, porte-le ce bât indigne et lourd, et avec « lui roule-toi dans la poussière, puisqu'elle est « ton élément. »

« Je voudrais te parler aussi de nos sociétés,

« mais je crains Argus et Cerbère ; d'ailleurs, tu « es trop modeste et trop pur, toi qui veux le bien « en véritable utopiste, pour que je ne sache pas « que notre manière de procéder n'est pas de ton « goût. Tu t'imagines pouvoir amener les hom- « mes au bien, dis-tu, en changeant leur cœur ; « mieux vaut trancher et abattre les abus d'abord. « Rappelle-toi ce que certain Romain répondait « à un des gouvernants qui allait lui demander « conseil.... Tu sais que sans rien dire il passa dans « son jardin et... souviens-toi du reste. C'est ainsi, « citoyen, que je comprends les hommes et les « choses. »

Salut et fraternité. »

U. Gossar. »

— Semper idem, dit Chaban, je croyais, ma foi, assister à une séance des Jacobins. Cependant j'avoue qu'à travers des formes où percent le Marat et le Robespierre, je trouve dans cette lettre des choses d'une vérité frappante. La conclusion seule est, comme l'aurait dit Racine, digne de l'exorde.

Quel dommage que cet écervelé-là n'ait pas mieux tourné.

— Comme toi, je gémis sur la malheureuse direction qu'a pris notre ami de collége, dit à son tour Duramier : je déplore les écarts de raison qui, après lui avoir fait signaler le mal, ne lui laissent voir d'autre remède qu'un effroyable bouleversement ; mais tu conviendras avec moi qu'il est bien dans son droit lorsqu'il apostrophe tous ces êtres dont l'élément consiste dans les abus de toute espèce ; qu'il est dans le vrai aussi lorsqu'il reproche au peuple ses inconséquences et ses légèretés. N'est-ce pas que lorsqu'une nation méconnaît ses vrais intérêts et sa dignité au point de ne pas se lever toute entière et de rester compacte au jour du danger ; qu'elle trahit et abandonne le seul homme qui l'ait jamais bien comprise, et qui seul l'a gouvernée en génie et en honnête homme, pour se jeter dans les bras d'une restauration absurde qu'elle brise deux fois pour donner tête baissée, après un moment sublime, dans ce que nous avons

aujourd'hui; n'est-ce pas, dis-je, que cette nation n'est plus en droit de se plaindre des ignominies dont on l'abreuve. Hâtons-nous de reconnaître pourtant que la majorité n'a jamais trempé dans toutes ces turpitudes, quoiqu'on puisse l'accuser d'être impuissante à saisir les moyens d'en finir une bonne fois avec toutes ces minorités absurdes, corrompues ou turbulentes.

Nos deux amis avaient déjà atteint le bout de la grande allée du milieu, d'où l'on aperçoit si bien l'arc-de-triomphe d'un côté, et lorsque les grandes portes du pavillon de l'horloge sont ouvertes, le Carrousel et le Louvre de l'autre. Mais comme si les hommes du Sept août devaient gâter tout ce qu'ils touchent, il a fallu qu'ils posassent l'obélisque de Luqsor au milieu de la place de la Concorde, pour masquer le plus joli point de vue que l'on puisse trouver; sans préjudice de la bizarrerie qui résulte de la présence d'un pareil monument au milieu d'une place toute moderne et dont les principaux côtés font face à trois monuments aussi de

moderne création. Tout le monde a été unanime pour improuver une telle absurdité; raison de plus pour que nos gouvernants persistassent à gâter à la fois et l'art et le goût. Arrivés à la hauteur des barrières de fer que le juste milieu a fait placer pour tenir le public à distance, à raison peut-être de la popularité toujours croissante du système-vérité, nos deux observateurs s'arrêtèrent un moment en face de ce château enfumé qui sert de palais à nos rois. Dans un pays où l'on aime tant la réunion du beau, de l'élégant, du majestueux, on doit regretter beaucoup que les diverses listes civiles qui se sont succédées depuis 1815 n'aient rien fait pour rendre cette demeure digne de sa destination. Il faut espérer que, forcé dans sa parcimonie par quelque accident, par exemple comme celui du pavillon de Flore, l'intendant de la liste civile trouvera mieux à employer ses fonds qu'à creuser des retranchements autour du vaste château.

Après avoir traversé la cour des Tuileries, où rien n'annonce l'habitation du chef de l'état, mais

bien une citadelle, Chaban et Duramier se dirigèrent vers le Louvre. Rien ne saurait peindre leur étonnement à la vue de cette bizarre place du Carrousel qui devrait être si belle, si grandiose. Mais si leur étonnement fut grand à l'aspect de ces maisons, de ces baraques, de ces marchands de bric-à-brac, des poules et des dindons qui encombrent ignoblement l'avenue commune aux deux châteaux, il grandit outre mesure quand ils virent que cette avenue n'était ni pavée ni même déblayée, ce qui fait qu'on trouve là un cloaque comme on en voit dans le plus sale village du plus arriéré des départements. Nous ne dirons rien des réflexions qu'ils firent au sujet de cette aile non achevée qui doit joindre, par le prolongement de la rue Rivoli, les Tuileries au Louvre, ce serait beaucoup trop exiger des gens dont on connaît la générosité. Arrivés au Louvre, nos deux amis s'arrêtèrent longtemps à contempler silencieusement la grave majesté des quatre façades qui forment la cour. Les péristyles, où l'on retrouve comme partout des traces de la sollicitude

de Napoléon, fixèrent aussi leur attention. Que de souvenirs viennent frapper l'imagination lorsqu'on traverse cet ancien palais de nos rois! Il est fâcheux que là encore on ait à signaler une négligence vraiment scandaleuse, la cour du Louvre n'est pas pavée!! Après être sortis du Palais-Musée, le colonel arrêté avec Duramier sur la place qui en porte le nom, disait :

— Quel dommage que cette magnifique colonnade soit aujourd'hui vouée à l'oubli, tandis qu'en face on restaure à grands frais une mauvaise boutique romaine. Pour quiconque connaît la piteuse forme de St-Germain-l'Auxerrois dont on supporterait tout au plus la restauration dans une petite ville de province, il est vivement à regretter que les sommes dépensées avec si peu de goût ne soient pas employées à l'embellissement, disons-même à l'achèvement d'un des plus beaux monuments de Paris, et à débarrasser sa façade principale de ce dégoûtant *pré-aux-chiens*, qu'entoure une palissade pourrie à l'instar d'un pâtis de hameau.

—Veux-tu que nous terminions notre journée par une promenade aux Invalides? demanda Chaban.

— Très-volontiers, lui répondit Duramier; d'autant plus qu'il me tarde, ajouta-t-il, d'aller me recueillir au tombeau du grand homme.

Peu d'instants après ils étaient sur la vaste esplanade qui précède l'entrée de ce monument. Arrivés à la grille, les deux observateurs purent contempler les honorables débris de notre glorieuse armée qu'une grande pensée a réunis dans cet asile protecteur.

— Mon cher ami, comme c'est ici notre hôtel, se prit à dire en riant Chaban, tu permettras que je t'en fasse les honneurs. Voilà, dit-il, en désignant un groupe où l'on ne voyait que des troncs d'hommes, voilà des malheureux bien mutilés, mais au besoin je les préférerais tels qu'ils sont, à tous ces traîneurs de sabre d'antichambre qui, au mépris du mérite et de l'honneur, mendient des grades que le besoin d'être flattés leur fait accorder. Ces malheureux, tous mutilés que nous les voyons, possèdent

du moins un cœur français, et au jour du danger on peut tout avec du courage et du patriotisme; au contraire chez ces obscurs parvenus le courage n'a jamais existé, le patriotisme encore moins; leur mutilation est morale, et nous ne savons que trop ce que de tels hommes réservent de maux à leur patrie. Lorsqu'ils eurent admiré l'industrie horticole et artistique qu'on trouve réunies dans quelques-uns de ces jolis petits extraits de parterre dont on a doté chaque Invalide, lorsqu'ils eurent jeté un regard orgueilleux sur le bronze qu'autrefois on prenait à l'ennemi de quelle nation qu'il fût, les deux amis se dirigèrent vers le dôme. A leur entrée, ils payèrent leur tribut aux tombeaux des deux grands hommes de guerre que Napoléon, — quel rapprochement! — y avait fait placer pour rendre hommage à leur valeur, à leur mérite; et ils montèrent enfin dans un grave recueillement, les degrés qui conduisaient à la chapelle ardente où avaient été déposées les cendres du génie qui a immortalisé la France moderne. Il faut avoir été là

pour comprendre tout ce que l'on éprouve en approchant des dépouilles mortelles du grand homme. Pendant leur long recueillement au pied du cercueil, plus d'une larme vint mouiller la paupière de ces deux hommes qui déploraient dans leur cœur la mort du génie auquel la France doit tant et de si grandes choses. La douleur qu'ils éprouvaient augmentait encore par la pensée de l'état dans lequel était tombée leur patrie malheureuse, par suite des trahisons de toute espèce de ces hommes que Napoléon et la France avaient comblés de faveurs ; mais grâces à Dieu, la honte et le déshonneur qu'ils se sont attirés si justement les poursuivra toujours et partout, et ce ne sera jamais qu'avec douleur et mépris qu'on prononcera leur nom maudit.. A ces faits dont nous venons de rappeler le poignant souvenir il ne manquait plus qu'un scandale, celui de marchander quelques mille francs pour construire un tombeau au génie qui, vivant toujours en honnête homme, avait inondé son pays de gloire et de prospérité... : et c'est un général français, du nom de Do-

guereau, qui s'est chargé de cette infamie... horreur!!

Deux jours après, Duramier et Chaban, auxquels s'était joint Mauret leur ancien condisciple, devenu, nous le savons en partie, riche négociant au delà des mers, et arrivé depuis peu de jours à Paris, se dirigèrent ensemble vers le Père-Lachaise. Comme le ciel était beau et que les premiers rayons du soleil promettaient de dorer sans mélange la cité immense que l'on domine du haut du mont Saint Louis, les trois amis s'étaient acheminés de bonne heure vers la ville des morts. Le pittoresque du site, la variété des monuments, le besoin que chacun éprouve de trouver le tombeau des hommes qu'il a connus, aimés ou admirés, imprime aux visites que l'on fait au cimetière de l'est quelque chose qu'on ne trouve guère que là! Lorsqu'ils eurent longtemps marché entre les rangées de mausolées qui bordent le chemin tortueux et raide que l'on suit pour arriver à la chapelle, nos trois observateurs s'arrêtèrent sur le petit plateau d'où l'on découvre tout Paris. Ils

examinèrent longuement ce gouffre de vertus et de vices; d'arts ingénieux et gigantesques, et de chétifs et sales manoirs, aux rues étroites et dégoûtantes; de richesses et de luxe le plus somptueux, de pauvreté et de misère. Après s'être remis en route et tout en cheminant lentement, Duramier disait à ses deux compagnons :

— L'homme ne saura jamais se faire à une salutaire égalité que Dieu lui impose pourtant au bord de la tombe. L'on retrouve en effet dans tous ces monuments l'expression de la richesse, de la vanité et de l'orgueil à des degrés qui, sans être égaux, n'en sont pas moins déplorables, et sous un autre rapport souvent mensongers. Lisez plutôt ces épitaphes : toujours des qualités, toujours des vertus souvent imaginaires, et pourquoi?... je n'oserais le dire par respect pour la cendre des morts, et aussi parce que je n'aime pas à gratter le badigeonnage des sépulcres... Voyez encore ce monument qui domine de sa hauteur et de son éclat la fosse commune; où du reste, avec quelques modifications, on trouverait la

pensée que j'indiquais naguère; que signifient ce luxe, cette richesse? ne dirait-on pas qu'ils ont été réunis là pour insulter à la misère de ce pauvre, mais vertueux citoyen que le malheur, ou peut-être la probité, ont tenu dans un rang qui ne lui a pas permis, malgré son mérite, de jouir des honneurs d'un monument? Puis s'arrêtant un peu plus loin en face d'une tombe :

— En voici une, dit-il, qui fait une heureuse exception à tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Un livre ouvert sur un tombeau modeste et simple;—et ce livre c'est la Bible!—Et sur cette page qui est offerte à la méditation des visiteurs on lit, entre autres passages évangéliques : « L'herbe est séchée et la fleur est tombée; mais les paroles de notre Dieu demeureront éternellement. »... Et cette tombe, ajouta-t-il, la seule ici sur laquelle le souvenir de celle qui l'habite a été sacrifié à des vérités éternelles, renferme les restes mortels d'une chrétienne évangélique!...—Ici, reprit Duramier, en continuant sa sévère critique et déjà

éloigné du lieu où il venait d'arrêter ses amis, nous entrons dans le quartier des hommes qui ont servi dignement, quoique d'une manière diverse, leur pays. J'aime à voir l'image de ces enfants qui ont illustré leur mère patrie, sur leurs monuments; aux temps de gloire et de bonheur ils sont là pour servir d'émules à la société qui les imite, et aux époques déplorables où nous vivons ils veillent debout sur les débris de notre grandeur et de nos vertus politiques et sociales inhumées pour un temps par un gouvernement dont Dieu nous a dotés dans un jour de colère,... trop bien méritée; ils veillent.. en attendant un avenir meilleur!

Longtemps encore nos trois amis parcoururent ce séjour des souvenirs. Au moment où ils allaient le quitter, deux convois se présentaient à la porte de cette demeure dernière. L'un était rayonnant d'éclat, et présentait en tout le cachet de ce que l'on nomme, dans les sacristies, un enterrement de première classe—il y en a dans tous les prix.— L'autre était simple, mais sévère et grave par le

cortége surtout qui suivait à pied et tête nue. Et ces deux convois funèbres, à qui appartenaient-ils? Le premier où tout le deuil, de même que le clergé, suivaient le char funèbre dans des voitures ornées de draperies richement brodées, appartenait à l'un de ces industriels qui, par fas et nefas, se placent au plus haut échelon de la fortune; le second était celui d'un homme qui avait servi son pays avec intelligence et dévouement, mais aussi avec un désintéressement qui n'avait pas permis qu'on l'apprécie en hauts lieux, tant il préférait la pauvreté avec l'honneur, à la richesse avec l'infamie!

En sortant du Père-Lachaise, nos trois observateurs se dirigèrent du côté de la Bastille. Ils saluèrent en passant le monument de bronze qui le décore, et au moment où il allait disparaître à leurs yeux, Duramier qui s'était retourné encore une fois pour en examiner l'ensemble, disait :

—Quel dommage que de pareils actes aboutissent à des résultats si petits, voire même si déplorables.

Nous n'accompagnerons pas les trois amis dans

leur visite au Jardin des plantes, où Chaban s'égaya beaucoup au sujet des hyènes qui, avec plusieurs lionnes, occupent seules toutes les loges destinées à une collection d'animaux féroces, dont la plupart y brillent par leur absence. Nous allons les retrouver, après les avoir laissés applaudir au monument de l'illustre Cuvier, au Panthéon, soit dit sans allusion aucune.

— Je ne voudrais pas, disait Duramier, avant d'entrer au temple de Mémoire, je ne voudrais rien hasarder au sujet de la destination de ce monument. Cependant, comme il s'en faut que je sois partisan d'une instabilité qui est, non seulement le tombeau des arts, mais aussi celui de toute grandeur et de toute dignité, je ne puis m'empêcher de dire que souvent, en ne suivant pas la pensée qui a ordonné une construction monumentale surtout, on s'expose à des anomalies, comme nous allons le voir en trouvant le tombeau de Voltaire dans l'un des bras de la croix que forme la construction du Panthéon.

Après les premières impressions reçues dans le temple où ils venaient d'entrer, le colonel Chaban dit à ses deux compagnons :

— Tout est grand, beau et digne d'admiration dans le monument où nous sommes, mais je ne peux pourtant pas féliciter la pensée qui a fait coller à la voûte de la coupole la grosse figure réjouie de Louis XVIII en compagnie de certaine princesse, et qui leur a donné pour trophée de gloire les hauts faits de Madrid, de Cadix et du... Trocadero! Sans être injuste, je crois pouvoir dire que, sous bien des rapports, le choix n'est pas heureux, et que sans sortir d'une dynastie à laquelle je rends toute justice, on aurait pu faire un meilleur usage du talent de Gros. Mais on ne sait pas en France se défendre à un écueil aussi malheureux que déplorable, celui de viser à la gloire et à l'immortalité en se faisant buriner ou peindre, comme s'il y avait autre chose que les grands hommes et les grandes choses qui dussent passer à la postérité.

Après avoir longuement récité son improvisa-

tion quotidienne, conduit les visiteurs dans les divers caveaux du temple, fait résonner l'écho-monstre, l'asthmatique cicérone s'arrêta devant la statue de l'Immortalité, modèle de celle qui doit couronner l'édifice.

— Pourquoi donc n'a-t-on pas encore placé cette statue là haut? demanda Mauret.

— Pourquoi? répondit aussitôt Duramier; ne sais-tu pas que de nos jours on est condamné à vivre de provisoire? Ici comme partout ailleurs on trouve les traces de cette incurie administrative qui ne sait jamais entreprendre rien de grand, rien de digne, et jamais aussi rien finir; ce serait donc beaucoup trop exiger de tels administrateurs, que de vouloir qu'ils songeassent... à l'immortalité.

— Comme je n'ai jamais vu le Parisien aux barrières, je propose, dit Mauret, de diriger notre promenade de ce côté, puisque d'ailleurs voici encore un jour où la foule a l'habitude de s'y porter.

Après avoir longtemps cheminé dans les rues tortueuses et étroites du quartier latin, nos trois

personnages étaient arrivés assez près de l'Observatoire pour qu'ils pussent, à travers le feuillage d'un jardin, distinguer assez bien toutes les particularités qui le constituent. Duramier qui seul avait reconnu le monument, laissa ses deux amis divaguer à son sujet. Enfin Chaban se prit à dire :

Ça m'a tout l'air de ce grand télescope d'où l'on n'aperçoit pas toujours les Comètes assez à temps pour les annoncer au public; et cependant ajouta-t-il, nous devons être glorieux de ce que nos savants en astronomie ont été les premiers à parler de l'astre errant qui a surpris l'Europe par son apparition inattendue.

— Je suis heureux, lui dit Duramier, de te voir disposé à rendre justice à l'immense savoir de l'homme illustre, qui dirige cet établissement, alors surtout qu'à tant de science, il réunit toutes les vertus politiques et sociales.

— Nous voilà arrivés, je crois, à la Barrière du Mont-de-piété de Mouret. — On arrive là bas, sieu-

dait les fanfares au son desquelles on danse aujourd'hui. Voyons d'abord le bal. Décidément je crois que l'anomalie s'est glissée au sein des lions et des panthères, ne voilà-t-il pas qu'ils dansent... comme des singes? c'est incroyable, et je vous avoue que je n'ai pas vu mieux dans les forêts d'Amérique. Allons un peu dans les salles de rafraîchissements; ouf! quelle chaleur, quelle atmosphère de vin, de punch et de tabac! peste soit de leurs rafraîchissements! Tiens, de la musique, est-ce que l'on va danser aussi pour se rafraîchir? réfugions-nous derrière un pot de bière et voyons un peu.... Ici, ma foi, ça sort des bornes; passe encore pour les pantins et les marionnettes, mais je ne me ferais jamais à un dévergondage pareil; ça me dégoûte... Colonel, s'il te plaît, pas accéléré.

— Ces idéologues qui ont inventé le mot de philantropie, disait Duramier en sortant de ce repaire également funeste à la santé du corps et à celle de l'âme; ces autres utopistes qui ont toujours certains

étudier ici et dans cent autres lieux pareils, les mœurs de ces classes auxquelles, ils ont cru donner beaucoup en leur enseignant leurs droits; certes ils regretteraient fort, s'ils sont de bonne foi, de ne pas leur avoir appris aussi, et avant tout, leurs devoirs; et par le mot devoir je n'entends pas l'obéissance passive à telle loi, à tel réglement de police; mais bien mieux, la pratique de toutes les vertus sociales, en tête desquelles je placerai la moralité et la bonne conduite. Que voulez-vous espérer, continua-t-il, d'une société dont les deux camps principaux se composent, ici de personnes dures, injustes, qui n'ont d'autre morale que l'industrialisme, d'autre Dieu que l'argent; là d'hommes qui, nés pour vivre de leur travail, ce qui n'est que très-honorable, veulent se donner des jouissances jusqu'à l'abrutissement. Je professe le plus grand respect pour toutes les classes de la société; mais si je ne peux [illegible] vous silence les défauts et les turpitudes de celles qui devraient donner, et en théorie et en pratique, l'exemple de tout ce

qui peut contribuer au bien-être des populations, je ne saurais me taire non plus sur les vices nombreux qui dévorent cette autre, dont l'historique se résume en ceci : travail.. par besoin et par nécessité ; privations et souffrances... par inconduite.

En quittant la barrière, nos trois compagnons et amis prirent la direction de la rue du Bac.

— Je crois, dit Chaban arrêté devant un salon littéraire, et en s'adressant à Duramier, je crois que tu ne dédaignes pas toujours les bonnes caricatures; en voici une dont j'avais entendu parler sous le nom de Chemin de la fortune. Voyons. D'abord Scribe sur une machine à vapeur fabriquant des pièces de théâtre.... Ici Victor Hugo.

— Je t'en prie, interrompit Duramier, ne me condamne pas à une revue littéraire, assez d'autres la font sans que j'aie besoin de m'en mêler.

— Oui, mais vois : le laid c'est le beau; à merveille.

— Voilà peut-être pourquoi, dit Duramier, tant de personnes soutiennent qu'elles ne comprennent pas cet auteur. Après... ou mieux assez. Voyons pour-

tant, continua-t-il, cette croix; c'est Lamartine dans dans une nuée..... J'aimerais à voir aussi, à côté de cette croix, Châteaubriand pour pouvoir lui dire un mot que je lui garde depuis longtemps. C'est un auteur que j'aime et que j'admire, voilà pourquoi je n'aurais pas voulu lui voir prêter le charme de sa plume à certaines absurdités théorico-pratiques du formalisme romain, et cela pour n'avoir pas dépouillé le christianisme du manteau sous lequel le catholicisme romain le dérobe à tant de regards. C'est là, du reste un écueil contre lequel se briseront toujours ceux qui, n'importe leur talent, voire même leur génie, ne rechercheront pas avant tout la vérité chrétienne dépouillée de tout entourage humain, quel qu'il soit

En se séparant, Duramier, Chabau et Mauret s'étaient donné rendez-vous, à deux heures, sur le quai Conti, pour le lendemain, dans le but d'assister à une séance de l'académie. L'horloge de l'Institut n'avait pas encore sonné l'heure, que les trois compagnons étaient déjà à leur poste. Messieurs, disait

l'un d'eux en approchant du séjour des immortels..... dormeurs, parlez bas, marchez sur la pointe des pieds car, au moindre bruit, nous serions chassés d'ici. Noublions pas que nous sommes dans le temple du repos et de l'immobilité morale, et qu'il serait mal à nous, et toujours imprudent, de troubler la béatitude des habitants de ces lieux. Enivrés du parfum des lauriers d'une gloire qu'eux seuls connaissent et savent apprécier, ils reposent en paix sous l'ombre de leur palme, et sous la sauvegarde de quelques membres qui, n'ayant pas encore bu à la coupe hypnotique, n'ont pas éprouvé l'effet narcotique qu'elle répand dans les hauts lieux du domaine intellectuel.

— Est-ce tout? demanda Chaban dans un état de pandiculation impossible à décrire, au moment où la retraite commençait dans les rangs de l'immortalité.

— A peu près lui répondit-on.

— Dans ce cas je ne suis plus surpris de l'anarchie qui règne dans telle partie du monde scientifique, pas plus que des lacunes toujours croissantes qui font

de certain dictionnaire ce qu'il y a de plus défectueux dans les livres de son espèce. Duramier, que retenaient certaines convenances, n'ayant pas, contre l'habitude que nous lui connaissons, en face de tout ce qui prêtait à une juste critique, prononcé un seul mot, son ami aux épaulettes lui lança une bordée de plaisanteries que l'on pourrait envoyer à bien des adresses aujourd'hui. Sur mon honneur, lui dit-il en finissant, n'entre jamais plus là, car ce serait ton tombeau.

Après avoir longtemps marché sans mot dire, tant avait été grande l'influence du contact académique, nos trois observateurs s'arrêtèrent, comme tout le monde, devant les jolies gravures que l'on expose dans la rue du Coq St-Honoré.

— Nous parlions tout-à-l'heure de caricatures, disait Mauret, chacun son goût; moi j'aime bien les Enfants terribles.

— Et moi aussi, répondit brusquement Duramier, mais seulement sur le papier; malheureusement, poursuivit-il, on les trouve partout, et pour

mon compte, ils me poursuivent comme un cauchemar. J'étais un de ces jours chez un banquier, homme grave et positif s'il en fut jamais. Nous avions à traiter d'une affaire sérieuse; au moment le plus épineux il plut à son enfant, terrible s'il en fut jamais, de nous donner un charivari à l'aide d'une porte qu'il se prit à ouvrir et à refermer indesinenter avec un tel fracas que je me crus un instant transporté dans une église de campagne où j'avais assisté peu de temps auparavant à cette séance du jeudi-saint qu'on appelle ténèbres; et l'homme de bourse si impératif et si irascible qu'on le désigne parfois sous le nom de M. Tonnerre, se soumit à ce caprice du petit tyran avec une résignation vraiment exemplaire. Ainsi va le monde, tel qui renverserait un empire en haine aux despotes, se soumet bêtement aux actes les plus révoltants de cette classe de mioches et de moutards, pour me servir d'expressions consacrées, qui régissent la plupart des sociétés. Croiriez-vous que dans bien des salons la liste des in-

vices est soumise au contrôle de ces petits despotes, qui biffent, et sans appel, le nom des personnes qui n'ont pas été assez sottes pour leur plaire.

— En voici une autre, interrompit Mauret, qui mérite aussi quelque attention. C'est un habile voleur qui soustrait à un honnête provincial sa chaîne et sa montre tout en l'engageant à se défier des filous de Paris. A ce sujet, je crois pouvoir dire qu'il n'est pas étonnant qu'avec notre système pénitentiaire (1) nous ayons un assortiment complet d'assassins et de voleurs de tout calibre. Les prisons et les bagnes, on le sait assez, sont l'école par excellence de tous les vices et de tous les forfaits. Il suffit de quelques mois passés dans ces lieux de répression pour faire d'un pauvre maraudeur un filou habile ou un voleur audacieux; et telle est l'incurie de tous les gouvernements — un seul excepté — qu'il leur faut des demi-siècles pour apprendre ce que tout le monde a oublié vingt

(1) L'arsenal aux lois ne renfermait pas alors la pièce qu'on vient de confectionner à ce sujet au Palais du Pont de la Concorde.

fois, et une période tout aussi longue pour adopter des améliorations qu'eux seuls n'ont pu concevoir, et qu'une fatalité déplorable les empêche de mettre à exécution, lorsqu'enfin ils se sont décidés à comprendre ce qui, depuis des années, est du ressort de toutes les intelligences. Ce n'est pourtant pas faute de mettre en frais et en activité la gent bureaucrate, et d'inonder la publicité de tableaux de toutes les formes et de toutes les dimensions.

— Que parles-tu de bureaucrates? demanda Chaban que ce mot avait paru frapper vivement; sais-tu bien que s'occuper de cette armée d'embrouilleurs, c'est découvrir une des plaies les plus fâcheuses de notre époque; pour moi, je ne peux jamais entendre parler de cette engeance sans sentir le rouge monter à mon visage. Etes-vous au courant de ce qu'on fait dans les bureaux? On arrive tard, on fume, on jase, on lit les journaux ou des romans, et.... on se retire de bonne heure. Que si parfois on a quelque chose à faire, c'est... ce n'est rien; je me trompe, c'est beaucoup, beau-

coup trop, puisque par les entraves que l'on met à tout, et par l'imbroglio dont on entoure les choses les plus simples, on en rend l'exécution sinon impossible, du moins très-difficile, et souvent indéfiniment ajournée.

— A propos, demanda Duramier; la Chambre haute tient-elle séance aujourd'hui?

— Que vas-tu nous parler de la Chambre des Pairs à propos de caricatures, lui répondit Mauret, tu veux donc que nous allions ad patres.

— Je crois, dit Chaban, qu'on s'y assemble aujourd'hui pour y voter ou y contrôler, ad libitum, la loi sur...

— Sur quoi donc?

— Et parbleu, sur les cadres de réforme si vous voulez.

— Va pour la réforme : est-ce celle de la pairie? demanda Mauret.

— Mieux vaudrait pour sa refonte, répondit Chaban; si j'avais prévu que j'irais au Luxembourg, j'aurais présenté à la noble Chambre une pétition sur

la démonétisation des vieilles pièces, de celles sur tout d'un alliage plus ou moins impur; par là j'aurais pu utiliser une séance.!.

Peu de minutes après, un des nombreux omnibus qui vont à la Chambre des Pairs,—nous parlons ici d'un omnibus à stalles,— un véhicule omnibus, disons-nous donc, déposait sur la grande porte du palais de la rue de Vaugirard les trois amis. Lorsqu'ils furent demeurés quelque temps en présence de cet abrégé de tous les régimes, Duramier profitant d'un moment de relâche dit à ses compagnons : N'est-ce pas que voilà un spectacle bien multiple? J'y vois d'abord l'instabilité des choses humaines et surtout du caractère politique des hommes. Que de régimes bien différents pourtant n'ont pas salué la plupart des personnages que nous avons en face, sans trop pouvoir se promettre qu'ils ne chanteront pas encore quelque autre palinodie. J'y vois aussi le néant de tout ce qui n'est pas dirigé par cette puissance morale, qui est la condition indispensable de toute grandeur, de toute stabilité. Voilà des hom-

mes qui, pour la plupart, jouissent d'une capacité éprouvée; eh bien, sans m'arrêter à leur historique, que font-ils aujourd'hui? Moins que rien, car ils sont condamnés à suivre le remorqueur qui les mène partout où il veut, et ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils se donnent le ton, ainsi le veut leur fatalité, d'agir en pouvoir de l'Etat !

Nous venons d'entendre quelques bons discours, nous sommes autorisés à nous attendre à un résultat balancé dans le scrutin; pas le moins du monde, nous allons voir le tout se réduire à quatre ou cinq boules noires tombées, peut-être par mégarde, dans l'urne de l'opposition. Pauvre Chambre, à quel rôle es-tu descendue ! Tu n'es plus de nos jours qu'un tribunal politique punissant aujourd'hui ceux auxquels peut-être un jour nous te verrons prodiguer ton encens! Quelles leçons pour l'homme qui veut s'instruire à l'école de l'expérience et de la moralité!

Duramier et ses deux amis faisaient souvent ensemble, parfois individuellement, beaucoup de visi-

tes à la Sorbonne et surtout au collége de France. Il est à regretter qu'ils n'aient pas assisté à ce qui s'y est passé naguère. Avec quel bonheur Duramier si judicieux, si prudent, mais aussi si ardent toutes les fois qu'il voyait le bien surgir de quelque part, avec quel bonheur n'eût-il pas entendu, sans partager peut-être toute leur manière de voir sur tel point qui du reste n'a pas été traité, MM. Michelet et E. Quinet, ces deux consciencieux et courageux savants arriver, par la puissance de la raison, à admettre que le principe évangélique est le seul vrai, le seul capable d'assurer le bonheur de l'homme. Avec quelle satisfaction ne les eût-ils pas entendus pulvériser ces hommes coupables qui, en détournant sans cesse de sa voie naturelle une si grosse portion du monde chrétien, ont reculé de tant de siècles la paix du monde et le règne de Dieu, c'est-à-dire de la justice, de la charité, de l'humanité, et, en un mot, de tout ce qu'a promis le divin législateur il y a bientôt dix-huit siècles et demi. Frappés au cœur, ces hommes qui ne sont pas tous des jésui-

tes, nous le savions depuis longtemps, ont fait pleuvoir de tout lieu la médisance, la calomnie, voire même le ridicule; mais ils ont beau s'égayer, leur rire emprunté à un esprit qui n'est certainement pas celui de l'évangile, qu'il s'exerce sur ce qu'ils appellent le Christ de M. Quinet ou sur bien d'autres objets que nous leur permettons de trouver risibles, à eux, il n'en est pas moins avéré qu'ils ont indignement défiguré celui dont ils se sont prostitués la dénomination; et qu'un jour viendra où d'un souffle, ce Jésus au nom duquel ils ont si longtemps menti aux nations, les réduira en poussière pour que s'accomplisse l'union des peuples sous son règne bienfaisant.

Par une de ces belles matinées où l'on respire avec délices l'air frais et pur des campagnes, Duramier était sorti dès l'aurore pour aller, un peu au loin, jouir du beau spectacle qu'offre le réveil de la nature. Il revenait de sa longue promenade au moment où la foule accrue remplissait tous les quartiers de Paris. Quoiqu'il ne fût pas homme à

oublier le jour du repos, il aurait bien pu ne pas s'en souvenir en voyant cette population d'industriels et d'ouvriers qui, ne respectant pas plus le dimanche qu'elle ne respecte tant d'autres choses non moins sacrées, était partout à son travail. Mais les sons graves et majestueux du bourdon de Notre-Dame, rappelant, malgré le bruit infernal des voitures et des camions, le jour du Seigneur sans pouvoir le prescrire, vint lui annoncer qu'on chômait ce jour-là, une des grandes fêtes de l'année; et bien que pour lui, il n'y eût en ce jour d'autre fête que celle du dimanche, il se dirigea du côté de la Cité, quoique ce ne fût pas à la métropole ni dans tels autres lieux qui lui sont semblables qu'il allait faire sa prière au Seigneur. Il entrait dans la cathédrale au moment où la troupe sacerdotale vêtue d'or et de fin lin, chamarrée de tout ce qu'une élégance orientale et une magnificence quelque peu bizarre ont pu inventer de plus riche, de plus somptueux, comme aussi de plus ridicule au point de vue de la saine raison évangélique; il en-

trait, disons-nous, lorsque tous les ordres cléricaux parcouraient gravement les longueurs de l'édifice, comme toujours en chantant du latin. Aux voix sépulcrales des hommes du lutrin, aux accents masculo-féminins des jeunes choristes se mêlaient les sons ravissants d'une orgue admirablement touchée. Au loin, dans le fond du somptueux cortége, on apercevait déjà le costume brillant d'un évêque romain. A mesure que le pontife s'avançait on voyait partout sur son passage, tomber à genoux des âmes qui eussent été chrétiennes pourtant si, avec bien d'autres choses, elles avaient su qu'on ne fléchit le genou que devant la divinité, depuis que les figures du judaïsme ont été remplacées par le culte d'esprit et de vérité du christianisme. Le dignitaire à la crosse d'or — les évêques chrétiens avaient un bâton de chêne—approchait lentement du groupe où se trouvait Duramier. Chacun selon ses idées prenait déjà son attitude. Ici c'était le regard peu assuré de l'incrédule; là, la posture rampante du faux dévot; ail-

leurs, la pose étudiée de l'homme qui feint de ne jamais s'émouvoir et d'être au moins au niveau de tout; Duramier avait l'attitude de l'homme qui est pénétré du respect et des égards qu'il doit aux hommes et aux choses. Après avoir jeté un coup d'œil sur le brillant cortège, il baissa les yeux au moment où la main épiscopale allait bénir cette portion des assistants parmi lesquels il se trouvait. Mais comme le regard est aussi prompt que la pensée, par une action instinctive et simultanée, les yeux du prélat et ceux de Duramier se rencontrèrent, et un mouvement de surprise indicible se peignit en même temps sur leurs figures; c'est que Duramier venait de reconnaître dans le prélat Pertot Duchêne son ancien condisciple, qui avait aussi parfaitement reconnu Duramier; ils ne s'étaient pourtant pas vus depuis bientôt vingt ans. Duramier s'efforça de faire un pas pour mieux apercevoir son ancien ami qui lui-même bénit encore une fois le groupe où se trouvait son ancien camarade... et dans leur regard brilla cette fois toute l'expression

des sentiments des deux anciens compagnons d'étude. Cependant, le cortége processionnel continua à parcourir l'antique édifice à travers les piliers duquel Duramier le perdit bientôt de vue.

Huit jours après s'être quittés au Luxembourg, Duramier, Chaban et Mauret se retrouvèrent au palais de la Chambre des députés. Il y avait ce jour là une de ces grandes séances qui aboutissent à... faire grandir la réputation oratoire de quelques honorables,... à prouver l'entêtement calculé des centres... et à l'abaissement de la France sous le poids des millions qu'on lui fait payer, et sous celui bien plus lourd encore de la déconsidération dans laquelle on la précipite toujours avec une nouvelle persistance. Le système avait convoqué ce jour là le ban et l'arrière-ban de tous les fidèles enchaînés quand même et pour cause au char gouvernemental. Il avait planté le plus d'honorables-bornes qu'il avait pu, sans oublier une large distribution d'excitants au bataillon centrier.... Enfin rien n'avait été oublié pour rendre

la séance orageuse et surtout infructueuse et inutile. Nous craindrions de mettre à bout la bienveillance la plus large si nous ne faisions grâce au lecteur de la description d'une séance de la chambre élective, c'est à dire élue par une imperceptible minorité de citoyens, dans un pays régi, dit-on, par des majorités. Nous indiquerons seulement quelques-unes des réflexions que faisaient ensemble les trois amis. Pendant une discussion d'intérêt matériel qui précéda l'enfantement de la montagne, Chaban, toujours avec sa franchise et sa justesse ordinaires, disait :

— Je voudrais que la France, celle qui pense et sent, pût voir comment on traite ses affaires ici. Voilà un homme à la tribune qui dit de fort bonnes choses; mais parce que c'est un orateur qui raisonne sans hâbler, et qu'il ne possède pas cette intrépidité de brodeur élégant qui sait imprimer du charme à des riens, la moitié des honorables cause, d'autres lui tournent poliment le dos; quelques uns s'occupent à une correspondance si sou-

vent futile; il y en a qui se promènent, et plus d'un qui fredonne; et au moment du vote chacun se lèvera ou restera assis selon l'impulsion des chefs de file.... Oh l'admirable petaudière!.. aussi nous donne-t-on des lois dont la plupart ont de la peine à vivre jusqu'à leur première application.

— Vraiment, dit Duramier, on critique beaucoup le mutisme prétendu des corps législatifs de l'Empire; mais je voudrais fort que tous ces publicistes qui seraient bien mal à l'aise si on leur demandait autre chose qu'une critique dont le moindre défaut est de ne pas avoir les trois quarts du temps le sens commun; je voudrais, dis je, qu'ils m'apprennent si, depuis vingt-sept ans que les harangueurs de toutes les nuances nous font entendre leurs voix, du reste si souvent éloquentes, on a fait une seule loi qui vaille mieux que celles qui sont inscrites dans l'immortel Code-Napoléon... Mais voici une introduction ce sont les excellences, Soult et Guizot!!! Le rédacteur du Moniteur de Gand et le major-général de Waterloo.. Quelle anomalie! mais aussi quel temps!

J'avoue, continua Duramier, que jusque là le maréchal illustre avait eu ma sympathie et mon admiration; mais depuis que je l'ai vu en compagnie d'hommes à jamais réprouvés par la morale et par le patriotisme, abaisser de ses mains cette patrie qui l'a tant élevé, je crois user d'indulgence en lui disant que mieux eût valu pour lui que depuis dix ans il eût vécu dans la retraite. Sa mémoire eût toujours été vénérée et souvent invoquée avec orgueil, tandis qu'il finira inspirant la pitié aux uns, la défiance aux autres, et les regrets qui le suivront seront mêlés d'une réticence presque flétrissante. Pour Guizot, je ne m'en occupe guère; je craindrais, en lui donnant accès dans ma pensée, d'exposer mon cœur aux atteintes de plus d'un genre d'infamie. Il a été destiné par la Providence à faire l'éducation politico-sociale de gens qui, retranchés derrière leur optimisme ou leur indifférence, avaient besoin d'un homme tel que lui pour leur faire entendre raison ou les dessiller... Qu'il achève son œuvre!— Mauret qui, ayant presque toujours vécu loin de la

France, n'était pas habitué au jeu parlementaire, ne revenait pas de voir tout ce qui se passait sous ses yeux.

— Mais comment peut-il se faire, disait-il, que la France électorale n'envoie pas ici des hommes éprouvés? pourquoi ces passions si basses, ces envies, ces jalousies, ces ambitions surtout qui font d'un corps qui devrait être sublime de grandeur, de patriotisme, de désintéressement, une antichambre d'intrigue, un marchepied d'égoïsme?

— Comment cela se fait, lui dit Duramier en l'interrompant, c'est fort simple et je serais presque étonné qu'il en fût autrement : quatre cent mille personnes dans un pays qui compte trente-quatre millions d'habitants au minimum, ont seules droit de prendre part aux élections. Un quart, sur ce nombre, ne daigne guères s'occuper de pareilles choses; un autre quart y apporte un tel état de stupidité qu'on ne peut l'admettre qu'après en avoir souvent éprouvé le contact. Une troisième portion au moins a été, est et sera toujours aux ordres de tous les gouvernements passés, présents et futurs. Enfin une der-

nière portion remplit son devoir avec persévérance mais peut-être avec trop peu d'ensemble. Un pareil corps électoral n'a pu faire que des chambres à son image et ressemblance; et ces chambres, qu'ont-elles fait? Vous le voyez, et le verrez, hélas! peut-être longtemps encore car nous ne devons rien attendre de digne que lorsque viendra le temps où cette immense majorité de la nation, sortie d'une inertie qui a peut-être pour cause principale son trop de force numérique, signifiera à toutes ces minorités ambitieuses et toujours coupables, qu'elles s'appelent Villèle, Polignac, Guizot, Molé, ou Thiers, que leur règne doit faire place à celui de la fermeté et de la droiture, de l'équité et de la raison.

La plupart des amis de Duramier se trouvaient réunis un jour, au matin, dans le logement qu'il occupait dans une des dépendances de l'ancien hôtel Talleyrand. Ils devaient, tous ensemble, aller visiter l'Arc de Triomphe de l'Etoile. Après quelques mots échangés ils prirent la direction des Champs-Elysées. Avant de quitter la rue Saint-

Flocentin, Duramier en plaçant en face de l'hôtel n° 2.

— Arrêtons-nous, dit-il, un moment devant cet hôtel de pénible mémoire. Voilà les deux lions entre lesquels l'empereur Alexandre est descendu de cheval lors de l'invasion. Il était réservé à Talleyrand le reptile de recevoir chez lui les étrangers que la trahison avait amenés à Paris, et de faire de son hôtel, non le temple de la paix, comme il avait l'impudeur de le dire, mais bien celui de l'hypocrisie, de la honte et de l'infamie. Oui, c'est là que ce célèbre démon d'une fourberie ignominieuse, en compagnie de l'exécrable Fouché, cet autre être que l'enfer avait vomi sur la Vendée, d'un omnibus que nous avons vu présider au Luxembourg et de quelques champions d'un régime à l'état de résurrection, décida du sort de notre malheureuse patrie. C'est de là que, pour tromper ce qu'il y avait de généreux dans le cœur du Czar et de droit dans son esprit, partaient les ordres donnés à quelques repris de justice d'aller passer

au cou de la statue de la place Vendôme la corde ignominieuse qui, d'après une justice rigoureuse mais vraie, aurait dû servir à montrer au public les traîtres qui trafiquaient de son avenir. Or c'est que, pour arriver à leurs projets iniques, ces hommes, la honte de notre pays, avaient besoin de se soustraire même aux regards du bronze qui représentait encore et la grandeur et le génie de la France, et aussi sa droiture et sa magnanimité. Allez, êtres maudits que l'on voyait la veille couchés à plat ventre dans les antichambres du grand homme et que l'on trouvait le lendemain rampants sous les tentes étrangères, mendier la rançon de leurs forfaits et de leurs perfidies, allez, le mépris des nations sera votre récompense!

Une heure après, les dignes amis s'arrêtaient en face du glorieux monument de la barrière de l'Etoile.

— Je suis heureux, disait le colonel Chaban, en abordant ce lieu. Mon cœur tressaille, je me sens grandir, et à toute l'énergie dont j'ai la conscience, se joint un sentiment de bien-être et de

dignité qui imprime à mon existence un charme indicible.

— Tu n'éprouves pas seul du bonheur, tu n'es pas seul sous l'influence de l'honneur national, s'écrièrent plusieurs voix; il suffit d'être dignement Français pour sentir tout ce qu'un pareil monument inspire.

Duramier qui partageait toutes les sensations de ses compagnons, dit à son tour : La restauration peu apte à rien comprendre de grand; le juste milieu voulant tout réduire à ses proportions, l'une laissé dans l'oubli une conception sublime, l'autre mutilé, autant qu'il a osé, la pensée de ce bel édifice. Mais, malgré le mauvais vouloir de l'ex-dynastie, malgré les petitesses tracassières d'un régime bâtard, le génie qui avait conçu un monument si digne de lui et du peuple dont il était le représentant et le chef n'a pu être effacé, et il nous est permis d'admirer avec orgueil et satisfaction le plus digne des monuments modernes. Aux beautés d'architecture sont mêlées les vérités al-

légoriques et la justice envers tous. Le poète chansonnier qui a dit :

Ah ! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la colonne,

pourrait trouver là aussi de quoi inspirer dignement sa muse. En effet tout s'y trouve réuni. Le site est heureux, le monument est majestueux, grand, digne et vrai. Honneur et admiration pour celui qui en a conçu le projet ; reconnaissance pour ceux qui l'ont exécuté.

Si nous avions mission de faire une description de l'Arc de Triomphe, nous aurions bien des pages à remplir, et certes, ce serait avec bonheur que nous nous arrêterions longtemps au monument qui résume le mieux l'histoire d'un passé encore si près de nous, de ce passé glorieux pour nos armes, sublime d'organisation, si grand par la pensée et si juste dans les faits émanés de son pouvoir ; mais notre cadre ne peut pas admettre un pareil travail. Chacun qui visitera cet édifice français en tout éprouvera ce que nous avons senti

nous-mêmes et ce qu'avaient éprouvé les quelques dignes hommes que nous avons conduit à ses pieds et que nous allons retrouver ailleurs. Regrettons toutefois que ce trophée de notre grandeur passée ne soit pas achevé. Le couronnement reproduira-t-il la pensée de l'édifice? Nous n'oserions l'affirmer. Nous avons trop lieu de craindre que si on laisse faire les hommes qui nous gouvernent, ils ne nous donnent là comme ailleurs un échantillon de leur savoir faire... Qui sait si quelque jour nous ne verrons pas sur l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile une borne monstre surmontée d'un éteignoir pyramidal, le tout couronné par la peur. Qui sait...? Il ne faut jurer de rien, quand on se laisse gouverner par un système qui s'est donné Guizot pour doubure quoiqu'il ait Thiers pour passementerie.

XIX.

APRÈS VINGT ANS.

Oui, les voilà ces compagnons d'enfance
Dont désirable je partageais les jeux.

(Duc d'Albarris.)

A cette époque de l'année où la villegiature abandonne pour un temps le citadin — c'était dans les premiers jours d'octobre — les hôtels garnis de la ville que nous avons désignée dans les premières pages de cet ouvrage sous le nom de chef-lieu, offraient un mouvement peu ordinaire. Depuis plusieurs jours des voitures de poste avaient amené dans les murs de cette cité plusieurs familles dont les chefs, qui

gardaient un désespérant incognito, paraissaient n'être ni des acrobates en tout genre, ni des marchands de remèdes secrets brevetés, ni même des négociants en tissu fil et coton avec ou sans médaille. On avait même remarqué parmi eux un homme dont les allures décélaient assez l'aristocratie cléricale. On avait aussi cru reconnaître une ou deux tournures d'officiers supérieurs dans ces nouveaux arrivés. Et dans une localité où l'on n'a l'habitude de voir une certaine affluence de voyageurs qu'en temps de foire, grandes étaient les conjectures que le genre et les manières de ces étrangers rendaient encore plus piquantes. Au milieu de ces figures quelque peu étranges pour les honnêtes habitants de la ville en Rouergue, qui, entre autres décisions, trouvaient ces nouveau-venus très-peu civilisés, attendu qu'ils ne daignaient pas fournir la plus imperceptible matière à leur curiosité cancanière, commune du reste à toutes les petites cités, on remarquait un homme qui paraissait âgé de quarante ans environ; sa physionomie ouverte mais grave en

même temps inspirait à la fois la confiance et le respect. Sa démarche était celle d'un homme qui produit de l'effet sans le rechercher. Quoique simple dans sa mise et dans ses manières, on pouvait pressentir qu'il n'était pas le moindre parmi ses égaux, à en juger surtout par les marques d'égard et de déférence que lui témoignaient tous ceux qui l'abordaient.

Un jour, c'était le cinquième après l'arrivée du premier de ces étrangers, à l'heure où le gazouillement matinal des oiseaux charme l'heureux habitant des campagnes, le personnage que nous venons d'esquisser se promenait seul sous le frais ombrage d'un groupe de maronniers à une petite distance du forum local. Après avoir regardé deux fois à sa montre, il s'avança avec empressement vers une autre personne qui arrivait à l'extrémité de l'esplanade. A peine ces deux hommes s'étaient-ils donnés une cordiale poignée de main qu'un troisième les rejoignit en disant au premier en scène : Tu m'as devancé de quelques minutes, j'en

suis enchanté, malgré la petite vanité que je mettais à me trouver ici avant tout autre, et ma satisfaction est d'autant plus complète que j'ai pu voir que tu étais là le premier. En peu d'instants plusieurs autres individus arrivèrent successivement; enfin, lorsque le beffroi tinta neuf heures, seize personnages se trouvèrent réunis auprès du premier arrivé. L'airain n'eut pas plus tôt achevé sa mission régulatrice que le groupe se forma en cercle et qu'une voix ferme prononça ces mots :

—Mes amis bien chers, il y a vingt ans aujourd'hui que vingt collégiens animés d'un même esprit arrivèrent au lieu où nous sommes réunis. Ils jurèrent avant de se quitter qu'ils se retrouveraient ici après vingt années révolues. Deux ont péri sur la brèche..., un troisième est retenu par une quarantaine imprévue, un, mais un seul, n'avait pas été digne de la mission qu'il avait acceptée, et les seize autres sont présents.

Le lecteur vient sans doute de reconnaître la voix de Duramier, et dans les quinze personnes

réunies autour de lui les hommes généreux et dévoués qu'il connaît depuis longtemps.

Après une larme donnée en commun à la mémoire de leurs infortunés amis, Duramier continua ainsi :

— Voués dès l'enfance à l'amélioration physique et morale des lieux peu fortunés qui nous ont vus naître et de ses malheureux habitants, nous avons, je crois, utilement mis à profit les longs jours que nous nous étions donnés pour acquérir les matériaux de toute espèce qui devaient servir à l'accomplissement de notre œuvre sainte. Réunis ici pour l'exécution d'un serment solennel, nous prouvons que ni la fortune ni les honneurs n'ont altéré nos intentions d'enfance si nobles, si généreuses. Quoique votre égal en tout, je me souviens moi aussi de mes promesses, après la confiance qu'aux temps de nos premiers efforts vous me témoignâtes, et je suis heureux et fier de me trouver encore une fois, par votre bon vouloir, à votre tête. Vous avez tous fait autant que moi.

— Je demande la parole, s'écria une voix.

— Nous avons tous dignement rempli notre mission, il ne nous reste plus qu'à couronner notre œuvre en répandant le bienfait sur une contrée trop longtemps malheureuse. Notre union parfaite, nos intentions si louables, notre volonté si bien arrêtée me sont un sûr garant de tout le bien que Dieu va nous permettre d'accomplir.

— Citoyens, j'ai demandé la parole, dit une voix que le lecteur reconnaîtra sans peine, en entendant dire à notre compatriote et ami Duramier que nous avions fait tous autant que lui, par exemple. Je ne saurais laisser passer pour ce qui me regarde une pareille erreur. Je suis parti de chez moi les mains vides et la tête un peu creuse, et j'y rentre pauvre et surtout bien désillusionné. Je crois pourtant encore que les oppresseurs sont la cause de tous mes malheurs, et j'appelle encore aussi de tous mes vœux le jour des vengeances nationales. Cependant, je me prends quelquefois, je dois vous l'avouer à vous tous qui êtes mes amis, je suis dis-

je, quelquefois à me demander si le premier des despotes n'est pas dans mon imagination. Ne se pourrait-il pas que le plus infâme de tous les tyrans se fût glissé dans mon être moral pour me soumettre à tous ses caprices? oh! si je le croyais, je me plongerais au fond de la mer, une pierre au cou, ne serait-ce que pour le détruire!

— Gossar, interrompit la voix amie de Duramier, puisque tu commences à t'apercevoir de l'état d'esclavage dans lequel une démagogie excentrique te tient plongé, brise ses fers honteux en adoptant des idées meilleures; nous en serons tous heureux, et toi-même tu participeras à notre bonheur. Quant à ta position de fortune, rappelle-toi qu'en nous quittant nous avons tous voulu que tout fût versé un jour sur l'autel de cette amitié qui nous unit depuis l'enfance; ainsi, tes droits sont les nôtres.

— Oui, s'écrièrent quinze voix, point de distinction entre nous.

— Nous sommes tous enfants d'une même pen-

sée, ajouta Duramier, nous devons contribuer ensemble au bonheur des lieux que nous allons revoir après vingt ans d'absence, et ton rôle, ami, peut être important et beau.

XXII.

UN ENTRETIEN MÉMORABLE.

Sondez les écritures.....
.....Ce sont elles qui rendent témoignage de moi. (St-Jean, chap. 5.)

Quelques heures après le rendez-vous auquel nous avons assisté, les mêmes personnages et leurs familles étaient réunis dans le vaste salon d'un hôtel où la plupart d'entre eux étaient logés; et c'est en présence de tous qu'eut lieu la conversation suivante :

— Mon bon et généreux ami, dit Duramier en

s'adressant à ce compagnon d'enfance sorti comme lui simple collégien de leur patrie commune, et devenu un des membres de l'épiscopat français, ta présence parmi nous m'en dit plus aujourd'hui que tout une vie d'actions. Tu es à la hauteur de ta mission : vois, par ce qui va suivre, si je suis à la hauteur de la mienne. J'ai hâte de m'expliquer sur certaine divergence qui, vous le savez tous, nos chers amis, date du jour où nous nous sommes parlé pour la première fois. — C'est parce que, continua-t-il, en s'adressant de nouveau à Pertot-Duchêne, tu es parvenu aux dignités Romaines, c'est surtout parce que ta position ne t'a fait ni oublier ni redouter tes engagements, que j'éprouve le besoin de te soumettre toutes mes pensées relativement à la question importante de la religion. Je sais que tu m'écouteras avec bienveillance, et j'ai l'heureux pressentiment que tu me comprendras et que nous nous entendrons. Peiné, mais frappé surtout de ce que j'entendais répéter si souvent par des hommes auxquels on ne peut refuser une

sérieuse attention, à savoir que le christianisme avait fait son temps, qu'il ne pouvait plus entrer en rapport avec les besoins et les idées de l'époque, je dus songer à étudier sérieusement une question si importante. Par la foi, je connaissais toute la fausseté, je dirai même toute l'impiété d'une pareille assertion, mais je devais en examiner la valeur, au point de vue philosophique. Tout convaincu que j'étais du peu de fond des raisonnements de ces hommes dont j'ai parlé, je ne pouvais me dissimuler que toutes les apparences étaient en leur faveur. D'abord je commençai par m'occuper de ces apparences, et ici je rencontrai à peu près tout le mal que je voulais chercher pour le combattre.

Pour bien des hommes, de ceux même dont les noms ne périront pas, le mot catholique, beaucoup plus souvent employé du reste, est synonyme du mot chrétien, et de cette erreur pourtant facile à saisir, résulte un mal d'autant plus fâcheux qu'il peut entraîner à des conséquences déplorables. Je dois avouer, pour mon compte, que si le christia-

nisme n'était autre que le catholicisme romain, je craindrais que ceux qui disent qu'il a fait son temps n'eussent raison sous des rapports dont l'évidence est constatée. Voyons d'abord ce que c'est que le christianisme, vous prévenant que je veux éviter toute question métaphysique. En deux mots, je crois, nous serons d'accord sur ce point d'évidence, savoir que le christianisme est, avec la foi qu'il nous commande et nous donne simultanément, la pratique pure et simple de l'Évangile, tel que l'ont entendu les apôtres d'abord, les premiers siècles de l'église ensuite, et tel que l'ont entendu aussi jusqu'à nos jours cette portion quelquefois infiniment petite de croyants auxquels Dieu a accordé l'insigne faveur de garder intact le précieux dépôt confié aux douze. Qu'est-ce que le catholicisme? c'est le christianisme, mais défiguré tantôt par des suppressions coupables, tantôt et le plus souvent par des additions presque toujours nuisibles, même au point de vue pratique. Choisissons à présent quelques exemples qui aient une double

application et cela nous suffira. J'ai beau chercher dans l'Évangile et dans les écrits des apôtres, j'ai beau pâlir sur les livres des Pères, j'ai beau interroger les faits jusqu'à une certaine époque, nulle part je ne trouve l'existence du purgatoire, par exemple et pour commencer par lui ; d'où je pourrais tirer une première conséquence ; mais attendons. Or, l'église catholique romaine me dit qu'elle n'a jamais erré, que toujours ce qu'elle admet aujourd'hui a été admis, bien qu'on lui prouve que ce n'est qu'au concile de Florence, en 1438, qu'a été sanctionnée l'existence du purgatoire, pour continuer à nous occuper de lui, sanction obtenue on sait comment ; d'où je pourrais déduire une deuxième conséquence ; attendons encore. J'en pourrais dire tout autant des indulgences, et aussi de bien d'autres choses. — Mais à quoi ont amené de pareils oublis du code évangélique ? on ne le sait que trop...

Et lorsqu'un moine allemand que l'on calomnia et que l'on persécuta tant, qu'on finit par en faire, peut-être malgré lui, le chef de la Réforme ; lorsque

Luther du fond de son cloître, frappé entre autres de la honteuse prostitution à laquelle se livraient jusque dans les cabarets les vendeurs d'indulgences, éleva la voix pour tâcher de ramener le catholicisme dans la voie chrétienne, on lui répondit par l'excommunication, singulière manière de lui prouver qu'il avait tort et de le convaincre qu'on avait raison.

Puis, quand la réforme fut devenue un torrent, au lieu de lui opposer un concile, selon toute l'étendue de l'expression, que fit-on? On eut recours au meurtre, à l'assassinat, et à toutes les horreurs d'une persécution et d'une destruction fanatiques... Autre singulière manière de prouver qu'on était les seuls délégués de celui qui fit remettre dans le fourreau l'épée qui avait blessé Malchus.—Disons aussi un mot de l'adoration des saints ou de leur culte. Je ne me répéterais pas en demandant au catholicisme Romain ce qu'il a fait du second commandement de Dieu, il me ferait longtemps attendre sa réponse. Je ne rechercherai pas non plus à

quelle époque remonte le culte des saints, ce qui ne m'amènerait pourtant pas très-loin; n'ayant pas l'intention de faire de la controverse, je me bornerai à constater le résultat pratique de ce culte. Sans entrer dans des détails qui me forceraient à faire une critique qui pourrait paraître trop personnelle à ceux de mes amis qui ont embrassé l'état ecclésiastique, je vous demanderai à tous à quoi ont abouti toutes ces substitutions qui ont deversé sur les saints la plus grande partie des hommages que Dieu a commandé qu'on ne rendît qu'à lui seul; je le dis sans craindre d'être démenti, on a été si loin que le clergé lui-même serait impuissant à arrêter ce torrent quasi-payen. On croit aux statues, on les sert, on les adore! On a foi aux saints, sans faire la plupart du temps de différence entre un homme pieux qui a existé il y a tant d'années et le morceau de bois ou de bronze qui le représente dans la niche d'un autel. Et qu'on ne croie pas que c'est en l'air que j'ai lancé le mot quasi-payen, non, le peuple Juif dansant autour du

veau d'or n'adorait pas seulement le métal qu'il avait moulé, mais aussi la divinité qu'il lui faisait représenter. Or que fait-on lorsque l'on va en pélerinage dans tant de lieux à cela consacrés? à saint-Fort lorsqu'on est d'une constitution faible; à saint-Clair quand on a mal aux yeux; à saint-Eutrope lorsqu'on est dans un cas d'orthopédie, etc., etc? Que font même, je le dis avec douleur, les prêtres romains lorsqu'ils *font* L'ADORATION *de la croix!* Il devraient se souvenir, eux du moins, qu'on ne peut, qu'on ne doit adorer que Dieu seul, et que Jésus en venant abolir toutes les figures par l'accomplissement de toutes choses, a établi un culte qu'il a appelé lui même, d'esprit et de vérité (1). Et si nous parlions de la confession orale? oh ici j'aurais à déplorer des erreurs sur la manière dont on l'entend, et surtout sur les abus si fâcheux qu'on en fait, même dans des intentions louables. Telle qu'on la pratique dans l'église romaine, la confession est

(1) Dieu est esprit, il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité (St. Jean, 4).

beaucoup trop souvent l'école du vice, je le démontrerai ici, comme je l'ai fait ailleurs, quand on voudra; que si elle ne l'est pas partout et toujours, c'est grâce seulement à la sagacité, à la prudence et à la piété de la majorité des confesseurs. Si je ne craignais d'abuser de votre bienveillante patience, je vous parlerais aussi du sacrifice de la messe, le sacrifice de Jésus-renouvelé!! de Jésus qui s'est écrié, en mourant sur le bois, que tout était consommé; mais je ne dois pas oublier qu'il ne s'agit pas ici d'une discussion ex-professo. Je me contenterai donc de vous dire que dans la messe, qui ne se dit pas non plus depuis aussi longtemps qu'on pourrait le croire, je trouve, à côté de cette étrange contradiction où l'on fait *mémoire de Jésus présent*, une nullité capitale; c'est qu'on y fait bien mourir Christ, mais qu'on ne l'y ressuscite pas, condition pourtant indispensable du sacrifice qui s'accomplit sur le Golgotha, et que l'on a l'étrange et impie prétention de renouveler quelquefois, je le dis en rougissant, pour le rétablissement des vaches et des pourceaux d'un

fermier stupide ou fanatique, ou bien pour la réussite d'une affaire immorale!! Je dois terminer pourtant, et ce sera en vous disant un mot sur le latin qu'on parle, qu'on fait chanter et réciter à cette immense majorité des fidèles qui n'y entend rien, et qu'on expose ainsi à dire des sottises et des absurdités. Je sais qu'on répliquera que l'intention fait tout; soit : mais je répondrai avec saint Paul, qu'il vaut mieux cinq paroles dites dans un idiome compris que dix mille dans une langue étrangere (1). Du peu de mots que je viens de vous dire, et auxquels j'aurais tant à ajouter, il résulte pour moi cette vérité incontestable, qu'il y a entre le christianisme et le catholicisme romain la différence qui existe entre une lame et un fourreau; que dans le catholicisme se trouvent des erreurs si grossières qu'il suffit d'ouvrir les yeux pour les apercevoir; des abus si criants, des absurdités si patentes qu'il n'est pas étonnant que ceux qui ne voient dans le christianisme et le catholicisme qu'une seule et même chose, s'obstinen

(1) St. Paul 1re épître aux Corinthiens.

à dire qu'elle a fait son temps. On a beau opposer un talent incontestable, et des vertus qui ne sont pas niées, à la destruction du catholicisme romain, ce ne seront pas les Dominicains Lacordaire et les recrues qu'il est venu faire parmi une variété de cerveaux excentriques de la capitale, ni quelques Capucins ressuscités, pas plus que le bataillon remuant des Jésuites qui consolideront un édifice vermoulu. Le temps est venu où des idées dignes et vraies doivent remplacer un formalisme qui n'a que trop longtemps régné. Elles sont dans l'évangile, ces idées, tenons-nous en là; qu'aurions nous à faire de tout le reste? Bon gré, malgré, le temps approche où une fusion devra s'opérer; malheur à quiconque ne le comprendrait pas ou le comprendrait trop tard. Mes vœux les plus sincères sont sans doute pour une fusion qui ne peut, du reste, qu'être pacifique, mais que je voudrais voir provoquer par ceux qui y ayant le plus grand intérêt devraient hâter un si heureux événement au lieu d'y mettre des entraves qui pourraient bien les faire trébucher eux-

mêmes sans qu'il fût trop possible de savoir comment ils pourraient se relever. Le remède à des maux qui désolent depuis si longtemps la chrétienté me paraîtrait être dans un concile général; mais pas s'il vous plaît un concile comme nous en avons tant vus, car soyons de bon compte, est-il raisonnable de supposer qu'une assemblée d'hommes qui créent en les acceptant des abus qu'ils maintiennent pourraient en décréter l'extermination? C'est une supposition que l'expérience ne permet pas d'admettre; non, il faudrait un concile où toute la chrétienté serait représentée. Ainsi le catholicisme romain dans ses nuances; car malgré l'unité dont il se pare, il n'y a pas de secte chrétienne qui soit plus divisée que celle qui reconnaît un pape sans lui obéir; après lui le grec, le russe; avec eux la secte anglicane; comme eux toutes les nuances protestantes plus nombreuses de nom que de fait; et enfin ces quelques chrétiens épars qui, plus heureux que tous les autres, remontent sans interruption aucune jusqu'à ces temps où l'on rompait le pain

et ou l'on buvait à la coupe, où une charité large et sans mélange exerçait ses immenses bienfaits, où enfin les chrétiens, moins occupés de leur élévation et de leur grandeur personnelle, vivaient dans une simplicité sans laquelle le christianisme n'est qu'une insulte permanente à celui qui s'est fait humble et pauvre pour l'établir. Pour nous, mes amis bien chers, appelés à vivre ensemble dans un rayon peu étendu, efforçons-nous de mettre en pratique toutes les vertus religieuses et sociales. C'est par là que nous prouverons la bonté de nos idées; vivons en union, en fraternité, sous la bannière de Jésus, la seule pure, la seule sans tache; et n'oublions pas non plus que nous appartenons à une nation dont la devise fut toujours : Honneur et patrie; car vous le savez, si le chrétien est bon ami, bon père, bon époux, il est aussi bon citoyen, bon soldat, juge intègre et administrateur honnête.

Mes frères et mes amis, répondit Pertot-Duchêne, Duramier m'a parfaitement compris dans l'interprétation qu'il a donné à ma présence ici.

Voué comme vous dès ma jeunesse au bonheur de mes concitoyens, je crois avoir travaillé dignement à l'accomplissement de notre mission comme l'a justement appelée notre ami; vous comprendrez tous que des convenances me sont imposées sur les points que vient d'examiner Duramier, vous les apprécierez, je l'espère, et vous ne blâmerez pas mon silence ou plutôt ma réserve. Croyez cependant que si je ne peux pas m'expliquer sur tous les points dont vient de nous entretenir notre digne ami, je n'en suis pas moins disposé à reconnaître les abus et à contribuer autant qu'il est en moi à leur abolition. Rentré avec vous à peu près dans la vie privée, je m'appliquerai à la méditation profonde des questions soulevées, tout en priant Dieu que de meilleurs jours se répandent sur le monde chrétien; je dirigerai aussi tous mes efforts vers le but commun, et ici j'adopte sans restriction tout ce que vous a dit Duramier; oui, mes bons amis, sous la bannière de Jésus-Christ est le bonheur, est la félicité. L'homme ne saurait puiser ailleurs que là

les conditions qui l'amènent aux vertus publiques et aux vertus privées. C'est avec une satisfaction bien douce que je vois le moment où va commencer pour nous une œuvre que Dieu bénira, Amen.

— Amen, répétèrent à l'envi tous les assistants d'un commun accord et d'une sincérité égale. Et plus d'une larme d'un saint attendrissement coula sur ces figures où la feinte et l'hypocrisie n'avaient jamais passé.

— Amen, répéta une voix enfantine en caressant les cheveux d'ébène d'une mère bonne et chérie que nous avons connue dans ses beaux jours de jeune fille et que nous retrouvons aussi heureuse qu'elle était digne de bonheur.

XXIII.

DEUX ANS DE PLUS.

« A cœurs vaillants
« Rien impossible. »
(JACQUES-CŒUR.)

A peine arrivés à la petite ville murée où ils furent reçus comme des sauveurs, Duramier et ses compagnons mirent la main à l'œuvre. Admirablement secondés par plusieurs administrateurs de la commune, ils eurent bientôt organisé sur une grande échelle le travail qui, en améliorant l'état de misère et d'inertie dans lequel se trouvait toute

la population lui assurait un avenir de prospérité d'autant plus prochain que les travaux qu'on lui faisait exécuter sur son propre terrain lui étaient payés. D'un autre côté, on fondait des ateliers où les enfants et les vieillards pouvaient utiliser leur temps sans fatigue comme sans ennui. On n'oubliait pas non plus tout ce qui pouvait être entrepris de commerce et d'industrie dans une localité qui devait se suffire autant que possible. Bientôt s'ouvrirent deux grandes voies de communication qu'on dirigea sur les deux points principaux où passaient des routes royales. La petite voierie reçut aussi de nombreuses et larges améliorations. La localtié murée surtout, ce pauvre village désert et enfumé, devint le centre de tous les efforts. On y établit, très-convenablement, une place avec une petite halle. On élargit et on régularia les rues; on créa, comme moyen doublement hygiénique, de fort jolies promenades; l'eau, cet objet d'incessante nécessité, jusque là si rare, si impotable, coula bientôt fraîche et limpide au centre même de la

ville. L'établissement enseignant que nous connaissons, reçut aussi une destination vraiment heureuse. On conserva l'enseignement, largement modifié, en ce qui pouvait convenir à la localité nouvelle; tout le reste subit le sort des choses à réformer. On fonda également un excellent établissement pour les jeunes personnes; toute jeune fille y était admise et y recevait une instruction analogue à la position qu'elle devait occuper dans la société, depuis l'ouvrière jusqu'à la personne de famille. On établit encore une maison pour les orphelins. On n'eut pas besoin de songer à un hôpital, parce que dans une société chrétienne il ne peut y avoir des pauvres, non-seulement parce que ceux qui se trouvent dans le besoin y sont promptement et efficacement secourus; mais plus encore parce que la misère prend rarement sa source autre part que dans l'inconduite, la paresse et tout ce qui s'en suit, tous vices qui n'ont pas accès près d'une société évangélique. Les sombres masures qui s'entassaient confusément les unes sur

les autres, furent restaurées de manière à être changées en demeures commodes, propres et régulières. Chacun des nouveau-venus fit construire selon un plan différent une habitation où respiraient la simplicité, l'ordre et une convenance parfaite. Le beau monument que nous savons exister au faîte du village, dévoré jusque là autant par l'oubli des hommes que par les rigueurs du temps, fut mis, avec les fonds considérables qu'on avait obtenus déjà de l'Etat, à l'abri d'une ruine imminente. La belle église qu'il dominait reçut aussi bien des soins; mais ce fut principalement son intérieur qui subit des changements notables; à toutes ces ustensiles d'un cérémonial peu évangélique; à tous ces attributs d'un culte pagano-catholique (1), succédèrent des objets et un ordre d'ornements plus en rapport avec l'esprit chrétien. Le culte subit aussi des modifications indispensables pour de-

(1) Les jésuites missionnaires ont toujours eu pour principe de laisser intacts les attributs du paganisme. Ils se contentent d'une substitution de noms et d'un changement mental dans la pratique d'un formalisme qui est à peu près tout pour eux.

venir l'expression fidèle de la pensée évangélique.

Deux années avaient suffi pour opérer tant de métamorphoses; que sera-ce lorsque le temps aura permis l'accomplissement de l'admirable projet qu'exécutent avec une activité et une persévérance sans égales des hommes qui, comprenant la véritable grandeur, ont eu le cœur assez généreux pour s'oublier eux-mêmes, afin de s'occuper exclusivement de la régénération physique et morale du berceau malheureux qui les vit naître et grandir.

Si l'on visite aujourd'hui cette petite contrée naguère en proie à la dévastation et à la misère, on trouve d'abord une fort bonne route qui, à l'entrée de la commune, est bordée d'arbres nouvellement plantés, de champs, de vignes parfaitement cultivés, de prairies riantes. A l'aspect fertile qu'ont pris les coteaux qui entourent la petite ville, à la vive lumière que reflètent les habitations de ce lieu qui aurait pu naguère servir de type pour le coloris le plus sombre d'un tableau connu, l'œil étonné et satisfait devine qu'une immense

révolution de progrès et de bien être a passé par là. Au mouvement qu'on remarque dans la localité; à l'air vif et prospère que l'on trouve sur toutes les figures; à la mise décente mais soignée de la population; à l'état parfait des maisons et des rues; à l'activité que l'on voit partout, à la réunion de tous les objets nécessaires à l'existence et au bien être, à l'aspect de tant d'améliorations, on ne peut se défendre à un sentiment d'admiration que l'on porterait volontiers jusqu'à la jalousie. Aux bons rapports que l'on voit régner entre les habitants de cet heureux bourg; à la bienveillance dont on est soi-même l'objet; à la franche cordialité qui vous accueille partout; à tous ces bons procédés dont on est constamment entouré, on ne peut que répondre par une reconnaissance bien vive et se sentir pénétré d'un sentiment qui serait le vrai bonheur si l'on pouvait oublier qu'on n'est là qu'en passant. Que si l'on pénètre plus avant dans l'intimité des familles, on voit partout l'ordre, la paix en compagnie de l'ac-

tivité et du travail. Si le bien-être et l'aisance sont peints sur toutes les figures et se reflètent à peu près en tout lieu, la félicité la plus pure règne aussi depuis le ménage le plus humble jusque dans la société la plus grande en nombre et en position. Les réunions très-fréquentes d'ailleurs sont l'image de tout ce que la bienveillance, la franchise et la cordialité peuvent produire de plus parfait lorsque à leur action se joint celle de l'instruction et d'une éducation finie. L'égoïsme, l'envie, la jalousie, ces vices inhérents à presque toutes les sociétés humaines, ne sont nulle part; la charité, la bienveillance, l'amitié, ces vertus si rares, ces conditions si indispensables au bonheur de l'homme, sont partout. Heureuse population que n'as-tu déjà un plus grand nombre d'imitateurs!... Mais, nous demandera-t-on, où est donc la petite ville si heureuse?... Lecteur, nous prenons l'engagement de vous en indiquer le chemin; voyez, seulement, si vous pouvez prendre celui de le suivre jusqu'au bout.

— FIN. —